


600013570M

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR H. TERNAUX-COMPANS.



HISTOIRE

DU PÉROU,

PAR MIGUEL CAVELLO BALBOA.

INÉDITE.



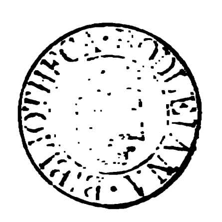
Paris.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

M. DCCC XL.



HISTOIRE

DU PÉROU,

PAR MIGUEL CAVELLO BALBOA.

INÉDITE.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR FRANÇAIS.

Miguel Cavello Balboa, auteur de l'ouvrage dont nous publions aujourd'hui une partie, lui a donné le titre de *Miscellanée australe* C'est une espèce d'histoire universelle divisée en trois parties et qui commence à la création du monde. Dans les deux premières, l'auteur ne fait mention de l'Amérique que pour se livrer à d'inutiles dissertations sur l'Ophir. Mais la troisième, qui forme plus de la moitié de l'ouvrage, ne traite guère que de l'histoire du Pérou entremêlée de récits d'événements contemporains, mais qui n'ont aucun rapport avec l'Amérique; j'ai cru devoir les supprimer.

On voit, par plusieurs endroits de l'ouvrage, que l'auteur était déjà vieux et qu'il avait servi dans les guerres de France avant d'embrasser l'état ecclésiastique. Il avait passé en Amérique en 1566, et

avait résidé à Bogota. Dans cette ville il fit connaissance avec un frère mineur nommé Juan de Orozco, qui lui communiqua plusieurs ouvrages qu'il avait composés sur l'origine et les antiquités des Indiens. Il se rendit de là à Quito, où il commença son ouvrage en 1576, sous la protection de D. Pedro de la Peña, évêque de cette ville. On voit à la fin de son livre qu'il le termina le 9 juillet 1586. Il y avait donc vingt ans qu'il était en Amérique. Il l'a dédié à D. Fernand de Torres y Portugal, comte de Villar, qui venait d'arriver au Pérou en qualité de vice-roi.

Balboa diffère, en beaucoup d'endroits, de Garcilasso, mais est plus souvent d'accord avec lui que Montesinos, dont nous allons publier l'ouvrage. Nous connaissons encore trop peu l'ancienne Amérique pour que j'ose prononcer entre eux ; mais, dans tous les cas, j'espère rendre service au monde savant en mettant sous ses yeux les pièces du procès.

BALBOA.

HISTOIRE DU PÉROU.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée des Ingas au Pérou. — Règne de Mango-Capac.

Après avoir vécu longtemps dans l'état sauvage, les Indiens du Pérou commencèrent à se réunir dans des bourgades et à reconnaître des chefs qu'ils choisirent parmi les plus nobles, les plus riches et les plus vaillants. Bientôt ceux-ci les gouvernèrent plutôt

comme de cruels tyrans que comme des peres, et ne s'occupèrent qu'à faire la guerre à leurs voisins pour les dépouiller de leurs possessions. Le plus puissant fut reconnu par tous comme chef ou *Curuca* (1), et il exigea un tel respect de la part de ses sujets, que le regarder en face était un délit grave. Il y eut aussi beaucoup de changement dans la religion; car, à cet égard comme sur tout le reste, le chef commandait en despote; et si l'on voulait en parler d'une manière exacte, il faudrait composer un traité particulier pour chaque village. Ce qu'il y a de certain, c'est que quand les Ingas commencèrent à régner, tout était confusion dans le spirituel comme dans le temporel. Les uns adoraient un arbre, une montagne, une fontaine ou un rocher; d'autres, le tigre, le lion, ou quelque autre animal. Quelques-uns même adoraient leur

(1) Curaca était le véritable nom des chefs chez les Péruviens. Celui de cacique fut importé par les Espagnols ; c'est un mot de la langue des Antilles. Balboa s'en sert quelquefois, mais à tort ; je n'ai pas cependant cru devoir le corriger.

chef. Il serait donc impossible de rendre un compte exact de ces idolâtries. Cependant, dans presque tout le Nouveau-Monde, on regardait le soleil comme le dieu suprême et le créateur de toutes choses. Les premiers temples furent des cavernes et des arbres creux dans lesquels les Indiens cachaient leurs idoles qu'ils allaient invoquer dans le besoin. Ils adoraient aussi le tonnerre, les éclairs et les étoiles les plus brillantes. Dans quelques provinces, ils avaient des confesseurs auxquels ils avouaient sans réserve toutes leurs fautes, et qui leur imposaient une pénitence (1). Ils avaient soin de brûler les vêtements qu'ils portaient quand ils avaient commis le péché. Les anciens habitants du Pérou n'avaient pas de sacrifices cruels comme en ont eu les autres nations.

(1) Garcilasso (liv. II, ch. XIII) prétend que tout ce que l'on a dit de l'usage de la confession chez les Indiens du Pérou est complétement faux, et n'a été inventé que pour flatter les Espagnols. Mais il est contredit, à cet égard, par presque tous les historiens.

N'ayant rien de plus à dire sur l'état du pays avant l'arrivée des Ingas, je la raconterai d'après les mémoires du savant père Christoval de Molina, et d'après ce que m'ont dit des vieillards espagnols et indiens très-versés dans cette matière, tant sur ce qu'ils avaient vu que sur ce qu'ils avaient entendu raconter à leurs aïeux.

A cinq lieues de la ville impériale de Cuzco on trouve des édifices nommés *Pacari Tambo* ou *Tambo Toco*, c'est-à-dire *maison du matin* ou *maison de la fenêtre*. Ces monuments célèbres passent pour être d'une haute antiquité. Le bois qui les environne était autrefois regardé comme sacré. Les Indiens racontent qu'à une époque très-reculée, quatre frères et quatre sœurs sortirent un jour de Pacaritambo (1). Les premiers se nommaient Mango-Capac, Ayar-Cacha, Ayar-Auca et Ayar-Uchi;

(1) Garcilasso de la Vega parle de l'arrivée de ces quatre frères qui sortirent de la caverne de Pacari-Tambo. Comme [illegible] Manco-Capac, Ayar-Cachi, Ayar-Uchu et Ayar-Sauca. Il ajoute que le

leurs sœurs Mama-Guaca, Mama-Cora, Mama-Oello et Mama-Aragua. Toutes les nations voisines furent très-étonnées de l'arrivée de ces nouveaux venus, dont le costume était d'une forme jusqu'alors inconnue. Ils se dirigèrent d'abord du côté de Pachete; mais le pays ne leur ayant pas convenu, ils s'établirent à Guamancancha.

Mango-Capac abusa de sa sœur Mama-Oello

mot *ayar* n'a aucun sens dans la langue générale du Pérou, mais qu'il devait en avoir un dans celle des Ingas. Mais il n'entre dans aucun détail sur leur histoire, qu'il traite de fable ridicule. Acosta (*Hist. de Indias*, liv. I, ch. xxv) dit aussi que Manco-Capac descendait de quelques hommes sortis de la caverne de Pacari-Tambo. Garcia (*Origen de los Indios*, liv. V, ch. VIII), en rapportant ce fait, ajoute que Pacari-Tambo veut dire *maison de la production*. L'opinion la plus généralement suivie est celle de Garcilasso (liv. I, ch. xv), qui fait Manco-Capac et sa sœur originaires du lac de Titicaca. Garcia (liv. V, ch. VII) rapporte, d'après Betanços, qu'avant la création du soleil le monde était déjà habité. Tout d'un coup il sortit du lac un seigneur nommé Contici-Viracocha. Celui-ci, ayant réuni quelques Indiens dans un village nommé Tiaguanuco, créa le soleil et lui ordonna de faire incessamment le tour du monde pour l'éclairer. Il créa ensuite la lune et les étoiles. Contici-Viracocha fit ensuite plusieurs statues de pierre et les anima. Il leur ordonna ensuite de réunir les Indiens et marcha à leur tête vers Cuzco, dont il donna le gouvernement à un seigneur nommé Allca-Vica, de qui les Ingas sont descendus. Garcilasso (liv. I, ch. XVIII) rapporte une tradition sem-

qui devint enceinte, et mit au monde un fils qui fut nommé Sinchi-Rucca. Les quatre frères firent croire aux Indiens que cet enfant avait pour père le soleil. Ayar-Auca cependant ne put dissimuler à ses frères l'horreur que lui inspirait cet inceste. Ceux-ci, voulant se débarrasser d'un censeur importun, l'envoyèrent chercher des vases d'or qu'ils avaient oubliés, disaient-ils, dans la caverne d'où ils étaient originairement sortis. A peine Ayar-Auca y fut-il entré que Tambo-Chacay, serviteur de ses frères, qui l'avait suivi par leurs ordres, en boucha l'entrée avec un rocher, en

blable à celle-ci, mais il dit que le dieu qui sortit du lac donna l'empire du monde à quatre hommes qu'il envoya vers les quatre points cardinaux : c'étaient Manco-Capac, Colla, Tocay et Pinahua. Cette dernière opinion est suivie par Calancha (*Coronica del Peru*, liv. I, chap. xv). Avendano, dans un recueil de sermons en espagnol et quichua, imprimé à Lima en 1649, réfute (Sermon ix, p. 100) une tradition d'après laquelle il était tombé du ciel trois œufs, en or, en argent et en cuivre ; que du premier sortirent les Curacas, ou chefs, du second les nobles, et du troisième la masse du peuple.

Je rapporte ici toutes ces traditions pour prouver que tous les auteurs sont loin d'être d'accord avec Garcilasso, qu'on s'est trop accoutumé à regarder comme une autorité incontestable.



lui déclarant qu'il y resterait enfermé à jamais. Ayar-Auca jeta des cris si épouvantables qu'il épouvantait le ciel et ébranlait les montagnes sur leur base. Mais voyant qu'il ne pouvait, malgré tous ses efforts, recouvrer sa liberté, il prononça contre Tambo-Chacay une malédiction si terrible, que celui-ci fut transformé en pierre sur le rocher même qui fermait l'entrée de la caverne, et sur lequel il s'était assis.

Les frères et sœurs d'Ayar-Auca dirent aux Indiens qu'ils l'avaient fait périr parce qu'il faisait crouler les montagnes et dévastait ainsi les champs cultivés, et parce qu'ils craignaient qu'il n'abusât de sa puissance pour détruire le monde.

Peu de temps après ils se remirent en marche et arrivèrent auprès d'une montagne que l'on nomme aujourd'hui Guanacauri. Ayant aperçu un arc-en-ciel dont la base s'appuyait sur la montagne, Mango-Capac dit à ses frères : « Ce signe nous est favorable, car il nous an-

teurs que le monde ne finira pas par l'eau. Montons sur cette montagne, nous découvrirons de là tout le pays, et nous verrons quel est l'endroit le plus convenable pour nous établir. »

Après être montés pendant quelque temps, ils aperçurent un magicien de la ville de Saño, prêtre d'un temple nommé *Chimbo Icagua*, qui s'était retiré dans cet endroit pour y jeûner. Craignant que ses enchantements ne fussent un obstacle à leurs projets, ils chargèrent Ayar-Cacha de s'emparer de lui par surprise. Ayar-Cacha lia conversation avec lui, et l'engagea à les accompagner et à venir demeurer avec eux. Le sorcier feignit de s'appuyer sur Ayar-Cacha; mais quand celui-ci voulut se retourner du côté de ses frères, il vit qu'il ne pouvait faire aucun mouvement parce que ses pieds étaient fixés à terre. Ses frères arrivèrent pour lui porter secours, mais ils ne purent y réussir.

Ayar-Cacha leur dit alors : « Adieu, mes

frères, je meurs victime du projet que vous avez formé de vous emparer de l'innocent ministre de ce temple. Je vous perds pour toujours, et vous jouirez sans moi du bonheur et de la puissance qui vous attendent. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas oublier celui qui s'est sacrifié pour vous, et de l'invoquer le premier dans vos fêtes et dans vos sacrifices, et quand vous célébrerez le *Guarochiqui.* »

A peine Ayar-Cacha avait-il achevé ce discours qu'il fut transformé en un rocher que l'on montre encore aujourd'hui dans cet endroit.

Ses frères descendirent la montagne à pas lents et arrivèrent dans un endroit nommé Matagua, où ils résolurent de percer les oreilles au jeune Inga, cérémonie que les Péruviens nommaient *Tocochiqui* (1), et qui fut

(1) Les Péruviens se fendaient les oreilles plutôt qu'ils ne les perçaient, et y faisaient des trous d'une grandeur incroyable. Ils passaient dans ce trou des cordelettes qui avaient un quart d'aune de longueur et l'épaisseur d'un demi-doigt. Au bout de

alors pratiquée pour la première fois. Ils n'oublièrent pas ce qu'ils avaient promis à leur frère, et l'invoquèrent plusieurs fois en disant : « O frère, que notre malheur est grand de ne pouvoir nous réjouir avec toi de voir grandir et embellir ce jeune enfant, notre héritier ! Que notre joie serait grande si le soleil, notre père, avait permis que tu fusses présent à ces fêtes ! »

C'est à cette époque que s'introduisit, chez les Péruviens, l'habitude de pleurer les morts en imitant le roucoulement des colombes, ainsi que les cérémonies du Raymi, du Guicochico et Guarachico, et la fête d'Auricay, qui se célèbre à la naissance des enfants par des réjouissances et des festins qui duraient quatre jours.

Les deux frères qui restaient ne négligèrent rien pour établir leur autorité parmi les tri-

cette cordelette était un pendant qui avait la largeur du pied d'un bocal. C'est pour cela qu'on leur avait donné le surnom d'*orejones*, comme on le verra plus loin. (*Voy.* Garcilasso, liv. I, chap. XXII.)

bus voisines, et leur firent croire une quantité de fables.

Voilà ce que rapporte la tradition de l'origine des Ingas; il y a sans doute un fond de vérité. D'après les quipos ou nœuds, aux moyens desquels les Indiens conservaient le souvenir de leur ancienne histoire, il paraît que ces événements arrivèrent vers l'an 949 de notre ère.

Je pense donc qu'une famille qui habitait le haut Pérou conçut, vers cette époque, le projet de fonder une monarchie. Après avoir fabriqué secrètement des vêtements brillants d'or et de pierreries, ils quittèrent le lieu de leur habitation, et ne voyageant que de nuit, pour éviter d'être vus, ils arrivèrent à cinq lieues de Cuzco, dans un endroit où les habitants du voisinage avaient l'habitude de se réunir pour y tenir une espèce de marché et y échanger les produits de leur industrie. Ils apparurent tout à coup au milieu d'eux et profitèrent de leur étonnement pour leur per-

suader qu'ils étaient enfants du soleil, et envoyés par lui. Le bruit de leur apparition miraculeuse se répandit dans la contrée, et ils réunirent bientôt sous leur autorité une lieue ou deux de pays, car il n'en fallait pas davantage alors pour former un royaume.

Ce fut peu de temps après qu'eut lieu la grossesse de Mama-Oello, et que Mango-Capac, fatigué des reproches de son frère Ayar-Auca, le fit tuer d'un coup de pierre par son serviteur Tambo-Chacay, dont il se débarrassa ensuite pour ne pas avoir de témoins de son crime. Quand Mama-Oello fut accouchée de Sinchi-Ruca, on le fit passer pour fils du soleil. Ayar-Cacha fut empoisonné par un magicien qu'il avait voulu dépouiller de ce qu'il possédait, et Mango-Capac, voulant faire croire qu'ils étaient immortels, prétendit qu'il avait été changé en rocher. A la mort de son dernier frère, qui ne laissa pas d'héritiers, il prétendit qu'il avait été enlevé au ciel.

Le séjour des Ingas à Matagua dura plus de

vingt ans. Pendant ce temps, Mango-Capac, qui était brave et prudent, entreprit avec succès plusieurs expéditions militaires. On prétend qu'un jour il lança deux verges d'or, dont l'une alla tomber à Collca-Bamba, mais sans s'enfoncer dans la terre, et que l'autre se planta à Guanaipata, dans l'endroit où est aujourd'hui, dans Cuzco, l'arcade qui est auprès de Saint-Sébastien : ce qui fut regardé comme d'un favorable augure.

Ce fut pour Sinchi-Ruca que l'on introduisit, quand il eut trois ans, l'usage de percer, à cet âge, les oreilles des enfants, et de célébrer à cette occasion une fête nommée *Tocochiqui*; de leur couper les cheveux l'année suivante, fête nommée *Ratochiao*; et quand ils ont quinze ans, celle de *Guarachiqui*, quand ils mettent les premiers caleçons. On introduisit successivement un grand nombre d'autres cérémonies dont nous parlerons dans la suite.

Quand Sinchi-Ruca fut en âge d'être marié, il prit pour épouse Mama-Cauca, native de

Saño et fille de Sutiguaman, chef de la famille du même nom : il en eut un fils qui reçut le nom de (1) Mango-Sacapa, d'après le village de Matagua, où les Ingas avaient habité longtemps. Mango-Capac alla s'établir à Collca-Bamba, où était tombée la première verge d'or, mais sans s'enfoncer dans la terre; puis voyant que le terrain n'était pas assez fertile, il résolut de jeter la terreur parmi les naturels, pour s'emparer plus facilement de Cuzco, qu'il convoitait depuis longtemps, et qui n'est qu'à une lieue de là. Cette ville était très-fréquentée par tous les Indiens de trois ou quatre lieues à la ronde; car, alors, on était peu disposé à entreprendre de longs voyages, à cause de la difficulté des chemins et de la différence des langues.

Au bout de quelque temps, Mango-Capac, suivi de son fils Sinchi-Ruca, de tous ses parents et d'une foule innombrable d'Indiens

(1) Je ne comprends pas le rapprochement de ces deux noms, mais le texte est positif.

quitta Collca-Bamba, et alla se fixer à Guamanquianga, en se rapprochant toujours de Cuzco. De là, ils allèrent à Guanaipata, qu'ils regardaient comme un endroit privilégié, parce que c'était là que la verge d'or s'était enfoncée dans la terre.

Se voyant aussi près du but de leur désir, ils commencèrent à cultiver la terre, en débutant par plusieurs cérémonies superstitieuses. On rapporte qu'en marchant contre les Guaillas, Mama-Guaco, ayant rencontré un Indien de cette nation, le tua avec un *tumi* ou couteau de pierre qu'il portait caché sous ses vêtements. Il se barbouilla de son sang ainsi que ses compagnons; ils prirent dans leur bouche les entrailles de leur victime, et se présentèrent ainsi devant le village des Guaillas, qui, croyant qu'ils avaient affaire à des gens qui mangeaient de la chair humaine, l'abandonnèrent et prirent la fuite. Copali-Mayta, leur chef, parvint cependant à réunir quelques guerriers : il attaqua Mango-Capac sur

les bords d'un petit ruisseau qui se trouve dans cet endroit, et le força de rentrer dans Guanaipata.

Mango-Capac s'y retrancha jusqu'après la récolte, qui fut si abondante cette année-là, que chaque plant de maïs était couvert d'épis depuis le bas de la tige jusqu'à la pointe. La fertilité du sol augmenta son désir de s'emparer de Cuzco. Il prépara une seconde expédition, et attaqua à l'improviste Copali-Mayta, qui n'avait pas su profiter de sa victoire et se tenir sur ses gardes. Fait prisonnier dans un combat, il fut contraint d'abandonner ses états pour sauver sa vie, et prit congé des siens en leur disant : « Adieu ; lorsqu'à l'avenir vous apercevrez les sommets des montagnes couverts de neige, vous pourrez dire : C'est là qu'est exilé l'infortuné Copali-Mayta. »

Mango-Capac et ses compagnons, heureux de se voir maîtres du pays qu'ils convoitaient depuis si longtemps, s'établirent sur l'emplacement de Curicancha, où l'on voit de nos

jours le couvent des Dominicains de Cuzco. C'était précisément dans cet endroit que se trouvait le temple du Soleil.

Mango-Capac divisa le plateau de Cuzco en quatre parties, qu'il nomma Ovinti Cancha, Chumbi Cancha, Arambui Cancha et Sayu Cancha : c'était dans celle de Chumbi Cancha que se trouvait la ville de Cuzco. Ce prince, voyant son autorité bien établie, régla si bien toute chose, qu'il s'attira l'amour et le respect de ses sujets : il les gouvernait non comme un tyran, mais comme un bon pè e de famille ; il était bon pour tout le monde, même pour les coupables, et prenait plaisir à soulager les malheureux.

Mango-Capac mourut vers l'an 1006 après la naissance de J.-C., à l'âge de quatre-vingt-onze ans, dont il avait régné soixante. Il eut pour successeur Sinchi-Ruca, que son exemple avait rendu habile dans l'art de gouverner.



CHAPITRE II.

—

Règne de Sinchi-Ruca.

La simplicité des Indiens et l'habitude qu'ils avaient déjà contractée d'obéir à des maîtres étrangers facilitèrent l'avénement de Sinchi-Ruca. Aussitôt que ce prince eut fait célébrer les obsèques de son père, avec les cérémonies usitées à cette époque, et qu'il eut fait placer

sa statue à Guanacauri, il donna tous ses soins au gouvernement de ses états. Il avait pris pour épouse Mama-Oello, qui lui avait donné un fils nommé Mango-Sacapa, qui montra toujours très-peu d'intelligence.

Sinchi-Ruca gouverna avec la bonté et la douceur dont il avait hérité de son père, et conserva en paix le petit territoire qui formait son royaume et qui n'avait guère que six lieues de circonférence, mais dans lequel un grand nombre d'Indiens de diverses nations et parlant différentes langues étaient venus s'établir. Ce prince eut le talent de maintenir l'harmonie entre eux, en faisant de sa cour un séjour de réjouissances et de fêtes perpétuelles.

Sinchi-Ruca introduisit plusieurs cérémonies inconnues avant lui. Il fut le premier Inga qui porta pour signe de sa dignité l'aigrette que les Indiens nommaient *Masca Paycha* ou *Suntur Paucar*, et le vêtement royal appelé *Capac Ongo* ou *Tarcogualca*.

Ce prince mourut en 1083, à l'âge de soixante-dix-sept ans, laissant un grand nombre d'enfants, dont l'aîné, Lloqui-Yupangui, lui succéda. Ce nom veut dire *le gaucher*, et lui fut donné parce qu'il maniait les armes plus aisément de la main gauche que de la droite. Il gouverna avec tant de prudence et d'adresse, que le bruit de sa bienfaisance attira sous sa domination un grand nombre de caciques et de peuplades. Les plus puissants de ces chefs étaient Guaman Samo, cacique de Guaro, et Pachachulla Viracocha, homme rempli de prudence et d'habileté; Tambo-Vincays et Quiliscahes, chefs des Ayarcaches, vinrent aussi se soumettre à lui.

Ce prince et ses amis étaient très-affligés de voir qu'il n'avait pas d'héritier. Les Indiens rapportent que le soleil lui apparut sous la forme d'un homme et lui promit qu'il deviendrait un puissant prince, et qu'il aurait des enfants qui lui succéderaient. L'Inga, consolé par cette vision, fit offrir

au soleil des sacrifices d'actions de grâces.

Son frère Mango-Sacapa conçut une très-grande espérance de cette apparition, et se réunit avec Pachachulla pour lui chercher une épouse. Ils partirent avec une suite nombreuse et allèrent demander Mama-Cava, fille du cacique d'Oma, qui la leur accorda avec joie pour être l'épouse de l'Inga. On la conduisit à Cuzco, où les noces furent célébrées avec beaucoup de cérémonies superstitieuses et idolâtres.

Quand les fêtes et les orgies qui les suivirent furent terminées, Lloqui-Yupangui alla s'établir avec son épouse à Curicancha (1), où elle mit au monde un fils qui fut nommé Mayta-Capac, ce qui veut dire : *Où trouvera-t-on quelqu'un de plus riche et de plus puissant ?*

La valeur de ce jeune prince croissait avec

(1) Curicancha signifie *la Maison d'or*. C'était le nom du palais des Ingas dans Cuzco, et non celui d'une ville, comme on pourrait le croire d'après le texte.

les années, et il montrait un caractère vraiment royal. Cependant, il passait pour cruel et sanguinaire, parce qu'en jouant avec les jeunes gens de Cuzco, il les battait, leur cassait les bras ou les jambes, et les tuait même quelquefois. En se divertissant un jour avec les enfants des caciques d'Allcay-Villcas, il les blessa si dangereusement que leurs pères en conçurent une haine mortelle contre les Ingas, et ne laissèrent échapper aucune occasion de leur nuire. Ils résolurent même de faire périr le jeune prince, et chargèrent dix Indiens de cette expédition. Quand ils arrivèrent à Curicancha, Mayta-Capac, Apoc Conde-Mayta et Tacachungay, ses cousins, étaient occupés, avec d'autres jeunes gens de leur âge, à un jeu de balle nommé *cuchu*. Ils avaient avec eux deux chiens du pays, d'une espèce un peu différente des nôtres. Mayta-Capac voyant arriver ces dix Indiens, et soupçonnant leur mauvais dessein, leur lança sa boule avec tant de force qu'il en tua deux du coup. Ses deux

cousins, ayant aperçu dans leur chute les armes qu'ils avaient cachées sous leurs vêtements, allèrent avertir l'Inga et les chefs qui se trouvaient avec lui dans l'intérieur du palais de ce qui se passait (1).

Pendant ce temps, Mayta-Capac et quelques personnes qui étaient venues à son secours se mirent à la poursuite des huit Indiens qui cherchaient à s'échapper. Ils en tuèrent cinq; les trois autres allèrent porter à leur chef la nouvelle du mauvais succès de leurs projets. Quoiqu'ils eussent espéré une meilleure réussite, ils s'étaient cependant préparés à la guerre, et avaient fait alliance avec de puissants caciques, tels que Cullu-Inchima et Allcay-Villca.

Quand Mayta-Capac eut rejoint son père, celui-ci lui représenta que leur puissance était

(1) Herrera (décade 5, liv. III, ch. VIII) rapporte aussi cette guerre de Mayta-Capac contre les Allcay-Villcas; mais il prétend que la querelle commença, parce que ceux-ci s'amusèrent à briser la cruche d'une femme de Cuzco, qui allait chercher de l'eau à la fontaine.

encore chancelante, et qu'il ne pouvait la consolider qu'en imitant la bienfaisance et la douceur de ses ancêtres. Mayta-Capac promit de lui obéir et de se soumettre en tout à ses sages conseils.

Cependant les Allcay-Villcas et leurs alliés avaient réuni une nombreuse armée dans l'intention de détruire entièrement l'empire des Ingas. Les prêtres et les vieillards, connaissant la valeur de Mayta-Capac et voyant combien il était sensible aux reproches qu'il avait reçus de Lloqui-Yupangui, dirent à ce dernier : « Souffrez, seigneur, que Mayta-Capac donne à vos ennemis des preuves de sa valeur que sa grande jeunesse l'a forcé de contenir jusqu'à présent. N'arrêtez pas le cours de ses victoires. Il conservera par là votre puissance, et la maintiendra pendant de longues années. Autorisez-le, digne prince, à repousser cette injuste agression, et à châtier l'insolence de ces rebelles. »

Lloqui-Yupangui, persuadé par ce dis-

cours, ordonna à Mayta-Capac de marcher contre les Allcay-Villcas et de les punir sévèrement. Mayta-Capac attaqua vigoureusement les révoltés qui s'avançaient en désordre, et les repoussa jusque dans leurs retranchements. Le lendemain ils tentèrent une seconde fois la fortune : vaincus de nouveau, ils essayèrent, quelques jours après, de s'emparer par surprise de Curicancha, qu'ils attaquèrent au lever du soleil. Mais Mayta-Capac les chargea avec tant de valeur qu'il les mit en pleine déroute et qu'ils s'enfuirent en laissant un grand nombre des leurs sur le champ de bataille.

Les Indiens racontent que dans cette occasion Mayta-Capac courut le plus grand danger. Sa mort allait décider la victoire en faveur des Allcay-Villcas, quand une grêle épaisse vint séparer les combattants. Quoiqu'elle empêchât Mayta-Capac de poursuivre les ennemis, elle jeta parmi eux un tel effroi qu'ils vinrent faire leur soumission et implorer le

pardon de leur révolte. Le bruit de cette victoire s'étant répandu chez les tribus les plus éloignées, leurs chefs s'empressèrent de rechercher l'alliance d'un aussi vaillant guerrier. On distinguait parmi eux Umanapan, qui régnait sur un pays considérable et habité par une nombreuse population.

D'aussi heureux commencements furent pour Mayta-Capac une occasion de mettre à exécution les excellents conseils qu'il avait reçus de son père. Il donna au peuple des fêtes et des festins, et gagna son affection par sa douceur et sa bienfaisance, sans rien perdre pour cela du respect et de la crainte qu'il inspirait.

Peu de temps après, et vers l'an 1161, Lloqui-Yupangui mourut à Curicancha après un règne de soixante-dix-huit ans. Mayta-Capac, voulant se conformer aux usages de ses ancêtres, épousa, en montant sur le trône, Mama-Cauca, native de Taucaraz. Il en eut, outre Capac-Yupangui, l'aîné, qui lui suc-

cola, plusieurs fils, parmi lesquels on remarque Tarcoguaman, qui se distingua plusieurs fois à la tête des armées.

Depuis cette époque, Mayta-Capac n'entreprit aucune guerre; ce qui lui valut la réputation d'un prince doux et pacifique.

Le règne de ce prince est remarquable par l'influence qu'exercèrent à cette époque les magiciens et les astrologues. Il ne sera donc pas hors de propos de dire ici quelques mots sur le commerce que les prêtres du Pérou avaient avec le démon. Il remonte à la plus haute antiquité; mais comme le souvenir en est déjà bien effacé, il m'a été très-difficile de me procurer à cet égard des renseignements positifs.

Les historiens parlent d'une famille de prêtres qui avaient un tel pouvoir sur les démons, qu'ils forçaient les Guacas et les idoles à répondre à toutes leurs questions. Mayta-Capac, en homme habile, sut profiter de leur influence pour conserver la paix dans son em-

pire. Ces prêtres se nommaient *Guacarimachi* (*qui fait parler la Guaca*). D'autres, nommés *Ayatapuc* (*qui fait parler les morts*), obligeaient le démon à entrer dans les cadavres qu'ils consultaient, ou dans le corps de ceux qu'ils endormaient par leurs sortiléges. Les *Hechecoc*, qui devinaient par le moyen du tabac et de la coca, étaient moins estimés et n'étaient guère consultés que par les gens du peuple. Les *Caviacoc*, qui n'étaient que des charlatans, faisaient croire au peuple que dans leur ivresse ils découvraient les choses les plus secrètes. Les *Runatinguis* préparaient des filtres irrésistibles, ainsi que des *Huacanqui* ou talismans faits avec des racines de plantes ou des plumes d'oiseaux, qu'on plaçait dans le lit ou dans les vêtements de celui ou celle que l'on voulait séduire. Tous ces sorciers ne refusaient leur secours à personne, pourvu qu'on les payât bien. Les *Hachus* consultaient l'avenir au moyen de grains de maïs ou des excréments des

animaux ; on les nommait aussi *Aillacos.*

Les *Virapircos* brûlaient la graisse des victimes, et prétendaient lire l'avenir dans la fumée qui s'en échappait. Les *Calpariculs* observaient les entrailles et les viscères des animaux sacrifiés, et prédisaient par là la durée de la vie de ceux qui les consultaient.

Les Ingas prédécesseurs de Mayta-Capac, avaient considérablement diminué le nombre de ces magiciens et réformé de nombreux abus; mais ce prince, les regardant comme un moyen de conserver la tranquillité dans ses états, rétablit leur influence et les favorisa beaucoup. Ils continuèrent de jouir d'un grand crédit jusqu'au règne de Topa-Inga.

Mayta-Capac mourut après soixante-cinq ans de règne. Outre Capac-Yupangui (*riche et puissant*) et Tarcoguaman, dont nous avons déjà parlé, il laissa un grand nombre d'enfants des deux sexes.

CHAPITRE III.

—

Règne de Capac-Yupangui et d'Inga-Ruca.

Ce fut en 1226 que Capac-Yupangui succéda à Mayta-Capac. Comme il avait un grand nombre de frères, il craignit que leurs prétentions à la couronne ne troublassent la tranquillité de l'empire. Il les réunit donc dans le temple de Curicancha, et, après leur avoir fait

prêter un serment solennel. Il reçut de leurs mains le *Tupac-yauri* ou sceptre; ils le revêtirent du *Tarcuguacu* ou manteau royal, placèrent sur sa tête l'aigrette des plus beaux rouges, symbole de sa dignité que l'on nommait *Mascu Paycha* ou *Suntur Paucar*, et lui chaussèrent les *Ojotas* ou sandales. Toutes ces cérémonies étaient des parties indispensables du sacre des nouveaux Incas.

Capac-Yupangui épousa Curi-Illpay, jeune fille de Cuzco, qui était de la plus grande beauté; il en eut deux fils : Inga-Ruca, qui lui succéda, et Apo-Mayta. Ce dernier se distingua par sa valeur et ses vertus, qui lui méritèrent l'amour de sa nation et l'estime des étrangers.

Quand les fils de Capac-Yupangui furent en âge de porter les armes, ils firent une expédition contre les Suyos, nation des environs de Cuzco, qui, comptant sur les retraites inaccessibles que lui offraient les Andes, près desquelles elle avait fixé sa demeure, s'était in-

surgée contre l'Inga et refusait obstinément de se soumettre. Capac-Yupangui prit lui-même le commandement de son armée, et les força bientôt à rentrer dans le devoir. Il mourut peu de temps après, en 1306, à l'âge de quatre-vingts ans.

Aussitôt que son fils Inga-Ruca fut monté sur le trône, il s'occupa à soumettre quelques nations voisines de Cuzco, qui avaient jusqu'alors conservé leur indépendance. Il fut puissamment secondé dans cette entreprise par son frère Apoc-Mayta, qui était d'une valeur remarquable. Il marcha d'abord contre les Mascas, qui avaient commis quelques actes d'hostilité, et leur fit éprouver une sanglante défaite. Leurs principaux généraux furent tués, et Guariguaca, leur chef, fait prisonnier et conduit à Cuzco, aux applaudissements des habitants et à la honte des Mascas.

Ayant assuré le repos de son empire par cette victoire, Inga-Ruca passa le reste de son règne dans les fêtes et les plaisirs, tandis que

les peuplades inconnues jusqu'alors, mais attirées par le bruit de son nom, venaient de temps en temps se soumettre à sa puissance, et reculer les bornes de son empire.

Inga-Roca avait épousé, peu de temps après la mort de son père, une jeune fille de la vallée de Guayllacan, nommée Mama Micay. Elle était fille d'un chef puissant et valeureux, vassal de l'Inga comme tous ceux des environs de Cuzco. Il en eut plusieurs enfants des deux sexes; mais les relations n'en nomment que deux : Yaguar-Huacac qui lui succéda, et Veca Quirau. Celui-ci se distingua par sa valeur, et ayant reçu de son père le commandement de quelques troupes, il obtint des succès beaucoup plus brillants qu'on n'eût pu l'attendre de son inexpérience et de son extrême jeunesse. Il fit prisonniers Moynapongo et Guamantopa, chefs de Mayna, ainsi que plusieurs autres qui avaient voulu se rendre indépendants.

Pendant l'enfance de Yaguar-Huacac, quel-

ques chefs des environs de Cuzco, ayant pénétré dans cette ville, l'enlevèrent de son berceau et l'emportèrent dans leur pays. Mais pendant qu'ils célébraient leur victoire par une orgie, le jeune prince versa, dit-on, des larmes de sang. Les rebelles, effrayés de ce prodige, le regardèrent comme un mauvais présage, et s'empressèrent de le rapporter à son père en lui faisant leur soumission. Ils répandirent partout la nouvelle de cet étrange événement, qui fit donner au prince le nom de *Yaguar-Huacac* ou *Pleure-Sang*.

Veca Queroa eut quatre fils, dont descend la famille des Veca Queroas (1). Ils se nommaient Inga-Paucar, Inga-Guaman, Inga-Veca

(1) Les Ingas se divisaient en quatorze ayllos ou tribus, selon le prince dont ils étaient descendus. Les descendants de Manco Capac se nommaient Chima, Panaca-Ayllo; ceux de Mayta-Capac, Apomayta-Ayllo; ceux de Capac-Yupangui, Aguanin-Ayllo; ceux de Ruca-Inga, Veca Cupa-Ayllo; ceux de Yaguar-Huacac, Aoca-Ayllo; ceux de Viracocha, Cococ Panaca-Ayllo; ceux de Pachacuti, Hatren-Ayllo; ceux de Topa-Inga, Capac-Ayllo; ceux de Guayna-Capac, Tome-Bamba-Ayllo; les trois derniers descendaient des derniers Ingas, Guascar, Mango et Xayre-Topa Inga. (*Fernandez*, *Historia del Peru*, liv. III, ch. VII.)

Queroa et Inga-Cazachicha. Aidé de ces jeunes princes qui étaient des chefs valeureux, et suivi d'une armée considérable, Yaguar-Huacac entreprit la conquête des provinces de Bimbilla, Quisalla et Caytomarca, qu'il voyait avec peine conserver leur indépendance dans un voisinage aussi rapproché de sa capitale. Après les avoir soumises, il vint se reposer au milieu de sa famille, dans sa ville impériale de Cuzco, et s'occupa à faire creuser des canaux pour fertiliser une grande quantité de terres qui restaient incultes à cause de la sécheresse. Ce fut lui qui creusa ceux de Hananchaca et Hurinchaca, qui sont de la plus grande utilité pour le pays.

Il divisa Cuzco et toutes les villes de l'empire en haute et basse, comme Hurin-Cuzco (1) et Hanan-Cuzco, et cette division fut conservée

(1) D'après Garcilasso, quand Mango-Capac et sa sœur eurent rassemblé les Indiens qui vivaient comme des sauvages, ceux qui avaient été réunis par lui fondèrent Hanan-Cuzco ou la ville haute, et ceux qui l'avaient été par sa sœur fondèrent Hurin-Cuzco ou la ville basse. (*Garcilasso*, liv. I, ch. XVI.)

par ses successeurs, dont la puissance alla toujours en augmentant.

Après un règne paisible de plus de cinquante ans, ce prince mourut, en 1356, au milieu de sa nombreuse postérité. Il eut pour successeur Yaguar-Huacac, qui gouverna peu de temps, et ne fit rien de remarquable, de sorte que nous n'avons presque rien à dire de son règne; il épousa Mama-Chicuya, fille du cacique d'Ayarcuma, et en eut un fils nommé Viracocha-Inga, dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

Yaguar-Huacac était trop adonné aux plaisirs de l'amour, et l'abus qu'il en fit abrégea son existence, qui fut beaucoup plus courte que celle d'aucun de ses ancêtres. Il régna trente ans, et mourut regretté de tous ses sujets vers l'an 1386.



CHAPITRE IV.

—

Règne de l'Inga Viracocha. — Signification de ce nom. — Pourquoi il a été donné plus tard aux Espagnols.

Nous avons déjà dit que Yaguar - Huacac avait eu de Mama-Chicuya, son épouse, un fils nommé Viracocha. Mais avant de parler de son règne, je veux traiter de la signification de ce nom que les Péruviens ont donné plus tard aux Espagnols : on trouvera peut-être

[illegible] est tout [illegible] que l'on [illegible] Les premiers [illegible] Pérou ont re- [illegible] que ce [illegible] que ce [illegible] parce que [illegible] vaisseaux, ils [illegible] l'écume de l'Océan. [illegible] beaucoup plus stupides qu'ils ne le sont.

[illegible] qui est la langue la plus répandue au Pérou, signifie *graisse* (1) et non *écume*; c'est le mot *pucpu* qui signifie *écume*. Quand les Indiens eurent reconnu qu'il existait dans le ciel une puissance universelle qui gouverne le monde, ne trouvant pas d'expression qui pût rendre sa majesté d'une manière convenable, ils lui don-

(1) C'est aussi l'explication que le père Holguin donne du mot *vira* dans son grand dictionnaire de la langue quichua. Il traduit *écume* par *poqoho*.

nèrent le nom d'Illatici Viracocha. Il ne faut pas oublier que ce mot était en usage chez les Péruviens bien longtemps avant qu'ils eussent connaissance de l'Océan, car le mot *Cocha* s'applique, dans leur langue, au moindre petit lac. Ils appelèrent l'Océan du même nom, quand ils l'aperçurent pour la première fois, sous le règne de Topa-Inga-Yupangui.

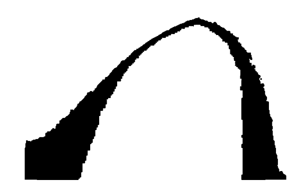
Viracocha-Inga épousa une jeune fille du village de Canto, nommée Mamarundu Caya : il en eut plusieurs enfants dont l'aîné, qui se nommait Inga-Yupangui, fut un prince très-guerrier et grand conquérant. Il fut constamment heureux dans ses entreprises, et soumit plusieurs provinces aux environs de Cuzco, entr'autres celles de Caitomarca, Callca, Tocaicapac, Inga-Ruduena, Suaripamarca, Pargarauri, Mallas et Mallucan.

On prétend cependant que ce ne fut pas Viracocha, mais ses frères Topa Guarachiri et Urco qui firent cette dernière conquête : ces deux jeunes princes, aidés de leurs oncles

Inga-Urcu et Inga-Ruca, se distinguèrent dans différentes expéditions. Mais comme ces noms sont très-peu connus, nous n'en parlerons pas ici.

Au moment où l'empire jouissait de la paix la plus profonde, il fut attaqué à l'improviste par plusieurs nations qui ne voyaient qu'avec jalousie la prospérité des Ingas. Leurs efforts échouèrent en partie, car ils ne purent entamer leur territoire : cependant ils enlevèrent aux autres peuplades des provinces considérables sur les frontières de l'empire, et s'y maintinrent pendant fort longtemps sans pouvoir jamais les dépasser ; mais leur puissance empêcha un grand nombre de nations de venir se soumettre aux souverains du Cuzco. Ces peuples belliqueux, que l'on nommait les Changas (1), finirent cependant par être subjugués comme tous les autres, et

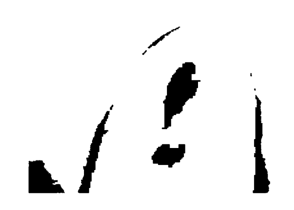
(1) [illegible] se croyaient descendus des lions et adoraient [illegible]. Ils se subdivisaient en plusieurs tribus nommées [illegible] huailla, Utunsulla, Uramarca, Villca, etc. (Garcilasso [illegible].)



cette expédition fut, pour les jeunes Ingas, une école où ils se préparèrent aux conquêtes qu'ils devaient faire dans la suite.

Viracocha désirait beaucoup laisser la couronne à Inca-Urco, son fils, quoique ce fût Inga-Yupangui qui en fût l'héritier légitime. Celui-ci commandait les armées selon l'usage de l'empire qui voulait que l'héritier du trône ne perdît pas une occasion de se distinguer par sa valeur et de mériter l'estime de ses futurs sujets.

Les Changas ayant massacré quelques Indiens qui travaillaient à cultiver les terres du soleil dans les environs de Cuzco, Inga-Yupangui irrité rassembla une armée et marcha contre eux. Il soumit d'abord une grande quantité de villes et de bourgs qui avaient jusque-là conservé leur indépendance au milieu des montagnes, comme Pinao-Capac, Cuyo-Capac, Chaguar-Chuchuca et d'autres moins considérables. Il rencontra ensuite l'armée des Changas qui faisait d'audacieuses



Cuzco, après cette conquête, il commença, au grand chagrin de son père, à se faire traiter en souverain, et contracta une étroite alliance avec les chefs qu'il avait vaincus autrefois, tels que Cuyo-Capac, Chaguar et Chuchuca. Un de ces chefs avait à son service un ouvrier très-habile dans la fabrication d'une sorte de vases nommés *Hoï* qui servaient aux Ingas pour mettre la chaux et une préparation appelée *Llipta* avec laquelle ils mâchent la coca. Le prince Lloque Yupangui en faisait le plus grand cas. Un jour qu'ils étaient seuls ensemble, cet ouvrier, ivre ou poussé par le démon, le frappa plusieurs fois à la tête avec un de ces vases. L'Inga, ne voulant pas laisser un pareil attentat impuni, le fit mettre à la torture pour le forcer d'en avouer les motifs. Vaincu par les supplices et par la crainte d'en éprouver de plus cruels, il accusa faussement les caciques de Cuyo-Capac et de Chaguar-Chuchuca d'avoir conspiré avec lui, et de l'avoir chargé d'assassiner Inga-Yupangui, son père

et son frère. Indigné d'un crime aussi atroce et après avoir fait exécuter le meurtrier, il rassembla une armée considérable, et envahit le territoire de Cuyo-Capac. Il s'empara de la personne des chefs et des nobles, et fit massacrer plus de cent mille Indiens, sans épargner les femmes et les enfants, ce qui dépeupla tellement le pays qu'il est encore aujourd'hui entièrement désert. Après avoir ainsi châtié ceux qu'il croyait coupables, Inga-Yupangui se remit en marche avec son armée, traversa la vallée de Yucay, et arriva jusqu'au delà de Vilcabamba, en faisant partout un carnage horrible. Après avoir soumis par la terreur de ses armes un grand nombre de tribus, il revint par les provinces de Xaxaguana et de Corca. Il fit une entrée triomphale dans Cuzco, traînant à sa suite une multitude de prisonniers et de chefs qu'il avait vaincus. Fier de ses victoires, il osa commettre un crime qui n'avait jamais eu d'exemple dans sa famille, et qui n'en eut jamais depuis. Malgré

le respect qu'il devait à son vieux père et aux droits de ses frères, il arracha la couronne de la tête de Viracocha-Inga pour la placer sur la sienne, sans même attendre que les prêtres du Soleil la lui remissent avec les cérémonies usitées en pareille circonstance.

Voulant ensuite apaiser les idoles par un sacrifice, il fit égorger une immense quantité d'enfants. Sa cruauté ne s'arrêta pas là : pour mieux consolider son usurpation, il profita du désordre occasionné par la prise du village de Canche, qui s'était insurgé, pour faire assassiner son frère Inga-Urco, auquel son père avait destiné la couronne.

Le vieux Viracocha fut si affligé de la mort d'un de ses fils, et de la révolte de l'autre, que ses jours en furent abrégés, et qu'il mourut à Cuzco, en 1438, après un règne d'environ cinquante ans (1).

(1) Selon *Garcilasso* (liv. V, ch. xx), ce fut au contraire

[illegible]

CHAPITRE V.

—

Fin de la guerre contre les Changas et les Soras. — Inga-Yupangui convoque à Cuzco une assemblée pour régler les affaires religieuses.

Aussitôt qu'Inga-Yupangui se vit affermi sur le trône, il s'occupa à chercher une épouse pour avoir des héritiers légitimes. Il choisit Mama-Anahuarque, jeune fille de Choco. Leurs noces furent célébrées avec plus de pompe et des fêtes plus brillantes que toutes celles

qui avaient eu lieu jusqu'à cette époque. Quand elles furent terminées, l'Inga, après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour la bonne administration de son empire, songea à l'augmenter, car il savait déjà que le monde contenait de vastes contrées dont il pouvait faire la conquête.

Se rappelant la manière dont les Changas s'étaient conduits à l'égard de son père quelques années auparavant, il voulut diriger contre eux le premier effort de ses armes. Ayant donc rassemblé une nombreuse armée commandée par des chefs courageux, il se dirigea vers Andaguaylas, et exerça de telles cruautés pendant sa marche, qu'aujourd'hui même les Péruviens le regardent comme l'homme le plus barbare et le plus sanguinaire qui ait jamais existé. C'est lui seul qui mérite le reproche de cruauté qui a quelquefois été adressé aux Ingas.

Quand il fut arrivé sur le territoire des Changas, il les vainquit en plusieurs rencon-

tres, fit périr tous les chefs et tous les nobles de cette nation, et les remplaça par leurs fils qu'il subordonna à des chefs envoyés de Cuzco. Il marcha ensuite contre les Soras, qui s'étaient retranchés dans la forteresse de Chalcomarca. Mais après y avoir soutenu plusieurs assauts, ils furent forcés de se rendre et de faire acte de soumission. Après cette victoire, il en remporta d'autres plus faciles sur les Lucanas et sur d'autres nations épouvantées de la manière barbare dont il traitait les vaincus.

Inga-Yupangui, précédé par le bruit de ses victoires, traversa leur territoire sans trouver de résistance, et, suivant dans sa marche un ordre comparable à celui des plus célèbres capitaines grecs et romains, il rentra dans Cuzco chargé des dépouilles des vaincus, et traînant à sa suite un grand nombre de prisonniers, car l'hiver l'empêcha de poursuivre le cours de ses victoires. Il fut reçu dans cette ville impériale avec des fêtes et une

pompe inusitée jusqu'alors, et y fit une entrée triomphale.

Les plus célèbres capitaines de Curicancha ouvraient la marche, revêtus d'armes et de costumes magnifiques. Ils étaient suivis d'une multitude de guerriers qui conduisaient enchaînés une quantité innombrable de prisonniers, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, qui pleuraient leur infortune et jetaient des cris plaintifs, comme on le leur avait ordonné. Après eux venaient les gens du peuple, qui portaient les dépouilles des vaincus et traînaient leurs armes par terre; puis une troupe considérable de soldats dont chacun portait au bout de sa lance la tête d'un ennemi dont la chevelure flottait au gré des vents.

L'on apercevait ensuite, au milieu de tous les nobles de l'empire qui avaient pris part à cette expédition ou qui étaient restés pour gouverner l'état, l'Empereur porté dans une litière d'or. Il avait le visage sévère et les yeux d'un tigre en fureur. Il était revêtu du



costume impérial encore en usage dans les derniers temps. Le cortége était terminé par son arrière-garde, sous les ordres de chefs renommés, et par des soldats armés à la légère qui indiquaient par les mouvements de leur corps et de leurs jambes l'ardeur avec laquelle ils avaient combattu l'ennemi.

Ils arrivèrent dans cet ordre à la grande place, qui était entièrement vide, et ordonnèrent à tous les prisonniers de s'y coucher la face contre terre. Inga-Yupangui marcha sur eux suivi de tous ses soldats, sans qu'un seul osât remuer la tête. Les Péruviens répétaient un ancien chant dont le sens est : « Je foule aux pieds mes ennemis. » Cette cérémonie avait lieu devant la statue du Soleil, auquel ils adressèrent des actions de grâces pour le succès qu'il leur avait accordé, et des prières pour en obtenir de semblables. Ainsi se termina le triomphe.

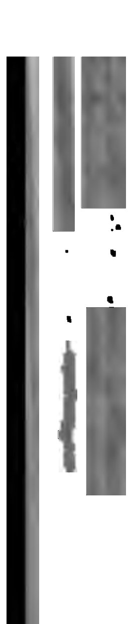
Le lendemain on célébra des festins et des orgies dans lesquels chacun chantait les hauts

Les habitants voulurent défendre cette position ; mais ils furent forcés de céder au courage d'Inga-Yupangui, qui les soumit, ainsi que ceux des provinces voisines. Il rentra en triomphe à Cuzco, comme la première fois ; mais il y ajouta une cérémonie inconnue jusqu'à cette époque. Il avait fait prisonnier Colla Capac, chef de la province du Collao, et le fit immoler au Soleil. Ce fut le premier sacrifice humain que les Ingas offrirent à l'occasion de leurs victoires. Il rapporta aussi, des provinces conquises, une quantité d'or et d'argent. On n'en avait pas encore avant lui apporté des pays étrangers à Cuzco.

Quand les fêtes furent achevées, il fit terminer le grand temple du Soleil, et lui donna

vice personnel des Indiens, s'empara de Cuzco, où il se fit proclamer Juge Suprême, le 27 novembre 1553. Il remporta d'abord plusieurs avantages ; mais il fut enfin complétement défait par Alvarado auprès de Pucara. Fait prisonnier dans sa fuite, il fut décapité à Lima le 24 novembre 1554, à l'âge de 43 ans.

(*Voy.* Herrera, décade 8, liv. VIII, ch. XII-XVI; *Garcilasso*, part. II, liv. VI et VII ; *Fernandez*, part. II.)



[illegible] ne peut nier qu'Inga-Yupangu
[illegible] idées élevées et au-dessu
[illegible] nous n'avons pas craint de
[illegible] sa cruauté et son amour pour
[illegible] pouvons pas non plus pas
[illegible] qu'il avait de bon et de lou
[illegible] très-attaché à sa fausse r
[illegible] au culte des idoles et des
[illegible] jamais rien sans av
[illegible] jamais il ne fit la
[illegible] faire deux ou tr
[illegible] ce n'était q
[illegible] se rendait à
[illegible] sa sévérité en
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Cuzco tous les prêtres du pays, en assemblée générale, afin de discuter toutes les questions relatives à la religion et au culte. Il avait été très-affligé, pendant ses voyages; de la différence de religion qu'il avait remarquée chez les diverses nations de l'empire : il en avait même trouvé quelques-unes qui n'adoraient ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles, et n'avaient pas plus de croyance que des brutes : ce fut pour y remédier qu'il rassembla tous les prêtres et tous les magiciens, qui étaient alors très-nombreux dans l'empire. Quand ils furent réunis à Cuzco, dans le temple du Soleil, ils commencèrent à discuter tous les points litigieux relatifs aux rites et au culte.

Après une longue discussion on décida que le Soleil était le plus puissant de tous les êtres, et qu'il méritait l'adoration et le respect des hommes, puisque c'était lui qui faisait l'été et l'hiver, le jour et la nuit, le chaud et le froid, et qui faisait mûrir les fruits et fertilisait la terre. Le second rang fut accordé au Tonnerre,

nommé *Chuqui-illa* ou *Intillapa*; puis à la Terre, *Pacha-mama*; après ceux-ci venaient diverses constellations, dont les principales étaient *Coyca* (les Pléiades), *Urcu-chillay*, *Chacana*, *Mamamiura*, *Topatorca*, *Mirco* et *Mamana*, dont j'ignore le nom en espagnol, car ces peuples ignorants pensaient que telle ou telle étoile avait de l'influence sur leurs affaires (1).

Quand les prêtres rassemblés eurent pris cette décision, Inga-Yupangui leur demanda s'ils pensaient ou supposaient qu'il existât au-dessus du Soleil un être qui possédât une plus grande puissance sur le monde et sur les événements : tous lui répondirent unanimement qu'il n'était permis à personne de croire qu'il existât au ciel ou sur la terre aucun être qui lui fût supérieur.

(1) *Urcu-chillay* est, d'après Acosta (liv. V, ch. IV), la constellation que nous nommons *la Lyre*, et que les Indiens croyaient être un lama de diverses couleurs. *Chacana* est celle que les Espagnols appellent *les trois Maries*. *Mirco* est *la Croix du sud*. Je n'ai pu découvrir quelles sont les autres.



Inga-Yupangui leur dit alors : « O fils
» ignorants de la terre, que votre faible enten-
» dement rend indignes d'un titre plus élevé !
» comment peut-il se faire que vous qui êtes
» prêtres, et en cette qualité honorés et res-
» pectés par toutes les nations, vous partagiez
» les erreurs de la populace, et que vous ad-
» mettiez des traditions aussi vulgaires, par
» cela seul qu'elles sont anciennes ? Puisque
» vous n'avez autre chose à faire que de ré-
» fléchir sur les choses saintes, comment
» votre esprit peut-il se contenter de croyan-
» ces que le peuple commence déjà à mépriser?
» Élevez votre esprit à la hauteur de votre
» ministère, et vous verrez clairement l'er-
» reur dans laquelle vous avez vécu jusqu'à
» présent. Je vous jure, sur la tête de mon
» père, que si les maîtres qui vous ont in-
» struits vivaient encore, je leur infligerais un
» châtiment exemplaire : quant à vous, vous
» n'aurez d'autre punition que la confusion
» qui retombera sur vous, lorsque vous serez

[illegible] avouer votre profonde ignorance des choses qu'en [illegible] justice vous étiez obligés de reconnaître. Sachez, ignorants vieillards, que bien que mon devoir consiste à [illegible] mes [illegible], à publier des lois [illegible] et à les faire observer, et que je me vois plus [illegible] de [illegible] que de contemplation, j'ai trouvé, par la force de mon esprit, si vous pouvez croire à la vérité de mes paroles, que le soleil qui nous éclaire,
« et auquel vous accordez tant d'attributs,
« ne peut pas être le souverain créateur de
« toutes les choses visibles et invisibles.
« Comment pourrait-on le regarder comme le
« maître du monde et le seigneur universel
« celui qui pour éclairer la terre est obligé de
« travailler comme un ouvrier à la journée,
« de paraître et disparaître pour qu'il fasse
« jour dans un endroit quand il fait nuit dans
« un autre, de s'éloigner de nous pour pro-
« duire l'hiver, et de se rapprocher pour ra-
« mener le printemps; il n'est donc pas tout-



» puissant, car il n'aurait pas besoin d'aller
» et de venir, ni de quitter son trône, en
» supposant qu'il en ait un. Mes frères et mes
» pères, cherchez quel est celui qui com-
» mande au Soleil, qui lui ordonne de par-
» courir sa carrière, et regardez-le comme le
» créateur universel et tout-puissant. Si quel-
» qu'un de vous peut répondre à mon raison-
» nement, qu'il le fasse; sans cela je nierai
» le pouvoir du Soleil. Je le regarde comme
» mon père, mais je nie sa toute-puissance
» sur les affaires du monde. »

Cette ignorante assemblée avait écouté attentivement le discours du sage Inga. Quand il eut fini, il s'éleva un murmure général; mais personne n'osa prendre la parole pour le contredire, et on lui accorda unanimement qu'il avait raison. L'assemblée décida qu'il existait une cause première, toute-puissante et universelle, et résolut qu'on lui donnerait un nom, et qu'on l'invoquerait dans les prières. On n'en trouva pas de plus digne et de plus

majestueux que celui de *Ticci-Viracocha-Pachacamac*; ce qui veut dire : *Principe de tout ce qui est bon, et Créateur du monde.* Ce fut donc sous ce nom qu'ils désignèrent le Dieu tout-puissant qu'ils ne connaissaient pas auparavant.

Quelques auteurs attribuent cette découverte à Topa-Inga-Yupangui, son successeur ; mais cela est contraire à l'opinion la plus répandue parmi les Indiens.

Cette vérité ayant été reconnue, l'Inga renvoya l'assemblée, et Ticci-Viracocha-Pachacamac fut reconnu pour le Dieu Suprême. Le Soleil n'eut plus que la seconde place. L'Inga s'adressait à lui familièrement comme à un ami, et priait Ticci-Viracocha avec un profond respect.

Après la construction du temple de Curicancha, on éleva un édifice particulier au culte de Ticci-Viracocha, qui portait aussi le nom de Pachachiat et d'autres, à raison de ses différents attributs. L'Inga éleva aussi des

guacas ou temples au Tonnerre, à la Foudre, à l'Éclair et à d'autres divinités, et désigna des revenus et des champs pour leur entretien, particulièrement pour celui du temple de Guanacauri, qui jouit constamment d'une réputation de sainteté.

Inga-Yupangui fit prohiber dans tout l'empire la pratique d'autres cultes que ceux qui avaient été reconnus par l'assemblée de Cuzco, fit abattre les anciennes guacas et défendit d'en élever de nouvelles. Deux de ses parents qui jouissaient d'une grande considération, Amaro-Topa-Inga et Guayna-Auqui-Yupangui (1), furent chargés de veiller à l'exécution de ses ordres, d'introduire les nouvelles cérémonies, d'abolir les anciennes, et surtout celles où on pratiquait des sortiléges qui pouvaient donner la mort.

Après avoir réglé tout ce qui était relatif à

(1) *Auqui* était le titre que l'on donnait aux princes de la maison royale pendant leur jeunesse; ils ne prenaient celui d'Inga que quand ils étaient mariés. (*Garcilasso*, liv. I, ch. xxv.)

la religion, Inga-Yupangui s'occupa de la bonne administration de ses états. Il fit des lois trop nombreuses pour les rapporter ici. Nous dirons seulement qu'il fut le premier qui s'occupa de la répartition de l'impôt, qu'il fixa avec beaucoup de modération, car il était persuadé que rien n'affaiblit plus un état que des charges trop pesantes. Quand il eut assuré par toutes ces mesures le bonheur de son Empire, il voulut, pour empêcher ceux qui formaient sa cour de se livrer à l'oisiveté, faire la conquête de la province de Chinchasuyo, dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

—

Guerre contre la province de Chinchaysuyo. — Retraite des Changas dans la province de Rupa-Rupa. — Conquête des Chimos et des Cañarès.

Quand Inga-Yupangui eut ainsi réglé les affaires de la religion et de l'état, il confia le commandement de son armée à Apoc-Conde-Mayta, son favori, auquel il avait déjà donné des terres considérables, un grand nombre d'esclaves, et tout ce qui, à cette époque, pou-

vait rendre un homme riche et puissant. Il lui donna pour conseillers deux de ses frères bâtards et quelques-uns de ses parents qui jouissaient d'une grande réputation de prudence et de valeur.

L'armée que devait commander Apoc-Conde-Mayta était composée de troupes fournies par les nations alliées, et d'un grand nombre d'*Orejones* ou habitants de Cuzco. On leur donnait ce nom, parce qu'à l'imitation des Ingas, ils avaient pris l'habitude de se percer les oreilles. Il était aussi suivi d'un grand nombre de naturels des environs de Cuzco, qui aimaient beaucoup les expéditions militaires, à cause des priviléges que l'on accordait aux gens de guerre, et d'un corps considérable de Changas, nation belliqueuse qui ne perdait aucune occasion de faire briller sa valeur.

Apoc-Conde-Mayta pénétra dans la province de Parcos. Sans entrer dans tous les détails de cette expédition, je dois raconter un événement qui fit briller la valeur des Changas,

mais qui faillit causer la destruction de cette nation.

Apoc-Conde-Mayta envahit la province de Parcos, et mit le siége devant la forteresse d'Uroacllac qui se défendit vigoureusement. Deux assauts livrés par les habitants de Cuzco avaient été repoussés. Les Changas, chargés de la troisième attaque, et voulant montrer aux autres nations combien ils leur étaient supérieurs en courage, s'élancèrent contre les palissades comme des gens décidés à vaincre ou à mourir. La garnison, épuisée par les attaques qu'elle avait déjà soutenues, ne put leur résister, et les Changas pénétrèrent dans la forteresse en poussant des cris de victoire. Ils firent un si grand massacre des assiégés, qu'à l'arrivée des Orejones et des autres troupes, il ne leur restait plus rien à faire; celles-ci eurent bien de la peine à cacher leur mécontentement, et envoyèrent des messagers à Cuzco pour se plaindre à l'Inga de l'affront que leur avaient fait les Changas. Celui-ci,

troupes si cela était nécessaire, et de n'en pas laisser échapper un seul qui pût aller porter à ses compatriotes la nouvelle de leur désastre.

Pour s'acquitter plus secrètement de ce message, celui qu'il en avait chargé n'entra qu'à minuit dans la tente de Capac-Yupangui, qui, heureusement pour les Changas, avait avec lui, dans ce moment, une sœur de leur général.

Celle-ci, voyant le danger que couraient ses compatriotes, s'échappa secrètement de la tente, et alla avertir son frère, qui ne se défiait de rien, des ordres cruels du roi de Cuzco, et du danger qui menaçait sa nation. Celui-ci, aussi prudent que brave, réunit les principaux chefs des Changas, leur annonça ce qu'il venait d'apprendre, et les engagea à quitter le service d'un prince aussi ingrat.

L'armée étant arrivée à Guazaz-Tambo, à l'entrée de la vallée de Guayllas, les Changas

levèrent leur camp à minuit, et abandonnèrent secrètement l'armée. Un grand nombre d'habitants de Cuzco, ayant aperçu ce mouvement, crurent qu'il était ordonné par le général, et que l'armée entière se mettait en marche, dans l'intention de surprendre l'ennemi; ils se joignirent donc aux Changas, et ce ne fut qu'au lever du soleil qu'ils s'aperçurent de leur erreur; ils voulurent alors retourner sur leurs pas, mais il était trop tard. Les Changas les forcèrent à les accompagner et arrivèrent le lendemain à Guayllas, dont les habitants, croyant que c'était l'armée de l'Inga qui revenait, vinrent au-devant d'eux pour les mieux recevoir.

Les Changas, profitant de leur erreur, les attaquèrent à l'improviste, en massacrèrent un grand nombre, et se retirèrent chargés de butin; ils tournèrent ensuite à droite, traversèrent la grande Cordillière, entre Guanuco et Chachapoyas, et se fixèrent sur le versant

oriental, dans les provinces de Hanamayllo et de Ruparupa.

Dès que Capac-Yupangui fut averti de la fuite des Changas, il entra dans une violente colère, et se mit à leur poursuite dans l'intention de les exterminer; mais il ne put les rejoindre que quand ils eurent gagné les montagnes, et dans un endroit où il ne pouvait espérer de remporter sur eux quelque avantage.

Capac-Yupangui tourna alors sa fureur contre les Conchucos et leurs alliés, les battit en diverses rencontres, s'empara de Guamachuca, et assiégea Caxamarca. Cuzmango-Capac, chef des Conchucos, voyant qu'il n'était pas assez puissant pour résister seul aux armes de l'Inga, fit alliance avec Chimo-Capac (1),

(1) L'empire de Chimo-Capac s'étendait sur un espace d'environ 200 lieues, entre la province de Chancay et celle de Tumbez. Son origine est si ancienne que quelques auteurs l'ont crue antérieure à celle des Ingas. Le souverain qui régnait lors de cette conquête se nommait Chimun-Cauchu. Chimo-Capac signifie roi puissant. Cette nation, avant d'être soumise par les Ingas et d'embrasser le culte du Soleil, adorait des

qui régnait sur les plaines du Pérou, depuis Guarmey jusqu'à Tumbez. Celui-ci lui envoya des renforts considérables, commandés par un de ses parents; mais ils furent inutiles. Cuzmango-Capac fut tué dans le combat, et les Ingas entrèrent en triomphe dans Caxamarca, comme ils le faisaient toujours quand ils s'emparaient d'une province.

Quand Capac-Yupangui eut pris toutes les mesures nécessaires pour assurer sa conquête, il retourna à Cuzco, où il espérait, ainsi que ses compagnons, recevoir la récompense de ses exploits et sa part du butin et des prisonniers; mais Inga-Yupangui, mécontent de

animaux et des poissons. On voit encore auprès de la ville de Guaura les ruines de la forteresse de Paramonga, que les Ingas y avaient construite, et à une demi-lieue de Truxillo, dans un endroit nommé Chanchan, les restes du palais des anciens rois du pays. Le cacique de Manciche, qui fut baptisé en 1550 sous le nom de D. Antonio Chayhuac, passait pour le descendant des anciens Chimos, et sa postérité habitait encore Lima vers le milieu du XVIII[e] siècle. (*Feijoó*, *Relacion de la Ciudad de Truxillo*. Madrid, 1763 f°, p. 25 et 85. *Calancha, Historia del Perú*. Barcelona, 1638, f°, liv. II, ch. XXXV et liv. III, ch. I, f°. *Garcilasso*, liv. VI, ch. XXXII.)

ce que son fils Apoc-Auqui n'eût pas toute la gloire de cette conquête, accusa Capac-Yupangui de ne pas avoir exécuté ses ordres à l'égard des Changas, et le fit mettre à mort, ainsi que Guayna-Yupangui et plusieurs autres des principaux chefs. Cette conduite odieuse attira à l'Inga la haine de ses sujets qui craignirent de devenir ses victimes.

Quand l'hiver fut passé, l'Inga s'occupa à pousser ses conquêtes du côté de Caxamarca, et à soumettre à l'empire plusieurs nations dont on avait eu connaissance. Quoique Topa-Inga-Yupangui, héritier présomptif de la couronne, fût trop jeune pour pouvoir se mettre à la tête de l'armée, son père ordonna qu'il l'accompagnerait afin d'encourager ses guerriers par sa présence. Il choisit pour la commander Topa-Capac, son frère, ainsi qu'Auqui-Yupangui et Tillca-Yupangui, qui s'étaient déjà distingués par leur valeur en plusieurs occasions.

Topa-Inga s'avança donc vers Chinchaysuyo,

et Apoc-Auqui s'empara de toute la vallée de Maibamba, après avoir remporté plusieurs victoires sur les naturels, et arriva jusqu'à Pillasuni. L'Inga lui donna pour récompense le gouvernement de la vallée de Maibamba, et l'on y trouve encore aujourd'hui ses descendants. Le chef de cette famille est D. Juan Yupangui.

Topa-Inga s'empara d'abord des forteresses de Toara, Cayara et Curamba, dans la province des Quichuas; il pénétra ensuite dans le pays des Angaraos, dont les habitants, retranchés dans les forteresses d'Orcolla et Guaila-Pucara, se défendirent vigoureusement. Après avoir perdu beaucoup de monde, leurs retranchements furent forcés, et leur chef Chuquiz-Guaman fait prisonnier. De là l'armée victorieuse pénétra dans la province de Xauxa, prit Siquilla-Pucara et soumit diverses nations: elle entra ensuite dans la vallée de Guayllas, prit les forteresses de Chuncomarca et Pillaguamarca, et entra enfin dans Caxamarca,

que la garnison qu'y avait laissée Capac-Yupangui avait conservée à l'Inga, quoiqu'elle eût été attaquée plusieurs fois par les Yungas habitants des terres chaudes ou des plaines.

Chimo-Capac, roi de cette nation, était le plus redoutable ennemi des Ingas. Il n'était pas moins puissant dans les plaines que ceux-ci l'étaient dans les montagnes. Topa-Inga envoya contre lui une grande partie de son armée : quand elle eut traversé la province de Guamachucos et fut arrivée dans les plaines, elle livra plusieurs combats à celle de Chimo-Capac. Je ne puis donner aucuns détails sur cette guerre, ils sont oubliés aujourd'hui; car les Indiens ont perdu presque toutes leurs traditions, et les Espagnols ne se sont jamais donné aucune peine pour s'instruire de l'histoire ancienne du pays; tout ce que je puis dire, c'est qu'après plusieurs combats meurtriers, les Ingas s'emparèrent de tout le pays, ravagèrent tout le territoire arrosé par le Pacazmayo, et revin-

rent à Caxamarca en remontant le Nepos.

Les troupes que Topa-Inga avait envoyées à Celendin lui rapportèrent des renseignements sur la province des Chachapoyas. Elles s'étaient avancées jusqu'à Raimi-bamba, en traversant Chazmal, Xalca, Apia et Javanto, et revinrent à Caxamarca avec un grand nombre de prisonniers. Topa-Inga résolut alors d'aller attaquer les Guambos, et les soumit, ainsi que les Llaucanès, les Chotas et les Cutervos. Il s'empara ensuite de Guanca-bamba et de Cuzi-bamba, et subjugua les Paltas qui s'étaient fortifiés sur les hauteurs escarpées de Zaragaro; les Cañarès se soumirent d'abord volontairement, et lui ouvrirent leurs villes de Cañari-bamba et de Tumi-bamba. Mais cette nation, inconstante et peu accoutumée à l'obéissance, se révolta bientôt. Topa-Inga fit prisonniers Pizar-Capac, Cañar-Capac et Chica-Capac, chefs de la sédition. Pour les punir de leur conduite et les empêcher de recommencer, il les força de construire à Qui-

chicaxa une forteresse considérable, dans laquelle il laissa une forte garnison de Mitimaës. Il obligea les Cañarès à leur fournir des vivres, et à construire à Azuay et à Tiocaxas d'autres forteresses destinées à empêcher les incursions des Purvaës et des Chimbos, et une à Pomallacta contre d'autres tribus insoumises qui avaient pour chefs Apoc-Chavan-Callo et Apoc-Anto.

Ce fut dans la forteresse de Tumi-bamba que Mama-Oello, concubine et cousine germaine de Topa-Inga-Yupangui, lui donna un fils nommé Guayna-Capac, dont nous aurons occasion de parler plus tard. Bientôt après l'Inga quitta Tumi-bamba pour aller faire la conquête de Quito, comme nous le dirons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

—

Expédition de Topa-Inga-Yupangui contre Quito.—Son voyage par mer. — Origine des Indiens des plaines.

Dans l'expédition dont je viens de parler, Topa-Inga-Yupangui et ses généraux soumirent un nombre très-considérable de nations diverses. Mais l'événement le plus important fut sans contredit la conquête de la célèbre province de Quito qui, par sa fertilité et le

nombre de ses habitants, pouvait lutter avec l'empire des Ingas.

Topa-Inga-Yupangui y trouva la plus vive résistance. Il y fut assailli par une telle multitude de barbares que, malgré leurs défaites souvent répétées, il en restait toujours assez pour venger la mort de ceux qui avaient péri. Jusqu'à Quito, chaque ville devint une scène de carnage.

Mais comme les Ingas étaient suivis d'une multitude innombrable de guerriers qui auraient considéré comme un crime de perdre un pouce de terrain, il finit par subjuguer les habitants de la province de Quito, dont la résistance coûta cependant la vie à une grande partie de la noblesse péruvienne. L'Inga, après les avoir entièrement battus et avoir pris leur général Pillaguazu, cacique de la province des Quilacos, les obligea à construire une forteresse et y plaça une garnison composée de guerriers d'une valeur éprouvée. Il ordonna aux vaincus de les respecter à l'avenir comme

leurs chefs, et de leur fournir tout ce dont ils auraient besoin.

Quand l'Inga eut réglé tout ce qui était relatif au gouvernement du pays dont il venait de s'emparer, il résolut de pousser ses conquêtes dans les provinces voisines qu'il croyait aussi riches que celle de Quito. Il s'avança sur le territoire des Chimbos, et parvint, après avoir traversé des montagnes presqu'inaccessibles, sur celui des Guancavillcas. Pendant cette marche, il fit construire la forteresse de Guachalla et soumit plusieurs peuplades. De là il se rendit à Xipixapa et à Apelope.

Ayant appris que dans les environs il y avait un bon port où il pourrait s'embarquer et augmenter la gloire de son nom, il se porta en avant et fit camper son armée à Manta, à Charapato et à Piquaza; car elle était si considérable, qu'il n'aurait pu ni la loger ni la faire subsister en occupant un territoire moins étendu. Ce fut dans cette marche, et du haut d'une montagne, qu'il aperçut pour la pre-

mière fois la mer qu'il adora et nomma Mama-Cocha, ou *Mère des lacs.*

Il fit réunir une grande quantité des embarcations dont se servent les naturels de ces côtes. Ce sont des espèces de radeaux fabriquées de poutres d'un bois très-léger fortement attachées et recouvertes de roseaux. Les Espagnols leur ont donné le nom de *Balsas.* Il fit choix des pilotes les plus expérimentés et s'embarqua à la tête de ses meilleures troupes, avec autant de courage et de liberté d'esprit que s'il eût navigué toute sa vie (1).

Les historiens péruviens prétendent que ce voyage dura plus d'un an, et que l'Inga découvrit dans la mer du Sud des îles qu'ils nomment Haguachumbi et Ninachumbi. Je n'oserais pourtant affirmer ce fait, ni déterminer quelles sont les îles dont il est ici question, mais les Indiens rapportent que l'Inga

(1) Voyez, sur la construction des Balsas, *Garcilasso*, liv. III, ch. XVI.

ramena de cette expédition un grand nombre de prisonniers dont la peau était noire, beaucoup d'or et d'argent, un trône en cuivre et des peaux d'animaux semblables aux chevaux. On ignore tout à fait dans quelle partie du Pérou ou des mers qui baignent ses côtes il aura pu trouver de semblables objets.

Tout ce que je puis dire, c'est que dans l'année 1585, qui vient de s'écouler, don Alonzo Niño, qui revenait de la Nouvelle-Espagne à Lima sur un bâtiment chargé de marchandises qui lui appartenaient, et avait avec lui un pilote de Sonsonate nommé Juan Gomez, découvrit, le vendredi, 25 février, de très-belles îles qui paraissaient coupées par des chaînes de montagnes très-élevées et de profondes vallées.

Don Alonso Niño traversa cet archipel sans prendre la peine d'examiner s'il était habité, et même sans s'y arrêter pour prendre de l'eau, quoiqu'il en eût le plus grand besoin.

On prétend que ces îles sont à l'est-sud-est de celle de la Plata, dans les environs de Manta, et que, d'après la route que suivit don Alonso Niño; elles doivent être à environ 100 lieues du port de Payta. Si ce négociant eût eu plus de courage et d'ambition, nous saurions positivement si ce sont ces îles qui furent visitées par Topa-Inga-Yupangui et sa flotte grossière. Mais il faut nous contenter de conjectures jusqu'à ce qu'un homme plus hardi ait l'audace de les explorer.

Un peu plus vers le sud il existe d'autres îles dont les Espagnols ne tirent aucun parti. Un certain Escobar, habitant d'Yca, m'a affirmé que dans les anciennes guerres, se trouvant au port d'Arica et voulant échapper aux partisans de Pizarre, il s'était embarqué dans une chaloupe avec six soldats pour passer à la Nouvelle-Espagne. Ils partirent un vendredi, à midi, et le lundi suivant ils découvrirent en pleine mer un grand rocher percé comme un anneau. Le vendredi suivant, c'est-

à-dire au bout de neuf jours de mer, ils découvrirent une grande île remplie de champs de maïs et de yuca. Ils y tuèrent un grand nombre de pigeons et se rembarquèrent sans oser pénétrer dans l'intérieur.

Nicolas Degio, pilote, qui parcourt la mer du Sud depuis très-longtemps, m'a assuré qu'il avait vu d'autres îles du même genre dans les mêmes parages; d'autres personnes affirment qu'elles y ont vu des habitants et des champs cultivés.

J'ai fait mention de tous ces faits pour faire sentir au lecteur qu'il est possible que Topa-Inga-Yupangui ait découvert quelques-unes de ces îles dont la connaissance se perdit dans la suite par la négligence de ses successeurs: les marins les plus respectables assurent qu'à quelque distance des côtes on rencontre un archipel qui commence vers le 7e degré de latitude septentrionale, et qui s'étend à plusieurs degrés au delà de la ligne. Ce fut probablement là que débarqua l'Inga, et d'où il

rapporta toutes les choses dont nous avons parlé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il revint victorieux de son expédition maritime.

Il reprit ensuite la route de Cuzco, et soumit, pendant sa marche, les Guancavillcas et les Chonos. Après avoir fait élever à Tumbez une fortesse dont la construction coûta beaucoup de travail aux habitants, il se reposa plusieurs jours à Pohechos. Topa-Inga-Yupangui résolut de traverser les montagnes avec une portion de son armée, et d'en laisser la majeure partie à ses oncles qui devaient s'avancer à travers les plaines qui étaient habitées par des nations belliqueuses, et qui ne supportaient qu'impatiemment le joug de Chimo-Capac. Il les chargea d'élever des forteresses et d'y laisser des garnisons suffisantes pour maintenir son autorité.

Pendant plusieurs siècles, les Péruviens regardèrent le climat des plaines arides et sablonneuses qui s'étendent le long de l'Océan comme pestilentiel, et personne n'osait s'y

établir. Cependant quelques familles de la province de Cuntisuyo, fuyant la cruauté des Collas, se décidèrent à chercher un refuge dans la partie supérieure de ces plaines, du côté d'Arequipa, moins dans l'espérance d'échapper à la mort que dans celle de la retarder, et parce qu'ils aimaient mieux succomber sous l'influence du climat que sous les coups de leurs ennemis.

Ils choisirent, pour s'y fixer, les endroits les moins arides, s'y acclimatèrent et s'y multiplièrent peu à peu. Cet exemple détruisit la réputation d'insalubrité que les plaines avaient eue jusqu'alors. Plusieurs nations des montagnes vinrent successivement s'y établir en suivant le cours des fleuves qui découlent de la grande Cordillière. A l'exception de quelques endroits réellement malsains, ces déserts se remplirent d'habitants, et le nombre des Yungas devint si considérable que les vallées ne pouvaient plus suffire à leur subsistance, bien qu'ils les cultivassent avec la plus grande in-

dustrie; d'autant plus qu'une grande partie du terrain est tellement aride et pierreux, qu'on ne peut le cultiver qu'au moyen d'arrosages artificiels, comme nous le voyons encore dans plusieurs vallées du Pérou, et notamment dans celles de Runaguana, de Chillca et de Villacuri, qui produisent les plus beaux fruits sans qu'il y ait d'autre eau que celle que l'on tire des entrailles de la terre.

Le pays ne pouvant plus suffire à ses habitants, un grand nombre de familles se décidèrent à s'expatrier et s'embarquèrent sur des radeaux pour chercher un pays où elles pussent s'établir.

Nous avons déjà dit que la côte commence à être stérile à partir de Tumbez, qui était déjà peuplé par des naturels descendus des montagnes, ainsi que les rives du Luchira et les vallées de Catacaos, Tangarara et Piura, comme l'affirment les habitants. Ceux d'Olmos, qui, par leur langue et leurs mœurs, diffèrent entièrement de leurs voisins, vien-

nent aussi des montagnes, ainsi que la plupart des tribus Fallanas.

Les habitants de Motupey, Layanca, Lambayequé, Callanca et Colliqué racontent diversement leur origine. Je vais exposer le plus brièvement possible leurs différentes opinions.

Ceux de Lambayequé et des environs affirment, qu'à une époque très-reculée, il arriva de la partie septentrionale du Pérou, une grande flotte de radeaux. Le chef de ces étrangers était un homme d'un grand talent et d'une grande bravoure; il se nommait Naymlap. Son épouse s'appelait Ceterni. Il avait en outre avec lui un grand nombre de concubines. Les principaux officiers de sa maison étaient Pitazofi, son joueur de trompette ou de conque marine, instrument très-estimé chez les Indiens; Ninacolla, qui prenait soin de sa litière et de son trône; Ninagentue, son échanson; Fongasigde, qui était chargé de répandre de la poussière de coquillages dans

les endroits où il devait passer; Ochocalo, son cuisinier; Xam, qui avait soin des graisses et des couleurs avec lesquelles il ornait son visage; enfin Ollopcopoc, qui préparait ses bains; Llapchilulli, qui faisait ses tuniques et des vêtements en plumes très-estimés à cette époque (1).

Naymlap débarqua avec toute sa suite à l'embouchure d'une rivière que l'on nomme

(1) Ce que dit ici l'auteur de l'arrivée par mer des habitants de Lambayequé est d'autant plus remarquable qu'ils ont une langue tout à fait différente du Quichua et de l'Aymara que l'on parle dans toutes les provinces voisines. J'en possède une grammaire par Fernando de la Carrera. Lima, 1644, in-12. Il dit que cette langue, qu'il nomme *Yunga*, est parlée par plus de 40.000 Indiens, dans les Corregimientos de Piura, Truxillo, Zaña et Caxamarca, ainsi que dans quelques districts des montagnes où les Ingas avaient transporté une partie de la population.

Comme le Yunga est entièrement inconnu, on verra peut-être avec plaisir l'Oraison Dominicale dans cette langue : « Mæich ef, acaz loc cuçiang nic, tzhæng, oc mang licæm mæcha, piycan ñof tzhæng cuçias, eiæpmang tzhæng polæng mæn, mo œizi capæc cuçiang nic mæn. Aio ineng, inengô maeich xllon, piy can ñof allô mo lun. Efque can ñof ixllæss aio aca naix efco, xllàg muss eio mæich, çio mæn. Amoz tocæn ñof xllang muss emællaec zaer enicnam næm lecq nan ef coñof pissin quich. Amen. »

aujourd'hui Faquisllanga. Ils y abandonnèrent leurs radeaux, se fixèrent dans le pays et construisirent à une demi-lieue de là un temple qu'ils nommaient *Chot*. Ils y placèrent une idole qu'ils avaient apportée avec eux et qui représentait l'image de leur chef. Elle était faite d'une pierre verte et se nommait *Llampallec*, ce qui veut dire *figure* ou *statue de Naymlap*.

Ce prince mourut après un long règne, et laissa un grand nombre d'enfants. Pour faire croire au peuple qu'il était immortel, on répandit le bruit que, par sa puissance, il s'était donné des ailes et s'était enlevé au ciel. Ses compagnons furent si affligés de son départ que, quoique ils eussent presque tous une nombreuse famille et qu'ils fussent fort attachés à leur nouvelle patrie, dont le territoire était très-fertile, ils l'abandonnèrent presque tous et allèrent de tous les côtés à la recherche de leur chef. Leurs enfants nés dans le pays furent les seuls qui y restèrent.

Cium, successeur de Naymlap, épousa une jeune fille nommée Zolzdoñi; il eut d'elle et de quelques concubines douze fils dont chacun devint le chef d'une nombreuse postérité. Après un long règne, il s'enferma dans un souterrain où il se laissa périr de faim, afin de cacher sa mort au peuple et de conserver l'opinion que sa race était immortelle.

Les Indiens nomment ses successeurs Escuñain, Mascuy, Cuntipallec, Allascunti, Nofanech, Mulu-Muslan, Llamécoll, Lanipatcum, Acunta et enfin Tempellec, qui fut le dernier prince de cette dynastie. Il voulut changer de place l'idole de Naymlap, que l'on avait placée dans le Chot. Ce projet lui porta malheur, le démon lui apparut sous la forme d'une belle fille et parvint à le séduire; mais à peine avait-il consommé son crime qu'il commença à pleuvoir, chose que l'on n'avait jamais vue dans ces plaines. Ce déluge dura trente jours et fut suivi par une année de stérilité et de famine. Les prêtres et les chefs qui avaient eu con-

naissance de son péché le regardèrent comme la cause de ce désastre. Ils s'emparèrent de sa personne et le jetèrent à la mer, pieds et poings liés.

Sa mort mit fin à la dynastie des souverains naturels de la vallée de Lambayequé, ainsi nommée de l'idole Llampallec que Naymlap avait apportée. J'ai déjà dit que les douze fils de Cium, second roi de cette dynastie, avaient eu une nombreuse postérité avec laquelle ils allèrent s'établir dans différents endroits. Nor alla dans la vallée de Cinto, Calla à Cucumé, un troisième à Colliqué.

Llapchilulli, dont nous avons déjà parlé, et qui était très-estimé de Naymlap, à cause de son talent à fabriquer des vêtements en plumes, partit à la tête de tous ceux qui voulurent le suivre et alla s'établir dans la vallée de Jayanca, où ses descendants régnèrent pendant longtemps.

On a vu que par la mort de Tempellec, le trône de Lambayequé était devenu vacant.

Ce pays se gouverna longtemps en république et fut enfin soumis par le puissant Chimo-Capac, qui en donna le gouvernement à un cacique nommé Pongmassa, qui le reconnut pour son suzerain. Il gouverna longtemps sans opposition, et eut pour successeur son fils Pallomassa et Oxa ; ce dernier régnait à l'époque où les Ingas firent la conquête de Caxamarca, et fut par conséquent le premier prince de sa race qui entendit parler d'eux, et apprit à redouter leurs armes. Ses successeurs furent Llempisan et ses trois fils, Chullumpisan, Cipromarca, et Fellempisan, qui montèrent successivement sur le trône, Efquempisan et enfin Pecfunpisan, qui régnait encore quand les Espagnols arrivèrent au Pérou.

Nous reprendrons plus tard le fil de cette histoire. J'expliquerai seulement maintenant pourquoi ces princes régnèrent si peu de temps, car plusieurs ne régnèrent que deux ans et aucun plus de douze. Ils observaient à leur avénement des jeûnes si sé-

vères et qui les affaiblissaient tellement, qu'ils ne pouvaient jamais recouvrer la santé, et succombaient même souvent pendant la durée de cette inutile pénitence. C'est ainsi que les frères succédaient aux frères et que tous devenaient la victime du démon.

L'armée des Ingas vainquit les garnisons que Chimocapac avait placées chez toutes les nations dont nous venons de parler, les soumit et retourna à Caxamarca, ainsi que cela avait été convenu à Pohechos.

CHAPITRE VIII.

—

Nouvelles conquêtes d'Inga-Yupangui. — Il abdique en faveur de son fils Topa-Inga. — Fondation du temple de Pachacamac.

Les deux oncles de l'Inga, Auqui-Yupangui et Tillca-Yupangui avaient quitté dans la vallée de Pohéchos leur prince, dont ils avaient jusqu'alors suivi la fortune; mais Topa-Capac, son frère bàtard, resta avec lui ainsi que la moitié de l'armée. Ils traversèrent le pays

des Guayacondos et arrivèrent au sommet de la grande Cordillière, du côté de Guancabamba; ils découvrirent la province de Pacamoros; mais ils en remirent la conquête à l'année suivante, pensant que dans l'intervalle elle se soumettrait peut-être. Ils construisirent seulement une pucara ou forteresse pour tenir le pays en respect, et obligèrent les tribus voisines à fournir des vivres; l'Inga se rendit de là à Caxamarca, où on lui fit la meilleure réception.

Auqui-Yupangui et Tillca-Yupangui continuèrent leur marche à travers les plaines, sans éprouver aucune résistance. On dit seulement qu'étant arrivés sur le territoire des Jayancas ils furent attaqués à l'improviste par les Penachis, peuple sauvage qui habitait les flancs des montagnes et qui leur tua quelques soldats. Les deux généraux, irrités de ce meurtre et croyant que le cacique de Jayanca y avait trempé, le conduisirent prisonnier à Cuzco, où il fut retenu pendant

de longues années, jusqu'à ce qu'il eût entièrement prouvé son innocence. Un de ses fils ayant été à Cuzco pour solliciter sa liberté, l'Inga consentit à la lui rendre; mais ce vieillard mourut peu de jours après. L'Inga le fit embaumer et fit conduire son corps à Jayanca; car il désirait faire croire qu'il était vivant, jusqu'à ce qu'il eût pris les mesures nécessaires pour assurer la succession à son fils; il y réussit, et ses descendants ont jusqu'à nos jours régné à Jayanca.

Les deux généraux continuèrent à parcourir tranquillement les plaines, et arrivèrent jusque dans la vallée de Chimo, où ils trouvèrent des richesses considérables en or, en argent et en pierres précieuses. J'ignore si ce fut par force ou de bonne volonté que Chimo-Capac se soumit; mais on rapporte qu'il quitta Chimo pour se rendre à Caxamarca, où l'Inga les attendait.

Ils marchèrent tous ensemble vers Cuzco, où ils furent reçus avec une pompe triom-

phale. Outre une immense quantité d'or, d'argent et de bijoux, il ramenait avec lui un si grand nombre de prisonniers, dont il voulait faire l'ornement de son triomphe, que son père lui-même en fut jaloux. Les cérémonies qui furent observées à cette occasion furent les mêmes que celles dont j'ai parlé plus haut. Topa-Inga était suivi des valeureux capitaines qui l'avaient accompagné dans cette expédition, et qui étaient au comble de la gloire, ainsi que l'empire du Pérou. On célébra des fêtes dont la description ne donnerait qu'une faible idée; elles mériteraient de passer à la postérité si elles n'avaient été souillées par le sang des victimes innocentes.

Ces triomphes étaient à peine terminés que le démon voulut aussi avoir les siens, car on a bien raison de dire que les fêtes sont toujours suivies de deuil. La jalousie s'empara du cœur du vieil Inga; il accusa ses deux frères Till-ca-Yupangui et Auqui-Yupangui de trahison,

parce qu'ils avaient conduit l'héritier du trône dans des contrées si éloignées et l'avaient exposé à de si grands périls, tandis qu'il ne les avait pas autorisés à pousser leurs conquêtes aussi loin de Cuzco. Il les condamna à mort, ainsi que Topa-Capac, son fils bâtard, pour avoir manqué à leur devoir. Topa-Inga fut si affligé de cette sentence et si irrité de la cruauté qui l'avait dictée, qu'il résolut de faire tous ses efforts pour arracher à la mort ses amis et ses parents. Il ne put y réussir entièrement; l'Inga s'empara de Tillca-Yupangui, qu'il fit périr dans de cruels supplices. Topa-Inga fut plus sensible à cette perte qu'à la joie que lui avaient causée ses triomphes; mais la crainte d'amener de nouveaux malheurs le força de dissimuler son chagrin.

Avec l'or et l'argent que son fils avait rapportés de ses conquêtes, Inga-Yupangui fit élever des statues à Ticci-Viracocha et à Mama-Oello, et fabriquer la chaîne d'or qu'on voyait à Curicancha. Il en resta encore une grande

quantité qui fut déposée dans le trésor public de Cuzco; c'est pour cela que cette ville était si riche quand les Espagnols s'en emparèrent.

Quelques jours après, le vieil Inga Yupangui abdiqua en présence des idoles et de toute la noblesse de l'empire. Topa-Inga fut proclamé avec les cérémonies les plus solennelles; il prit le Topayauri, le Tarcogualca, les Oxotas, et plaça sur sa tête le suntur paucar ou aigrette impériale. Quand il fut revêtu de ces ornements, les chefs et tout le peuple lui baisèrent les pieds et l'adorèrent. Cette cérémonie fut suivie de fêtes somptueuses et de sanglants sacrifices.

Après avoir distribué des récompenses magnifiques à tous ceux qui l'avaient bien servi à la guerre, Topa-Inga pensa à reculer les bornes de son empire du côté d'Andésuyo. Les habitants de Chumbivillcas, de Cuntisuyo, et beaucoup d'autres qui habitent les plaines et sont connus sous le nom général de Yungas, étaient venus volontairement se sou-

mettre à son autorité. En admettant toutes ces nations au nombre de ses sujets, il leur imposa la condition de lui fournir un certain nombre de travailleurs et de guerriers pour l'expédition qu'il méditait contre Andésuyo. Ils exécutèrent cet ordre avec le plus grand zèle.

Comme il avait l'intention de rester à Cuzco, car son père était très-âgé et incapable de gouverner, il conféra le commandement de la nombreuse armée qu'il avait réunie à son frère Amaru Topa-Inga, et lui donna pour l'accompagner un autre de ses frères nommé Topa-Yupangui, ainsi qu'Otorongo-Achache et Apoc-Chalco-Yupangui, ses cousins.

Il se rendit, en quittant Cuzco, sur le versant de la Cordillière qui est situé du côté de la mer du Nord.

Il serait difficile de décrire ce que l'armée de l'Inga eut à souffrir des ennemis, qui, comme des sauvages sans ordre, la harcelaient à chaque instant, sans même songer à obtenir

la victoire. Ils combattaient avec si peu d'ensemble que l'armée ne put jamais les forcer à livrer une bataille régulière; ils s'enfuyaient alors de tous les côtés et s'enfonçaient dans l'épaisseur des forêts, où l'on ne pouvait les atteindre.

Les Péruviens éprouvèrent aussi des fatigues extrêmes au passage des rivières, qui étaient très-rapides et grossies par des pluies incessantes. La chaleur des vallées était insupportable, et le manque de vivres les faisait beaucoup souffrir; mais ce qui les affligeait le plus, c'était de ne pouvoir atteindre l'ennemi. Après avoir traversé les déserts, ils trouvèrent enfin quelques peuplades qui essayèrent, mais en vain, de leur résister. Ils subjuguèrent les quatre provinces d'Opatarisuyo, Mamansuyo, Chunchos et Chipomaguas. Ils arrivèrent ensuite chez les Manobambas, sauvages qui, pour se parer, se noircissaient les lèvres et les dents avec le suc de différentes plantes, ce qui leur donnait un aspect fort

étrange. L'Inga fit prisonniers les caciques et les chefs de ces provinces, qui se nommaient Vinchicayna et Santa-Guancuiro.

Topa-Inga-Yupangui, frère de l'empereur Topa-Inga, et jeune homme d'une grande valeur, attaqua corps à corps un cacique nommé Nutanguari, le vainquit et le fit prisonnier. Cet exploit répandit la terreur dans tout le pays, où Nutanguari jouissait de la plus haute réputation de bravoure.

L'armée de l'Inga employa dans cette expédition qui ne fut pas toujours heureuse, beaucoup plus de temps que la plupart des soldats ne l'auraient voulu. Un Indien Colla qui en faisait partie parvint à s'échapper, retourna dans sa patrie, et annonça comme certaine la nouvelle que Topa-Inga-Yupangui avait été tué, et ses troupes mises en déroute par les Indiens de l'intérieur, qui en avaient pris une grande partie.

Dès que ce bruit se fut répandu parmi les Collas, ils voulurent profiter de l'occa-

sion et prirent les armes contre l'Inga. Aussitôt qu'on eut appris à Cuzco la nouvelle de cette rébellion, Amaru Topa, qui y commandait en l'absence de Topa-Inga, lui envoya en toute hâte des messagers pour lui faire savoir ce qui se passait dans le Collao et l'inviter à se mettre en mesure de punir un attentat si audacieux. L'Inga se décida sur-le-champ à abandonner ses nouvelles conquêtes et à suivre le conseil de son frère. Il laissa le commandement à Otorongo-Achache et se dirigea sur le Collao sans même passer par Cuzco, y transmettant seulement l'ordre de lui envoyer le plus de renforts possible, car il avait laissé la moitié de son armée à Otorongo-Achache, avec l'ordre d'achever de soumettre le pays et d'aller l'attendre à Paucar-Tambo, en passant par Pilco, et de ne rentrer dans Cuzco sous aucun prétexte jusqu'à ce qu'il y entrât lui-même, ce qui était nécessaire à la solennité de son triomphe.

Otorongo-Achache resta donc dans le pays

d'Andésuyo, et Topa-Inga entra dans le Collao à la tête d'une brillante armée qui était commandée sous lui par Gualpac et Alarico, fils de Topa-Inga-Yupangui, et ses cousins germains, tous les deux nouvellement nommés à cette dignité, ainsi que Cuchuchi et Achache, son frère consanguin.

Après s'être avancé à petites journées vers le Collao, pour laisser aux malades et aux troupes fatiguées le temps de se refaire, il attaqua les Collas, qui s'étaient retranchés dans des forteresses qui portent aujourd'hui les noms de Francisco-Hernandez, Asillo, Arapa et Lana; il s'en empara après avoir perdu un assez grand nombre de guerriers, et fit prisonniers Chuca-Chuca et Chasuti-Coaquiri, qui étaient les principaux chefs de cette rébellion. Pour épouvanter les révoltés, l'Inga les mit à mort et fit faire des tambours avec leur peau.

Après ce terrible exemple, l'Inga distribua des récompenses à ceux qui s'étaient distin-

gués, envoya à Cuzco les ordres nécessaires pour le gouvernement de l'empire, et se détermina à profiter de sa bonne fortune et à continuer son expédition. Il ne se laissa pas arrêter par les difficultés qui séparent le Chili du Pérou. Il arriva d'abord à Coquimbo, où il construisit une forteresse dans laquelle il plaça une bonne garnison, et pénétra dans le Chili, où il posa les bornes les plus méridionales de son empire. Il lui imposa un tribut et retourna à Cuzco, chargé de richesses. Il découvrit dans cette expédition un grand nombre de provinces jusqu'alors inconnues, et des mines très-riches, telles que celles de Porco, Tarapaca, Chuquiabo, Carabaya, et beaucoup d'autres. Il rentra triomphant dans Cuzco, chargé d'immenses trésors.

Son armée, réunie à celle avec laquelle Otorongo l'avait attendu à Paucar-Tambo, formait, à ce que disent les Indiens, la plus brillante troupe que l'on eût jamais vue. Cette

expédition de Topa-Inga au Collao et au Chili a dû avoir lieu vers l'an 1413.

Inga-Yupangui mourut fort âgé, après un règne souillé de beaucoup de cruautés, qui avait duré trente-six ans. Aussitôt que les cérémonies du triomphe furent terminées, on célébra ses obsèques avec beaucoup de solennité. On expédia dans toutes les parties de l'empire l'ordre de les honorer par des chants et des cérémonies funéraires. On vantait dans ces poésies ses hauts faits et les principaux actes de son règne. L'on sacrifia à cette occasion un grand nombre de prisonniers.

Quand ces cérémonies barbares furent terminées, Topa-Inga se reposa quelque temps dans sa capitale; il promulgua de nouvelles lois, récompensa les services de ses guerriers, maria les célibataires, reçut les comptes de ceux qui avaient gouverné l'état en son absence, et profita de son séjour à Cuzco pour faire construire dans cette ville une forteresse digne, par son architecture, de plus d'estime

que les Espagnols ne lui en ont accordé.

Quand ces travaux furent terminés, Topa-Inga, qui ne pouvait vivre dans l'oisiveté, résolut de visiter le Bas-Pérou; il se rendit d'abord à Guamanga et fit ouvrir la route si difficile de Parcos, et de là à Xauxa, où on lui fit voir des monuments de la plus haute antiquité. Les indigènes attribuaient leur construction à des étrangers blancs, de grande taille, et si vaillants, que le climat seul put les vaincre. Il descendit ensuite dans les plaines pour visiter un temple célèbre qui se trouvait dans la vallée de Lima, et prit ensuite la direction de Guarachiri.

L'Inga fut très-satisfait de l'ordre qui régnait dans le service du temple, qui était administré d'après les règlements de l'assemblée générale que son père avait convoquée à Cuzco, comme nous l'avons dit plus haut. Il le conserva, au lieu de le faire abattre comme tous ceux où on ne les observait pas. Il ordonna seulement qu'auprès de là on en construisît un

plus splendide, consacré au nouveau culte et dédié à Pacha-camac; mais les naturels n'en furent pas mécontents, puisqu'on laissa subsister l'ancien. Le nouveau fut construit sur une éminence et était si magnifique, qu'il donna son nom à la vallée.

L'Inga partit ensuite pour aller soumettre les vallées de Mara, Runaguana et Chincha, et fit venir des renforts de Cuzco, qui descendirent d'abord dans la vallée d'Acoña, où ils livrèrent plusieurs combats, et où une femme fit des prodiges de valeur. Ils traversèrent Hacaries, ensuite Nascas et Yca, dont les habitants les reçurent en alliés; mais ceux de Mara, de Runaguana et de Chincha prirent les armes pour leur résister. Il faudrait un ouvrage spécial pour raconter tous les événements de cette guerre; je me contenterai donc de dire que ces nations furent vaincues et sévèrement châtiées par Topa-Inga. Il fit construire une forteresse dans leur pays, et fit pendre aux murailles un si grand nombre

de prisonniers, que cet endroit en prit le nom de *Guarco* ou *gibet*.

Après cette victoire, Topa-Inga rentra dans ses états et alla d'abord à Caxamarca ; il envoya de là aux Chachapoyas des propositions de paix qu'ils refusèrent, et se rendit à Cuzco, où il promulgua plusieurs lois dignes de louanges. Pendant son séjour dans cette ville, il épousa publiquement sa sœur Mama-Oello. J'ai déjà dit plus haut qu'elle était accouchée à Tumibamba d'un fils qui fut nommé Guayna-Capac. Ses noces furent célébrées avec toutes les cérémonies en usage et avec une pompe vraiment royale.

Topa-Inga donna tant de soins au gouvernement qu'en moins de trente ans il renouvela la face du pays et y introduisit une nouvelle manière de vivre. Ces grandes qualités le firent surnommer Pachacuti, ce qui veut dire *Tour du monde*.

Plusieurs auteurs qui ont écrit tranquillement dans leur cabinet, en Espagne, ont

ajouté à la liste des Ingas un prince auquel ils donnent ce nom ; mais la vérité est que Pachacuti n'est qu'un surnom donné à Topa-Inga, qui fut si aimé de ses sujets que quand, par la suite, ils se trouvaient heureux, ils disaient que le temps de Topa-Inga était revenu.

Ce sage prince sentant que toutes les révoltes des provinces nouvellement conquises provenaient de ce qu'on omettait d'y construire des forteresses et d'y placer de fortes garnisons, ou du commerce que les troupes que l'on y laissait entretenaient avec les femmes du pays, pour couper court à tous ces abus par une seule mesure, il ordonna qu'un nombre suffisant d'habitants d'une province iraient s'établir dans une autre, amenant avec eux leurs femmes et leurs enfants, et leur accorda, pour les indemniser, des terres et des priviléges dont ne jouissaient pas les habitants des provinces conquises.

Par ce moyen l'Inga assurait ses conquêtes et imposait à ses nouveaux sujets des surveillants qui ne leur étaient point à charge. Dans l'exécution de cette mesure, il eut soin de ne pas envoyer les Indiens des terres froides en terre chaude, et, réciproquement, ceux de terre chaude en terre froide, mais de placer toujours ces émigrants dans des climats qui leur convenaient. On les nommait *Mitimaès*, c'est-à-dire *nouveaux venus*. Cette mesure produisit tous les bons effets que l'Inga en attendait.

Topa-Inga fit faire ensuite le dénombrement de ses sujets, depuis la province de Quito jusqu'au Chili, en prenant note de leur âge, de leur sexe, de leur nom et de leur profession, fixa les limites du territoire de chaque cacique, et désigna à chaque Indien celui auquel il devait obéir. Les Guarâingas commandaient à mille hommes, et avaient sous eux des Pachacas qui commandaient à cent hommes, et d'autres chefs subalternes

qui commandaient à cinquante et à dix. De cette façon tout le monde travaillait, et l'on punissait sévèrement ceux qui se livraient à l'oisiveté.

Chaque province avait un gouverneur que l'on nommait *Tucurico*, ou inspecteur général. Au-dessous d'eux étaient les *Michiés*, qui étaient chargés d'inspecter les habitants et d'instruire l'Inga de tout ce qui se passait; et, d'après la loi, tous ces officiers devaient être natifs de la province de Cuzco.

Quelque temps après, une conspiration tramée dans le palais même de Topa-Inga lui fit courir le plus grand danger; mais nous la raconterons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IX.

—

Conjuration contre Topa-Inga-Yupangui. — Étymologie du mot *Yanacona*.

Topa-Inga avait nommé juge universel de toutes les provinces qu'il avait visitées un de ses frères nommé Topa-Capac, qui avait toute sa confiance; il était très-aimé de la reine Mama-Oello, non-seulement parce qu'il était son frère, mais encore à cause de son em-

pressement à satisfaire tous ses désirs. Topa-Inga, en l'envoyant visiter les provinces, l'avait autorisé à prendre pour lui les terres et les esclaves qui lui conviendraient.

Topa-Capac abusa tellement de cette permission que son frère lui avait donnée dans l'intention de l'enrichir, qu'il prit à son service un nombre d'Indiens assez considérable pour former une espèce d'armée; il engagea les chefs à secouer le joug de son frère et à le reconnaître pour leur souverain, leur promettant de les traiter avec plus de douceur et de leur accorder une foule de priviléges; ils lui promirent de prendre les armes aussitôt qu'il les ferait avertir.

Quand Topa-Capac eut fini sa visite et tout préparé pour la réussite du complot qu'il tramait, il revint à Cuzco, rendit compte comme il le voulut de la commission dont il avait été chargé, et commença à étaler beaucoup de luxe et de pompe. Mais il est bien difficile qu'un projet auquel beaucoup de

personnes sont associées reste longtemps secret. Topa-Inga donna une fête magnifique à Pacari-Tambo, et y fit armer chevalier son fils Topa-Ayar-Mango. Ayant appris que Topa-Capac avait l'intention de profiter de son absence pour lever l'étendard de la révolte dans la ville de Cuzco, il s'absenta de Pacari-Tambo en prétextant quelque affaire, se rendit secrètement dans sa capitale, et y fit arrêter son frère sans faire aucun éclat. Topa-Capac, ayant été trouvé coupable de haute trahison, fut condamné à avoir la tête tranchée, ainsi que ses conseillers et les magistrats qui avaient trempé avec lui dans cette conjuration. Après cette exécution, l'Inga se rendit dans les provinces et fit massacrer tous ceux qui avaient pris part au complot.

Après avoir versé des torrents de sang, l'Inga fit rassembler dans la ville de Yanayaco plus de six mille Indiens accusés d'avoir fabriqué des lances pour marcher contre lui. Mama-Oello, sa sœur et son épouse, qui ne

l'avait pas quitté pendant son expédition, le supplia avec tant de tendresse et d'insistance de se contenter de la mort de ceux qui avaient déjà péri et d'épargner ces malheureux, dont la mort ne pouvait lui être d'aucune utilité, qu'il céda à sa prière, et leur accorda un pardon général. Il ordonna cependant qu'ils seraient employés au service des Guacas, à garder les troupeaux et à cultiver les champs de l'Inga, et ne seraient jamais comptés au nombre des habitants lorsqu'on ferait les visites générales.

Comme cette amnistie eut lieu dans la ville de Yanayaco, on donna le nom de *Yanayacona* à tous ceux qui en avaient profité, et, dans la suite, à tous ceux qui étaient employés au service du palais. Mais comme il était fort long, on appela plus tard simplement *Yanaconas* les Indiens qui servaient dans la maison du cacique, et qui ne comptaient pas dans les recensements : les Espagnols se servent de cette expression pour

désigner les Indiens employés au service domestique, et qui ne sont ni journaliers ni mitayos.

Quand cette révolte fut étouffée, l'Inga profita de cette circonstance pour forcer les Indiens à se réunir dans des villes, tandis qu'auparavant beaucoup de tribus étaient dispersées dans des huttes isolées et dans les cavernes des montagnes. Il les força à descendre dans les vallées et à dire un adieu éternel à leurs rochers et à leurs précipices. Il donna à chacune de ces nouvelles villes un cacique capable de la gouverner, leur assigna des terres, et ordonna que les Indiens travaillassent en commun aux champs des chefs et des caciques. L'Inga ordonna que les caciques auraient pour héritiers l'aîné de leurs fils, ne reconnaissant comme tels que les enfants de la Mama-Guarmi ou femme qui leur avait été donnée par l'Inga ou son représentant. A défaut de fils, la succession passait au frère cadet, et quand il n'y en avait pas non plus,

l'Inga nommait celui qu'il croyait le plus capable de gouverner.

L'Inga leur donnait en mariage de jeunes filles élevées dans les monastères consacrés au Soleil, et où elles formaient trois classes distinctes. Les tumiricos étaient chargés de chercher dans toute leur juridiction les jeunes filles les plus belles et les mieux élevées depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de quatorze, et de les envoyer à Cuzco, où on les enfermait dans le couvent ou *ayllo*.

Les plus âgées des vierges que renfermaient ces temples étaient chargées d'instruire et de surveiller les autres; on les appelait Mama-Aclla. La seconde classe des Guayor Aclla était formée de celles de quinze à vingt ans; c'était parmi elles que l'Inga choisissait ses concubines ou les épouses qu'il donnait aux chefs. On appelait Saya-Payas les nouvelles arrivées qui avaient de douze à quinze ans. Elles remplaçaient les Guayor Acllas à mesure que celles-ci sortaient pour se marier

ou pour se vouer au service du Soleil.

Ceux qui avaient la hardiesse de pénétrer dans cet asile sacré étaient punis des peines les plus sévères. Celles qui manquaient à la chasteté étaient mises à mort, ainsi que leur complice. Il serait trop long de rapporter toutes les lois relatives à ces établissements.

Topa-Inga ordonna aussi qu'il serait permis à tous les marchands de parcourir librement toutes les parties de l'empire, et menaça d'un châtiment rigoureux tous ceux qui les molesteraient. Il établit des foires et des marchés dans toutes les provinces; il voulut que tous ceux qui y apporteraient de l'or, de l'argent ou des pierreries, fussent obligés de déclarer d'où ils les avaient et qui les leur avait donnés. Par ce moyen, on découvrit un grand nombre de mines fort riches.

Topa-Inga fut aussi le premier qui parvint à calculer la marche du soleil, et qui divisa l'année en douze mois. Ce calcul ne différait du nôtre qu'en ce que l'année commençait en

décembre. Voici quels étaient les douze mois de ce calendrier :

Raymi (décembre). On y célébrait les fêtes et les sacrifices les plus considérables de l'année. C'était à cette époque que les jeunes Ingas étaient armés chevaliers. Topa-Inga ordonna qu'on y célébrerait les Torochicos, les Guarachicos et les Patuchicos, qui auparavant avaient lieu dans tout le courant de l'année. Pour aguerrir les jeunes gens, les vieillards les fouettaient avec des frondes et leur frottaient la figure avec le sang des victimes. L'Inga défendit aux étrangers d'assister à toutes ces fêtes, et désigna le jour où ils devaient quitter la ville et celui où il leur était permis d'y rentrer. Le jour fixé pour leur retour, ils étaient invités à assister à un festin composé de pain pétri par les jeunes vierges du Soleil avec le sang des victimes; c'était une espèce d'hommage et de signe de l'alliance qu'ils contractaient envers l'Empereur. On sacrifiait à cette occasion un grand nombre de lamas

que l'on brûlait ensuite, sur un bûcher composé de morceaux de bois odoriférants et très-bien travaillés, devant les images du Soleil, du Tonnerre, de l'Éclair et des autres idoles. Les fêtes se terminaient par des danses nombreuses que l'on nommait *Capac-raymi*.

Pura Opiaquiz ou *Camay* (janvier). Il y avait aussi de grandes fêtes et de nombreux sacrifices. Les cendres des victimes étaient jetées dans les ruisseaux, et les Indiens pensaient que les eaux emportaient avec elles tous les péchés de la nation.

Hatun pucuy (février). Dans ce mois on sacrifiait cent lamas avec beaucoup de cérémonies superstitieuses.

Ingalamo Pachapucuy (mars). On y sacrifiait cent lamas noirs.

Ariguaquiz (avril). On sacrifiait cent lamas tachetés.

Atuncuzqui Aymoraï (mai). On célébrait dans ce mois beaucoup de fêtes et de réjouissances à l'occasion de la récolte du maïs, qui

leur fournissait abondamment de quoi faire de la chicha, avec laquelle ils s'enivraient. Ils répétaient en chœur les chants nommés *Aymoraï*, et sacrifiaient des lamas de toute couleur.

Aucay Cuzqu (juin); époque de la fête du Soleil nommée *Ynti Raymi*. On lui immolait cent lamas sauvages. Les Indiens fabriquaient des statues d'hommes et de femmes en bois grossièrement sculpté, et les couvraient de riches vêtements. Après avoir semé des fleurs devant ces idoles, l'Inga, les chefs et tous les Indiens exécutaient autour d'elles une danse nommée *Cayo*.

Chaguaguarquiz (juillet). On sacrifiait cent lamas tachetés.

Yapaquiz (août). On immolait cent lamas bruns, et l'on brûlait mille *cuyes* ou cochons d'Inde en l'honneur de la gelée, de la terre et de l'eau, pour en obtenir d'abondantes moissons.

Coya Raymi (septembre). On y célébrait

plusieurs grandes fêtes. Dans celle de Pitua, on plaçait, avant le lever de la nouvelle lune, toutes les idoles dans une grande place. Aussitôt que les Indiens l'apercevaient, ils jetaient de grands cris en disant : « *Que le mal s'en aille!* » et se divertissaient à se frapper les uns les autres avec des brandons de paille enflammée qu'ils nommaient *Pancones*. Ils allaient ensuite se laver à un ruisseau ou à une fontaine, et après cette ablution sacrifiaient cent lamas à laine blanche. On s'enivrait ensuite pendant quatre jours, et l'on mangeait des gâteaux que les Mamaconas ou vierges du temple avaient pétris avec le sang des victimes. On en donnait un morceau à chaque étranger, et l'on en envoyait à toutes les *Guacas* ou temples du royaume. L'Inga en envoyait aussi comme marque d'amitié aux principaux caciques qui se trouvaient absents de Cuzco.

Oma Raymi Puchaiquiz (octobre). On sacrifiait cent lamas. Si les champs souffraient

de la sécheresse, les prêtres prenaient un lama, lui attachaient les quatre pieds, le portaient au milieu d'une plaine, et chantaient un cantique dont le sens était inconnu du vulgaire. Ils répandaient une quantité de chicha autour de cet animal, et le laissaient dans cet endroit sans lui donner de nourriture jusqu'à ce qu'il tombât de la pluie.

Aya Marca Raymi (novembre). On sacrifiait autant de lamas que dans tous les autres mois de l'année. L'on célébrait à cette époque la fête appelée *Raymi-Canca-Rayquiz*. Ce mois se nommait aussi *Inti-Raymi*. On y perçait les oreilles aux jeunes gens qui devaient, dans le mois suivant, être armés chevaliers, avoir les cheveux coupés ou prendre leurs premiers caleçons. Les vieillards les passaient en revue. A cette occasion on se livrait à des divertissements et l'on pratiquait plusieurs cérémonies superstitieuses.

Ce fut ainsi que Topa-Inga divisa l'année et répartit les fêtes dans chaque mois. Il en

fixa même le jour, afin que tout se fît avec ordre. Mais il faudrait un livre entier pour traiter de toutes les lois et de tous les règlements qui furent promulgués par ce prince. Il faut ici nous contenter d'un simple aperçu.

Nous traiterons, dans le chapitre suivant, des dernières années de ce prince et de sa mort.

CHAPITRE X.

—

Mort de Topa-Inga-Yupangui. — Couronnement de son fils Guayna-Capac. — Conjuration tramée contre le nouveau roi.

Si un peuple doit une grande reconnaissance à son souverain quand il recule les bornes de son empire et l'illustre par ses exploits, il lui en doit une plus grande encore quand il lui donne de bonnes lois ; car c'est par elles que l'on conserve les provinces qui ont été

soumises par la force des armes. En lisant la vie de Topa-Inga-Yupangui, il serait difficile de décider s'il se distingua davantage par la valeur qu'il déploya dans ses guerres ou par la sagesse des lois qu'il promulgua ; il punissait avec tant de sévérité ceux qui les violaient, que quelques personnes l'ont regardé comme cruel et inexorable. Il avait fait construire à Cuzco des prisons si terribles que leur nom seul faisait trembler ses sujets d'épouvante. Il fit creuser à Sanga-Cancha des souterrains qui contenaient tant de détours et de corridors, que l'on eût dit qu'il voulait imiter le séjour du Minotaure de Crète : on n'y marchait que sur des cailloux aigus ; ils renfermaient des lions, des tigres et des ours ; sur le sol rampaient des vipères, des serpents et des crapauds. Tous ces animaux y avaient été apportés des montagnes pour effrayer les criminels. Ces prisons étaient destinées aux rebelles et aux traîtres ; ceux que l'on y jetait étaient à l'instant déchirés par les animaux

féroces. L'Inga en fit aussi construire à Tancar, sur la frontière de Cayo-Caché, et à Bimbilla ; ceux qui y étaient une fois entrés ne recouvraient jamais leur liberté. On y renfermait les sorciers coupables de maléfices, les magiciens, les empoisonneurs, les faux prophètes et les prêtres qui manquaient à leurs devoirs. Les prisons de Pomapongo étaient moins cruelles ; c'étaient des espèces de maisons d'arrêt pour les accusés qui n'étaient pas encore jugés. Ce fut par cette sévérité que Topa-Inga parvint à civiliser le pays, et qu'il se fit respecter, ainsi que ceux qu'il nommait pour le représenter.

Les fatigues de la guerre et du gouvernement avaient fini par altérer la santé de Topa-Inga et par affaiblir ses facultés intellectuelles ; il devint vieux avant l'âge et mourut à Cuzco, en 1493, après avoir gouverné le Pérou pendant plus de trente ans, quoiqu'il n'eût porté la couronne que pendant vingt-deux. Il laissa plusieurs enfants légi-

times et un grand nombre de bâtards. L'héritier légitime était Guayna-Capac, l'aîné des fils qu'il avait eus de sa sœur; mais Topa-Inga avait désigné pour lui succéder Capac-Guari, qu'il avait eu d'une de ses concubines, nommée Mama-Chiqui-Oello. Les Péruviens avaient tant de respect pour la volonté de leur souverain, qu'ils auraient reconnu Capac-Guari, si la reine, mère de Guayna-Capac, n'avait protesté contre la volonté de son époux en s'appuyant sur ses propres lois. Elle réunit les principaux de l'empire, leur représenta les droits de son fils, et accusa Mama-Chiqui-Oello d'avoir empoisonné Topa-Inga. Les partisans de Guayna-Capac profitèrent de cette accusation, bien ou mal fondée, pour la mettre à mort et pour exiler son fils à Chinchero. Ils lui assignèrent cependant de quoi vivre selon son rang, avec défense de jamais reparaître à Cuzco.

Quand les obsèques et le deuil de Topa-Inga furent terminés, on s'occupa du couron-

nement de Guayna-Capac, qui eut lieu avec une pompe jusqu'alors inconnue à Cuzco. Ce prince était fort jeune quand il prit l'aigrette et le vêtement impérial. On choisit donc Apoc-Gualpaya, cousin de son père, qui s'était toujours distingué par sa prudence et sa valeur, pour être régent de l'empire jusqu'à ce que le jeune Inga fût en âge de gouverner par lui-même.

Au bout de quelque temps, l'on apprit avec certitude qu'Apoc-Gualpaya cherchait à profiter de sa position pour faire monter son fils sur le trône, et qu'il s'était déjà ménagé l'appui de plusieurs provinces puissantes. Voici comment cette trahison fut découverte. Quelques Indiens volèrent une nuit à Lima-Tambo des paniers de coca que l'on portait à Cuzco. Quand ils les eurent ouverts, ils furent très-étonnés de les trouver remplis de chumbis ou massues garnies de pierres dont les Indiens se servaient à la guerre, de gualcanas ou boucliers, de flèches, de guachis

et d'autres armes offensives et défensives. Ils allèrent faire part de cette découverte à Apoc-Achache, oncle du jeune Inga et gouverneur de Chinchaysuyo. Celui-ci fit arrêter les caciques des Indiens qui apportaient ces paniers de coca, fit ouvrir tous ceux qui leur étaient restés, et les trouva également remplis d'armes. Il s'aperçut aussi qu'ils avaient attaché des lances et des dards autour des piquets destinés à supporter leurs tentes de voyage. Apoc-Achache les ayant mis secrètement à la question, ils avouèrent tout le complot; mais il ne put le faire avec assez de mystère pour que Gualpaya n'en fût pas instruit. Celui-ci, voyant son projet découvert, résolut de l'exécuter avant que l'on eût le temps de s'y opposer.

Guayna-Capac se trouvait alors à Quispibamba pour assister à une fête à laquelle Gualpaya l'avait invité. Celui-ci s'y rendit en toute hâte pour tuer le jeune prince; mais au moment où il arriva, les chefs de la garde

de l'Inga, qui venaient d'apprendre ses noirs projets, se saisirent de sa personne et le jetèrent par la fenêtre en criant à la trahison. Au même instant, Apoc-Achache arriva avec quelques troupes qu'il avait rassemblées à la hâte pour venir au secours de l'Inga; il saisit Gualpaya par les cheveux en lui disant : « Scélérat, traître, un projet comme le tien » n'a pu être conçu que par un homme aussi » contrefait que toi (il lui disait cela parce » que Gualpaya était bossu). Comment, mi- » sérable, as-tu pu penser à souiller notre » noble maison du sang de Guayna-Capac? » Ton sang aurait dû se glacer dans tes veines » à l'idée seule d'une semblable perfidie. Pen- » sais-tu que ton bâtard était digne de revêtir » le tarcogualca du souverain? Crois-tu, stu- » pide vieillard, que la race des Ingas est » éteinte, et qu'on ne saurait trouver un roi » que dans ta misérable race? »

Après l'avoir ainsi accablé d'outrages, il le fit saisir par ses soldats et renfermer dans le pa-

lais de Capac-Yupangui, jusqu'à ce qu'on lui eût fait son procès. Quelque temps après, il fut mis à mort avec tous ceux de ses complices qui se trouvaient à Cuzco, et son jeune fils qu'il avait voulu faire couronner. On rechercha ensuite quels étaient les caciques des provinces qui avaient trempé dans la conjuration. On les mit à mort ainsi que leurs enfants; leurs biens furent confisqués au profit de l'Inga, et leurs Indiens devinrent yanaconas.

Comme Guayna-Capac avait atteint à cette époque l'âge fixé par les lois pour sa majorité, il commença à gouverner par lui-même. Pour alléger le poids d'une charge aussi pesante, il prit pour conseiller et pour associé un de ses frères nommé Auqui-Topa-Inga. Les grands de l'empire s'occupèrent ensuite à lui chercher une épouse, afin qu'il eût des héritiers légitimes, et le marièrent avec sa sœur, nommée Mama-Cusirimay. Ce mariage, qui combla de joie tout l'empire, fut

célébré partout avec une grande magnificence.

On renouvela à cette époque les cérémonies funèbres en l'honneur de son père Topa-Inga-Yupangui et de sa mère Mama-Oello. L'Inga envoya des messagers dans tout l'empire, depuis Quito jusqu'au Chili, qui sont éloignés de mille lieues l'un de l'autre, avec l'ordre d'offrir partout des sacrifices et de pleurer leur mort. Toutes les dépenses qu'occasionnèrent ces cérémonies furent supportées par le trésor royal de Cuzco. On mit dans les places publiques les statues de Topa-Inga et de Mama-Oello, ce qui renouvela la douleur universelle. A cette occasion, on distribua aux pauvres des vivres et des vêtements, on pardonna à beaucoup de condamnés, l'on affranchit un grand nombre d'esclaves, et l'on ouvrit les prisons, afin que tout le monde pût venir les pleurer. Guayna-Capac demanda ensuite au Soleil la permission d'aller pleurer son père à Caxamarca; il fit la route

en offrant des sacrifices et des prières publiques dans tous les villages où son père avait passé.

L'Inga revint ensuite à Cuzco, et, après s'y être reposé quelque temps, entreprit les expéditions dont nous parlerons au chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

—

Expédition de Guayna-Capac dans les provinces de Collasuyo et de Quito. — Fondation de Tumi-Bamba. — Guerre contre les Pastos et les Caranguis.

Depuis que Guayna-Capac avait commencé à régner par lui-même, deux années s'étaient écoulées sans qu'il eût entrepris aucune expédition militaire. Il avait employé la première à rendre à son père et à sa mère des honneurs funèbres, et la seconde à distraire

par les plaisirs son âme fatiguée de pleurer. Quelques auteurs prétendent cependant que, lors de son voyage à Caxamarca, il fit la guerre aux nations qui habitent dans la province des Chachapoyas. Je n'examinerai pas si ce fait est exact; je dirai seulement qu'en partant pour ce voyage de piété, il laissa à Cuzco son frère Sinchi-Ruca, et lui ordonna d'y faire construire un palais dans un endroit nommé Cayana, car jusqu'alors il avait habité Uchullo; ses ordres furent fidèlement exécutés par Sinchi-Ruca, qui était fort habile dans tout ce qui est relatif à la construction des édifices, des ponts et des fortifications. Pendant l'absence de son frère, il construisit non-seulement le palais qu'il avait ordonné, mais encore les forteresses que l'on voit aujourd'hui dans les vallées de Yucay et d'Allcaytambo. On rapporte aussi que, quand les cérémonies funèbres furent terminées, Guayna-Capac se rendit dans la vallée du Collao, dans l'intention d'y réunir des troupes pour l'expédition

qu'il méditait, et qu'il conçut alors le dessein de soumettre les Moxos et les Chiriguanés; mais qu'ayant eu connaissance de leur pauvreté et de leur férocité, il méprisa cette conquête.

L'Inga se rendit de là à Cocha-Bamba. Frappé de la fertilité du territoire et du petit nombre des habitants, il y envoya une colonie de Mitimaès, et y laissa un chef en qualité de gouverneur. Il alla ensuite à Porona pour voir où en était la construction d'une forteresse dont son père avait tracé le plan, et comment la garnison se conduisait à l'égard des ennemis qui habitent cette frontière. Il visita Tiaguanuco, où on lui fit admirer les immenses édifices qui existent encore. Ce fut de là qu'il déclara la guerre à la province de Quito. Il donna des lois aux Uros, qui habitent le lac qui se trouve près de Tiaguanuco, et désigna les endroits où chacun aurait le droit de pêcher.

Guayna-Capac alla ensuite au temple cé-

lèbre de Titicaca pour y offrir des sacrifices à Ticci-Viracocha-Pachacamac. Beaucoup d'Indiens prétendent que les frères qui apparurent à Pacari-Tambo, comme je l'ai raconté dans le premier chapitre, étaient natifs de Titicaca, et que ce fut dans cet endroit que l'on fabriqua les vêtements avec lesquels ils se montrèrent pour la première fois.

Quoi qu'il en soit, Guayna-Capac retourna à Cuzco, où il annonça publiquement son intention de faire une expédition dans le Bas-Pérou, et de reculer de ce côté les limites de l'empire. Il chercha à connaître les dispositions de ses parents et des caciques, et les trouva tout disposés à le suivre. Il rassembla donc, avec la plus grande promptitude possible, des guerriers de toutes les parties de son empire. Les derniers qui arrivèrent furent les Chinchaysuyos, qui supplièrent instamment l'Inga de se mettre en campagne. Guayna-Capac commença par distribuer les commandements, et nomma chef d'Hanan-Cuzco un

jeune homme appelé Mihi, guerrier déjà célèbre, et un de ses frères nommé Auqui-Toma.

Sentant bien qu'il allait courir de grands dangers et que la tranquillité de l'empire serait fort compromise s'il venait à périr sans avoir choisi son successeur, il désigna, après s'être soumis aux jeûnes que sa religion lui commandait, un de ses fils nommé Topa-Cusi-Guallpa, plus connu sous le nom de Guascar-Inga. Il donna le gouvernement de la province de Cuzco à Apoc-Larquita, son oncle paternel, et à l'un de ses frères nommé Lloqui-Topa-Inga.

Il quitta Cuzco avant que la saison fût avancée pour pouvoir s'arrêter à Quito, si cela était nécessaire à la réussite de ses projets. Il ne put résister au plaisir d'emmener avec lui Atahualpa, dont la mère était déjà morte, et plusieurs autres de ses fils. Il laissa Guascar-Inga à Cuzco, ainsi que Manco-Inga, Paulo, Vilaoma, et plusieurs enfants des deux

sexes qu'il avait eus de ses concubines, car on prétend qu'il en eut plus de cent; mais son favori fut toujours Guascar-Inga, qu'il avait eu d'une de ses sœurs plus jeune que Mama-Cusimay, son épouse légitime. Elle se nommait Mama-Ragua-Oello. Ces deux sœurs accompagnèrent l'Inga dans son expédition. Mama-Cusimay mourut à Quito sans laisser d'enfants mâles. Guayna-Capac épousa alors Mama-Ragua-Oello, et par conséquent légitima Guascar-Inga selon les lois de l'empire.

Quand on sut dans toutes les provinces que ce prince avait été déclaré par son père héritier de l'empire, les gouverneurs et les caciques vinrent le complimenter et lui offrir des présents. Celui qui lui plut davantage fut celui d'Inga-Topa, qui était alors gouverneur des provinces d'Yca, Pisco et Yumay. C'était une jeune vierge noble et belle nommée Cumbillaya, dont nous aurons occasion de parler dans la suite.

Le voyage de Guayna-Capac depuis Cuzco

jusqu'à Tumi-Bamba n'offre rien de remarquable. Il campa près des rivières qui arrosent cette vallée. L'admirable position de cette ville, et surtout l'affection que tout homme a naturellement pour son pays natal, le décidèrent à en faire la capitale du Bas-Pérou. Nous avons déjà dit que Guayna-Capac y avait vu le jour lors du premier voyage qu'y fit Topa-Inga.

Ce prince y fit donc construire de somptueux édifices et y jeta les fondements d'un palais nommé Mullucancha. Il y fit placer une statue de l'or le plus fin, qui représentait sa mère Mama-Ragua-Oello. Il ordonna qu'on plaçât dans le ventre de cette statue l'arrière-faix qu'elle avait rendu en le mettant au monde, car c'était l'usage de le conserver quand une princesse mettait au monde un enfant mâle. Il y fit déposer une quantité d'or et d'argent. Les parois intérieures de ce palais étaient ornées d'une quantité d'ouvrages en marqueterie de mullu, espèce de coquillage de mer

dont on fait des colliers, et dont la couleur ressemble au plus beau corail. On en trouve aussi de différentes nuances. Les murailles furent enrichies d'une quantité de plaques d'or et d'argent travaillées au marteau. Les murs extérieurs étaient garnis de pointes de cristal. La petite salle où l'on avait placé la statue de Mama-Oello était entièrement couverte de plaques d'or. Ce palais fut nommé Tumi-Bamba-Pachamanca. Il établit aux environs de la ville toutes les nations qui l'avaient accompagné ; les Cañarès furent chargés spécialement du service du palais.

A côté de cet édifice, l'Inga éleva des temples au Soleil, à Ticci-Viracocha-Pachacamac et au Tonnerre, sur le modèle de ceux qui existaient à Cuzco. Il leur donna pour leur entretien des champs, des troupeaux et des Yanaconas. Il fit élever sur la place un édifice nommé Usno ou Chinquin-Pillaca, où l'on offrait des sacrifices au Soleil et à ses diverses phases en versant de la chicha en son honneur.

Guayna-Capac apprit à cette époque que les Caranguis et leurs alliés avaient pris les armes, et qu'ils avaient maltraité les messagers que ses capitaines lui avaient envoyés de Cuzco avec des propositions de paix. Il en fut très-irrité, et assembla son conseil pour décider la marche à suivre et le côté par lequel on les attaquerait. Les avis furent partagés. L'on résolut enfin que l'on marcherait d'abord sur la province de Pastos, parce que l'on pourrait soumettre, en passant, la forteresse dans laquelle s'étaient retranchés les Caranguis. Deux chefs distingués, Mullo-Cavana, natif de Thilavi, dans le Collao, et Mullo-Pucara, natif d'Atun-Colla, vinrent demander à l'Inga de leur accorder le commandement des troupes qui devaient entreprendre cette expédition. Il fut sollicité également par deux chefs de la province de Cuntisuyo nommés Apoc-Cauzar-Calana et Cunti-Mollo. Ils faisaient valoir, pour l'obtenir, que leurs soldats feraient mieux la guerre dans un pays froid,

difficile et montagneux comme la province de Pastos, que ceux d'Andesuyo et de Cuntisuyo. L'Inga leur ordonna de se concerter ensemble et de bien prendre leurs mesures, car on doit réfléchir plusieurs fois à une chose qu'on ne peut faire qu'une. Il les chargea donc conjointement de cette expédition, et en donna le commandement en chef à Auqui-Toma, et, sous lui, à Colla-Topa, qui descendait d'un fils bâtard de l'Inga Viracocha, ainsi que deux mille Orejones de Cuzco, pour leur servir de gardes.

Quand tous les préparatifs furent terminés, ils partirent de Tumi-Bamba avec leurs troupes, qui brûlaient d'en venir aux mains avec l'ennemi. Ils se dirigèrent par le sommet des montagnes, selon l'usage des Péruviens, qui ne cherchaient pas à les tourner comme nous le faisons. Ils arrivèrent bientôt dans un pays froid, couvert de montagnes escarpées, et qui n'était habité que par quelques misérables Indiens; après les avoir traversées, non sans

courir quelques dangers, ils découvrirent ensuite quelques villages presque abandonnés où il ne restait que des vieillards et des enfants. Pensant que la capitale devait être située à quelques journées de là, et qu'ils y trouveraient une plus forte résistance, ils prirent avec eux des guides et des interprètes, et arrivèrent enfin à la résidence du chef de cette province, qui n'était qu'un pauvre village entouré d'une palissade, dont ils s'emparèrent sans beaucoup de peine.

Après cette victoire, les Péruviens, croyant que tout danger était passé, commencèrent à se disperser et à s'enivrer. Mais les Pastos, qui avaient réuni des forces considérables, les surprirent une nuit et en tuèrent un grand nombre. Ce furent les Collas qui souffrirent le plus dans cette occasion; car cette nation n'avait d'autres armes que des ayllos (1), dont elle ne pouvait faire usage. Les Pastos les

(1) Le mot *ayllo* signifie ordinairement tribu; mais ici il dé-

massacrèrent à leur aise et les mirent dans une déroute complète. Les Orejones, qui n'avaient été envoyés que pour servir de gardes aux généraux, étaient restés d'abord simples spectateurs du combat; voyant le danger de l'armée, ils accoururent pour secourir et rallier les fuyards, et réussirent à repousser les Pastos. Mais il avait péri un grand nombre de Péruviens, et parmi eux Cunti-Mollo, un de leurs généraux.

Guayna-Capac, qui, comme je l'ai dit plus haut, était un homme prudent, ne voulut pas que le mauvais succès de cette expédition pût compromettre la gloire de ses armes. Il leva son camp, et suivit avec toute son armée la route qu'avait prise le premier corps. Sa marche habile et rapide sauva les vaincus, qui se retiraient en désordre et tombaient en grand nombre sous les coups des sauvages triom-

signe deux boules de pierre attachées par une lanière de cuir. Cette arme est encore en usage dans les Pampas. (*Voy*. Holguin, *Vocabulario quichua*.)

phants. Ils auraient péri jusqu'au dernier si l'armée de l'Inga n'était pas arrivée à leur secours.

L'Inga fut très-affligé de cette défaite et de la mort de plusieurs chefs qu'il aimait, surtout de celle de Cunti-Mollo. Il se porta de nouveau en avant, et ravagea tout le pays, brûlant les maisons, dévastant les récoltes et massacrant tous les habitants qu'il rencontrait. Après avoir ainsi vengé le désastre de ses soldats, il résolut de descendre dans les vallées; mais auparavant il fit construire la forteresse ou pucara qui est près du pont de pierre que l'on trouve aujourd'hui sur la route royale de Rumichaca. Il y plaça une forte garnison, bien pourvue de munitions, et ordonna aux nations voisines, sous peine d'encourir sa colère, de lui fournir tout ce dont elle aurait besoin.

L'Inga retourna ensuite à Tumi-Bamba, et, après avoir fait demander des renforts dans le Collao, il s'occupa à récompenser ceux qui s'étaient distingués : Apocario fut créé cacique

...iers du Collao. Il n'était au-
... commandant des Indiens de Chi-

... que la saison des pluies fût pas-
... alors d'aller attaquer une for-
... occupée par les Caranguis, qui avaient
... fois refusé l'alliance qui leur avait
... par les officiers qui commandaient
... Il tenait à s'emparer de cette forte-
... parce qu'elle interrompait ses commu-
...tions avec la garnison de celle qu'il avait
... faite au passage de Rumichaca.

...donna donc à son armée de se mettre
... marche contre les Caranguis, et de réduire,
... faisant, les Puruaès, les Angamarcas,
... Tomavelas, les Puchos, les Lactacumgas,
...plusieurs autres peuplades dont la conduite
... pas très-franche. Quand les troupes de
... furent arrivées dans un endroit nommé

... ne faut pas confondre, comme l'ont fait beaucoup d'au-
... la province de Chicuito ou Chicuitu, au Pérou, avec la
...nde province des Chiquitos entre le Pérou et le Paraguay.



Cochisqui, elles trouvèrent les naturels retranchés dans un fort qu'ils avaient construit sur un rocher très-escarpé. Guayna-Capac, croyant s'en emparer facilement, ordonna de donner l'assaut; mais les Péruviens ne combattirent pas ce jour-là avec la valeur qui leur était ordinaire : ils furent repoussés, et auraient éprouvé une défaite honteuse, sans les Cochisquis, qui vinrent à leur secours et leur donnèrent le temps de se rallier. Ce fut à cette nation que l'on dut la prise de cette forteresse. Mais l'Inga eut peu de sujet de se réjouir de cette victoire, car il perdit presque autant de monde que les vaincus. Il mit une bonne garnison dans le fort de Cochisqui, ainsi que dans celui de Guachala, dont il s'empara peu de temps après. Il fit quelques prisonniers; mais la plupart des ennemis passèrent de l'autre côté des montagnes, et gagnèrent le pays des Otavalos, où ils se croyaient en sûreté, protégés par les Caranguis, qui, instruits de la soumission des Cochisquis, se tenaient sur leurs gardes.

Trois jours après, l'Inga arriva avec son armée devant leurs retranchements. Celui-ci, ayant consulté ses principaux généraux, résolut de commencer par s'emparer de tout le territoire et même des provinces voisines, afin que les assiégés ne pussent recevoir ni vivres ni renforts. Trois valeureux chefs, Colla-Topa, Mihi et Auqui-Toma, partirent à la tête d'une troupe nombreuse d'Orejones, et ravagèrent tous les environs. Les habitants bravaient tous les dangers pour se réfugier dans la forteresse des Caranguis, et en renforçaient ainsi la garnison. Après avoir dévasté tout le pays, l'Inga ordonna l'assaut, qui fut si vaillamment reçu par les Caranguis que, malgré tous leurs efforts, les Péruviens ne purent parvenir à pénétrer dans la forteresse. Dès que les Caranguis virent leur courage chanceler, ils renouvelèrent leurs efforts avec tant de vigueur, que les Orejones, troupe aguerrie et qui faisait la principale force de l'armée, se débandèrent, en abandonnant Guayna-Capac, qu'ils ren-

versèrent même dans leur fuite; il tomba par terre et sans défense, et si trois chefs, nommés Cuspi-Topa-Yupangui, Guayna-Achache et Capan, ne fussent arrivés à son secours à la tête de quelques soldats de sa garde, la guerre eût été finie ce jour-là en faveur des Caranguis. Dès que le bruit du danger de l'Inga se fut répandu dans l'armée, les Orejones firent volte-face pour venir au secours de leur prince, et leur exemple fut suivi par les autres nations. Les Caranguis furent repoussés à leur tour et forcés de rentrer dans leur forteresse. Mais Guayna-Capac, les voyant résolus à se défendre jusqu'au dernier soupir, résolut d'abandonner le pays après l'avoir ravagé, ainsi que celui de leurs alliés. Il fit construire une forteresse à Pesilia pour contenir les Tucas et les Miras, et retourna à Tumi-Bamba, où il fit venir des secours de Cuzco et des provinces, pour réparer les pertes considérables qu'avait éprouvées son armée. Il était surtout très-irrité contre les Orejones, qui avaient fui les premiers devant

les Caranguis et avaient exposé sa vie; il le leur faisait sentir en toute occasion. Nous verrons dans le chapitre suivant la vengeance qu'ils tirèrent de ces mépris.

CHAPITRE XII.

—

Guayna-Capac abandonne le pays des Caranguis. — Révolte des Orejones. — Nouvelle expédition contre les Caranguis. — Mort du général Auqui-Toma.

Les prisonniers que Guayna-Capac ramena avec lui de cette expédition étaient les gens les plus forts et les plus robustes que le sort des armes eût jamais fait tomber entre ses mains. Il choisit les hommes les mieux faits et les femmes les plus belles pour orner l'entrée

triomphante qu'il se proposait de faire à Cuzco. L'Inga se reposa quelques jours à Tumi-Bamba et donna aux chefs et aux soldats des fêtes et des festins; mais, contre son habitude, il n'y engagea pas les Orejones. Au lieu de leur faire distribuer des vivres tous les dix jours, comme cela se pratiquait à l'égard des autres troupes, il ne leur en fit donner que tous les mois, en si petite quantité et si mauvais, qu'ils souffraient réellement de la faim. Mais ce qui les irritait surtout, c'était de voir le mépris que l'Inga leur témoignait, et qu'il leur préférait en toute occasion les Yanaconas, gens perfides et sans foi. L'Inga leur dit de sa propre bouche que c'était à ceux-ci et aux Xaxaguanas qu'il devait la vie que les Orejones avaient failli lui faire perdre. Ces derniers souffraient impatiemment toutes ces humiliations, qui obscurcissaient leur ancienne réputation de valeur. Guaca-Mayta, Mihi et Ancas-Calla, leurs principaux généraux, rassemblèrent secrètement les autres chefs, et Mihi, qui était général de sa

nation et de toute l'armée, prit la parole et leur dit : « Mes frères et mon sang, écoutez atten-
» tivement mes paroles, et qu'elles se gravent
» dans vos cœurs, afin que vous puissiez les
» répéter à tous ceux qui n'assistent pas à
» cette assemblée. Vous savez que je possède
» l'amitié et l'estime de l'Inga Guayna-Capac,
» qui m'a toujours comblé de faveurs, et
» qui m'a mis à la tête de l'armée. Mais,
» malgré ses marques d'affection, je lis faci-
» lement dans son cœur sa haine pour les
» guerriers de ma nation et de ma race, depuis
» le jour où vous l'avez renversé dans votre
» fuite au moment du danger. Il ne veut pas
» regarder le service que je lui ai rendu dans
» cette occasion comme une compensation de
» votre faute, et considérer que si ce sont des
» Orejones qui ont été cause de sa chute, ce
» sont aussi des Orejones qui l'ont relevé et
» lui ont sauvé la vie par leur valeur et leur
» fidélité. Il oublie un service aussi éclatant
» pour ne se rappeler que votre faute. Il ne

» perd aucune occasion de vous reprocher » votre fuite, comme si la fortune favorisait » toujours les désirs des rois. Il a supprimé » nos rations, nous éloigne de sa personne, » ne nous invite plus à ses fêtes; il est clair » qu'il veut continuer sans nous ses con- » quêtes. Voici donc, si vous l'approuvez, ce » qui nous reste à faire pour qu'il nous re- » grette bientôt. Retournons à Cuzco. Que » les autres nations essayent de nous retenir, » ce bras saura bien nous ouvrir le chemin. » Dès demain, au point du jour, trouvons- » nous tous, en armes, sur la place. Plaçons » au milieu de nos bataillons nos bagages et » tout ce que nous possédons. Suivi des bra- » ves qui voudront m'accompagner, je péné- » trerai dans Mullu-Cancha, et j'enlèverai » l'image du Soleil. Mettons en lui notre con- » fiance, et il nous protégera. »

Tous les Orejones approuvèrent la proposition de Mihi. Ils se séparèrent et allèrent secrètement tout préparer pour leur départ.

Ils étaient si fermes dans leur résolution qu'ils auraient plutôt perdu la vie que d'y renoncer.

Le lendemain matin on vit sur la place de Guacha-Opari-Pampa un brillant corps de plus de trois mille Orejones sous les armes, prêts à se mettre en route, et même à combattre s'il le fallait. Guayna-Capac, en ayant bientôt reçu la nouvelle, envoya un de ses serviteurs demander la cause de ce rassemblement. « Dites à votre maître, lui répon-» dirent les Orejones, qu'il ne tardera pas à » l'apprendre. » Un second messager fut retenu par Mihi, qui répondit enfin au troisième : « Dites à l'Inga que c'est son peu » d'attachement pour nous et la faim qui nous » presse qui nous font partir pour Cuzco. » Nous voulons sauver nos vies et lui épar-» gner le chagrin de nous voir. » Mihi entra ensuite dans le temple, suivi de trois jeunes guerriers. Avec tout le respect et toutes les marques de piété que permettaient les circon-

stances, ils en enlevèrent l'image du Soleil aux applaudissements de la foule.

Au même instant Guayna-Capac, ne voyant pas d'autre moyen de s'opposer à leur départ, vint en personne et demanda à Mihi : « Quels » sont ces préparatifs de départ? Quelle est la » cause de cette rébellion? » Mihi lui répondit librement : « Seigneur, nous voyons que notre » présence vous déplaît, nous voulons retour- » ner à Cuzco, d'où notre amour pour vous et » notre loyauté nous ont fait partir. Puisque » vous pensez que le courage est éteint chez » nous et que nous avons perdu votre affec- » tion, nous n'avons pas d'autre parti à pren- » dre. Nous voulons emmener avec nous le » Soleil notre père, que nous avons juré de » garder. » En disant ces mots, il se mit en marche suivi des Orejones. Quoique l'Inga le tînt toujours par le bras, un désordre incroyable se mit aussitôt dans l'armée péruvienne. Une foule de guerriers mécontents de la longue durée de cette guerre, et désireux

de revoir leur patrie, se mirent à suivre les Orejones.

Guayna-Capac, voulant éviter un abandon général, lâcha le bras de Mihi, entra dans le temple, et ordonna aux prêtres de couvrir l'image de sa mère et toutes celles qui s'y trouvaient de vêtements de deuil, et de les porter devant le front de l'armée pour tâcher d'arrêter, par les supplications les plus touchantes, la marche des mécontents. Les prêtres se hâtèrent d'exécuter ses ordres. Une Indienne, native de Cañar, se présenta à eux les cheveux épars, et parlant au nom de Mama-Ragua-Oello, qu'elle représentait, elle leur dit : « O fils du Soleil, calmez votre bouillante in- » dignation ! Si les prières d'une tendre mère » ont quelque pouvoir sur le cœur de ses en- » fants, que mes pleurs pénètrent dans vos » âmes; vous qui avez vaincu toutes les na- » tions, sachez vous vaincre vous-mêmes, et » vous aurez remporté le plus beau des triom- » phes. C'est la fortune qui fait que les hommes

» sont vainqueurs des hommes, mais c'est la
» vertu qui les rend vainqueurs d'eux-mêmes.
» O noble race! Ne ternissez pas tous vos
» exploits en persévérant dans votre con-
» duite. Que les nations barbares ne puissent
» pas dire de vous que vous leur avez appris
» à se révolter. Où voulez-vous aller? Par-
» tout où vous porterez vos pas on vous re-
» gardera comme des traîtres. Ce n'est qu'en
» restant ici que vous vous montrerez les
» véritables enfants de Mama-Ragua-Oello que
» je représente. Prouvez au monde que je suis
» votre mère en calmant votre colère et en
» déposant vos armes! Je ne vous demande
» pas de renoncer à votre patrie, attendez seu-
» lement que je vous aie remis les vêtements
» que j'ai préparés pour vous de mes propres
» mains. Les fils d'une mère comme la vôtre
» ne doivent pas entreprendre un aussi long
» voyage sans être pourvus des chaussures
» nécessaires; je vous en donnerai, car je
» prendrai plus en considération votre pau-

» vreté que mon mécontentement de votre » conduite. »

Le discours de cette mère éplorée avait fait une telle impression sur les Orejones qu'ils ne firent pas un pas en avant. Mihi, qui n'avait pas été un des moins attentifs, lui répliqua avec une douceur mêlée de dureté : « Certes, mère respectable, parmi les descen» dants de Mango-Capac, celui qui empêche » un blessé de se plaindre n'est pas moins » cruel que celui-là même qui l'a blessé. Il » est inutile de t'exposer nos justes sujets » de plainte, car une divinité comme toi » doit les connaître. Pourquoi nous repro» ches-tu notre départ comme une faute, » puisque c'est l'indignation de l'Inga ton fils » qui nous y force ? Cependant, pour que tu » ne puisses nous reprocher de manquer de » respect à ta vénérable image, nous aimons » mieux être des sujets opprimés que des fils » désobéissants. Nous voulons bien retarder » notre départ, mais nous n'y renonçons pas. »

Mihi ayant ainsi parlé d'un ton à la fois noble et triste, il reprit la route de Tumi-Bamba à la tête de tous ceux qui l'avaient accompagné, et rentra dans le temple de Mullu-Cancha avec la statue de Mama-Ragua-Oello, précédée de celle du Soleil. Guayna-Capac le suivit dans le sanctuaire : on pense qu'il lui adressa un discours affectueux pour répondre à ses plaintes.

Il était déjà tard lorsque l'Inga sortit du temple où il avait laissé Mihi et ses amis. Se conformant aux circonstances, il fit réunir tous les vêtements et tous les vivres que l'on put trouver dans le pays, et les fit déposer dans la grande place. Quand il en eut réuni une quantité considérable, il fit annoncer par des crieurs publics que tous les Orejones, mais eux seuls et non les Indiens des autres nations, pouvaient y venir prendre tout le maïs, les troupeaux et les étoffes qu'ils voudraient Ceux-ci arrivèrent en toute hâte pour assouvir leur faim ; les vivres leur furent partagés

avec beaucoup d'ordre, et ils s'en allèrent satisfaits. L'Inga distribua à Mihi et aux autres chefs des présents qui consistaient en femmes et en bijoux. Depuis cette époque, les Orejones rentrèrent en faveur, et furent mieux traités et mieux nourris qu'ils ne l'avaient jamais été.

Guayna-Capac, qui avait fait demander des renforts à Cuzco, en reçut de tant de nations diverses que son armée devint bientôt assez considérable pour pouvoir conquérir le monde. Ils arrivèrent bien à propos, car peu de jours après l'Inga reçut la nouvelle que les Caranguis avaient attaqué la forteresse de Pesillo et massacré une grande partie de la garnison. Il y envoya aussitôt son frère Auqui-Toma avec un corps de troupes composé de diverses nations. Il lui ordonna d'emmener avec lui les garnisons de Cochisqui et de Guachala.

Auqui-Toma marcha donc contre les Caranguis. Il prit ses logements dans des édifices préparés à grands frais par les alliés et con-

struits avec des pierres que l'on avait fait venir de Cuzco. Depuis Tumi-Bamba jusqu'à Quito on les reçut partout avec de grandes démonstrations de joie, et on se hâta de leur apporter tous les vivres dont ils avaient besoin. Ils arrivèrent, sans trouver aucune opposition, jusqu'à la redoutable forteresse des Caranguis, qui les attendaient de pied ferme et leur firent essuyer une terrible décharge. Les assiégeants les attaquèrent avec la plus grande valeur, surtout les Orejones, qui brûlaient de prouver à l'Inga leur reconnaissance pour les bienfaits dont il venait de les combler.

Après plusieurs attaques meurtrières, les Péruviens renouvelèrent l'assaut avec tant d'impétuosité que les Orejones avaient déjà forcé les quatre premières enceintes de la forteresse, quand malheureusement un énorme rocher, lancé par les assiégés, renversa leur général Auqui-Toma. Sa mort éteignit l'espérance que ses soldats avaient de remporter la

victoire, mais non leur ardeur de combattre. Les deux armées étaient animées de tant d'acharnement, qu'elles avaient brisé toutes leurs armes et n'avaient même plus de pierres à lancer contre les murailles. Des monceaux de morts servaient de forteresse aux vivants; leur fureur était telle qu'ils en vinrent à se battre à coups de poing.

Aussitôt que les Caranguis s'aperçurent que les Péruviens se retiraient en emportant le corps de leur général, ils les chargèrent avec une nouvelle impétuosité en poussant des cris épouvantables, leur reprirent tous les postes dont ils s'étaient emparés et les mirent dans une déroute complète. Obligés de traverser un ruisseau gonflé par les pluies, un grand nombre d'Orejones se noyèrent. Ceux qui parvinrent de l'autre côté firent savoir à Guayna-Capac la mort d'Auqui-Toma et la défaite de son armée. Les Caranguis se hâtèrent de réparer leurs murailles et de faire savoir la victoire qu'ils venaient de remporter sur les

guerriers de Cuzco, et le carnage qu'ils en avaient fait.

Quand Guayna-Capac reçut cette nouvelle à Tumi-Bamba, son affliction fut extrême en apprenant la mort de son frère et la perte de son armée, mais surtout de l'affront fait à ses armes. Il résolut de faire tous ses efforts pour dompter les Caranguis, et quitta Tumi-Bamba pour marcher contre eux en personne. Nous verrons, dans le chapitre suivant, la suite de cette expédition.

CHAPITRE XIII.

—

Découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb. — Succès et fin des guerres de Carangui. — Combat entre les Ingas et les Chiriguanaés.

Laissons Guayna-Capac se préparer à son voyage, et jetons un coup d'œil sur ce qui se passait à cette époque en Europe.

Ce fut pendant que le pape Alexandre VI et toute l'Italie étaient inquiétés par les armes de Charles VIII, roi de France, qui prétendait

au royaume de Naples, que Christophe Colomb allait de porte en porte, proposant à tout le monde l'exécution de l'entreprise qu'il méditait depuis longtemps. Ce fut après avoir parcouru toutes les cours qu'il vint en 1486 à celle de Ferdinand et d'Isabelle. Antonio Quintanilla, alors président de la Cour des comptes, le présenta au cardinal don Pero Gonzalez de Mendoza, qui avait beaucoup d'influence auprès des rois catholiques. Le cardinal leur présenta Christophe Colomb, qui leur fit connaître ses projets qui furent approuvés, mais dont on remit l'exécution après la prise de Grenade, dont on faisait alors le siége. Les Espagnols y étant entrés en 1492, Christophe Colomb profita de cet heureux événement pour renouveler sa démarche; il obtint consentement, et, ayant stipulé les conditions, on le nomma capitaine général de l'expédition et de tous les pays qu'il découvrirait. Les rois catholiques empruntèrent à un de leurs serviteurs seize mille ducats qui servirent à armer

trois navires montés par cent vingt hommes.

On mit à la voile, à Palos de Moguer, le 5 août de la même année de la conquête de Grenade. Le 11 du mois d'octobre, un nommé Rodrigo de Terrazas aperçut la terre : c'était l'île qui s'appelait Guanahani; puis les découvertes des Espagnols les poussèrent jusque dans celle que nous appelons *île Espagnole,* ou Saint-Domingue, où ils s'établirent. Mais revenons à nos Ingas.

Guayna-Capac partit de Tumi-Bamba avec une armée nombreuse qu'il avait réunie; dans le trajet, il se reposait dans les appartements somptueux qu'on lui préparait. Il arriva à Quito, visita la ville, et, s'étant montré à tous les habitants de cette province, prit le chemin de Carangui. Après s'être arrêté chez les Otavalos, qui lui étaient soumis depuis longtemps, on régla la manière dont on devait procéder pour attaquer la forteresse de Carangui : il fut convenu que Mihi, général des Orejones, passerait d'un

côté de la forteresse avec toute son armée, feignant d'aller renforcer la garnison de Rumichaca, et que les gens de Chinchaysuyo iraient de l'autre côté, en disant qu'ils se dirigeaient vers Pessillo–Pucara, et qu'à un jour désigné ils reviendraient vers le fort de Carangui. Alors Guayna-Capac, qui était resté avec le reste de l'armée, donnerait l'ordre que l'on devrait suivre pour le succès de l'entreprise.

Aussitôt que les deux divisions de l'Inga eurent pris position, Guayna-Capac commença à attaquer avec fureur la forteresse; mais trouvant toujours la même résistance, il fut obligé de se retirer avec le jour; leurs forces s'épuisaient. Cinq jours se passèrent à combattre de part et d'autre, pendant lesquels les capitaines de Guayna–Capac restèrent tranquilles; mais le cinquième et dernier jour, celui-ci leur envoya un ordre par lequel il leur mandait de se trouver au point du jour assez près de la forteresse pour voir le nouvel assaut qu'il

allait lui donner; et que si les Caranguis se mettaient à sa poursuite, quand il feindrait de fuir, ils eussent, sans bruit ni désordre, à s'introduire dans la forteresse avec le plus de diligence possible. Au jour désigné, l'Inga parut plus actif et plus empressé, afin d'occuper l'ennemi; ayant rangé ses soldats en bataille, il donna le signal accoutumé pour commencer l'assaut. Mais les soldats de l'Inga attaquèrent l'ennemi avec une mollesse qui le trompa. A peine avaient-ils commencé à ouvrir la brèche, qu'ils prirent la fuite. Guayna-Capac feignit de vouloir les arrêter; il se mit sur leur passage, tenant à la main une demi-pique; quand il crut le moment opportun arrivé, il demanda sa litière, et y étant monté avec précipitation, il commença à fuir avec ses soldats. Les Caranguis, encouragés par ce succès, se mirent à leur poursuite, sans se douter de ce qui allait leur arriver. Aussitôt que ceux qui étaient en embuscade les virent hors de la forteresse, ils s'y précipitèrent. C'est en met-

tant tout à feu et à sang qu'ils s'annoncèrent aux gens faibles et sans armes qui s'y trouvaient encore. Les flammes et le bruit obligèrent les Caranguis à se retourner pour regarder leur forteresse, et la voyant brûler, ils comprirent qu'ils étaient perdus, et le courage alors les abandonna. Guayna-Capac et les siens, informés du bon succès de leur stratagème, revinrent sur leurs pas, et s'étant précipités sur leurs ennemis, en tuèrent un nombre considérable. Ils parcoururent toute la plaine à leur poursuite, et arrivèrent à un lac au pied d'une montagne; ils découvrirent et massacrèrent un si grand nombre d'ennemis parmi les broussailles et hautes herbes qui couvraient ses rives, que le lac devint couleur de sang.

Quand la colère des vainqueurs se fut apaisée, ils commencèrent à choisir les gens de meilleure apparence, et les emmenèrent pour les faire servir d'ornement à leur triomphe; mais les pauvres Caranguis, croyant que c'é-

tait pour les tuer qu'on les choisissait ainsi, entrèrent dans une si grande fureur que, s'armant de tout ce qui leur tomba sous la main, ils se jetèrent sur les Péruviens qui ne s'y attendaient pas, et en tuèrent quelques-uns. Guayna-Capac, indigné, les fit tous massacrer, et n'épargna que les enfants.

Cet événement fit donner au lac le nom de Yaguarcocha, ou *lac de sang*. Un vaillant capitaine des Caranguis, nommé Pinta, parvint à échapper à la fureur et aux armes des Péruviens; plus de mille soldats l'avaient suivi et s'étaient associés à sa fortune. Lorsque Guayna-Capac eut donné les ordres nécessaires à la garde et à la conservation de sa conquête, il se disposa à retourner à Quito; de là il envoya des troupes pour s'emparer de Pinta, capitaine des Caranguis, qui s'était réfugié avec un millier d'hommes dans les montagnes voisines de Quito, près de la vallée de Chillo, et qui de là inquiétait et pillait tout le pays sujet à l'Inga. Après avoir perdu beaucoup de

monde, on le fit prisonnier, et on l'amena devant Guayna-Capac, qui lui pardonna, à condition de se conduire paisiblement à l'avenir; mais Pinta fut tellement affligé de sa défaite, qu'il refusa tous les aliments qu'on lui présentait, et mourut au bout de quelques jours de douleur et de faim.

Guayna-Capac fut très-affligé de sa mort; car il aurait désiré avoir à son service un homme aussi brave et aussi habile. Ne pouvant l'avoir vivant, il voulut s'en servir après sa mort; il ordonna de l'écorcher, et de faire de sa peau un tambour qui servirait à Cuzco dans l'Ynti-Raymi ou danses en l'honneur du Soleil.

Le victorieux Guayna-Capac fut reçu à Tumi-Bamba avec beaucoup d'enthousiasme et de pompe; on inventa mille manières de célébrer son triomphe; on représenta, aussi fidèlement et naturellement que l'art peut le permettre, les guerres et les rencontres qu'on avait eues avec les Caranguis. Mais cette

fête fut troublée par la nouvelle, arrivée de Cuzco, que les Chiriguanaés (1), peuple vaillant et cruel, avaient massacré les garnisons des frontières et ravagé tout le pays jusqu'à Chuquisaca et ses environs. Guayna-Capac fut tout troublé de cette nouvelle; mais il dissimula son chagrin autant qu'il le put, et appela au commandement de son armée un homme plein de courage et d'intrépidité, nommé Yasca, qu'il chargea d'aller châtier cette insolence. Yasca partit de Tumi-Bamba à la tête de l'élite des soldats ingas; de plus, il avait l'ordre de recruter, depuis Caxamarca, tous les gens qu'il trouverait pour faire la guerre qu'il allait entreprendre; et pour animer leur courage, il ordonna à chaque nation d'apporter la grande Guaca de son pays, qui est l'idole la plus honorée et celle à laquelle ils

(1) Peuple d'origine guarani, que ni les Ingas ni les Espagnols n'ont jamais pu soumettre. M. d'Angélis, dans ses notes sur l'Argentina, dit qu'ils sont très-blancs et ont les yeux bleus. Cette nation est entièrement sauvage. On l'accuse même d'être anthropophage.

ont le plus souvent recours. Il arriva à Cuzco avec une nombreuse armée composée de diverses nations. Les gouverneurs l'accueillirent partout avec affection, et le traitèrent avec le plus grand honneur. Pourvu de tout ce dont il avait besoin, et augmentant son armée des plus beaux hommes du Collao, il continua sa route avec plus de rapidité à la poursuite des Chiriguanaés ; il leur livra plusieurs combats sans que la victoire se déclarât pour une des deux armées. Cependant Yasca fit quelques prisonniers qu'il envoya à Quito. Il répara le dommage que les ennemis avaient porté au pays, et laissa une nouvelle garnison dans les forteresses des frontières ; puis il retourna à Cuzco, où les gouverneurs récompensèrent les soldats qui s'étaient distingués et leur permirent de retourner dans leurs foyers, emportant avec eux les Guacas ou idoles.

Pendant que Yasca s'occupait de la guerre que nous n'avons fait que signaler, Guayna-

Capac voulut visiter le pays des Pastos, des Quillacingas et d'autres nations environnantes : il se rendit d'abord à Quito, où il se pourvut de munitions, et se dirigea vers Carangui; il visita cette forteresse qui avait coûté tant de sang aux Péruviens et aux habitants du pays, et passa à Pesillo-Pucara; il acheva de soumettre ces peuples, et arriva à Rumichaca, où il s'arrêta, ordonnant à ses capitaines d'aller explorer le pays qui se trouvait encore à parcourir, afin de lui donner avis de la manière dont il faudrait procéder pour y pénétrer.

Ces officiers parvinrent sans obstacle à la vallée d'Atris, où ils remarquèrent combien les habitants étaient pauvres et misérables; il leur fut rapporté que le pays qui était au delà était dans le même état; alors, ayant posé leurs bornes dans cet endroit, ils revinrent donner connaissance à leur seigneur du résultat de leurs découvertes; mais ils déprécièrent tellement le pays et les gens qu'ils venaient de voir, que l'Inga dédaigna d'y aller,

et, étant arrivé sur les bords d'une rivière qu'on appelait *Angas-Mayo* (1), il tourna à gauche, traversa le pays de Yasqual et de Ancubia, et alla à Caviazara, et enfin continua jusqu'à *Paquinango*, en suivant le courant d'un fleuve rapide. Le pays, montagneux et escarpé, pluvieux et humide, ne lui plut pas; alors il tourna sa face vers le sud, et il continua sa marche accablé de fatigues excessives, et tourmenté par la faim et des privations inouïes, entre une des branches de la Grande Cordillière du Pérou et les côtes de la mer du Sud, s'en tenant cependant éloigné.

Il fut plus embarrassé et inquiété par le nombre de son armée que par les nations barbares au milieu desquelles il passait, et qui n'osaient se montrer amies ni ennemies en présence de phalanges si effrayantes. Ce fut au milieu de privations de tous genres que

(1) L'Angas-Mayo est une rivière qui sépare la province de Popayan de celle de Quito; elle coule de l'est à l'ouest, et se jette dans le Patia après avoir reçu le Juanambu et le Guaitara.

Guayna-Capac traversa ces montagnes arides et escarpées que la nature avait placées tout le long de la mer; et lorsque le terrain sembla s'améliorer, un matin, au point du jour, l'Inga se vit entouré de toutes parts d'une immense multitude de barbares qui étourdissaient plus les oreilles par leurs cris et leur rumeur affreuse qu'ils n'effrayaient par la vue de leurs armes. L'Inga, cependant, fut troublé un moment, et éprouva, ainsi que son armée, un grand découragement. Il était sur le point de prendre la fuite; car, outre la faim qui durait depuis plusieurs jours, et les fatigues ordinaires de chemins aussi difficiles, ils ne se sentaient plus de vie dans les horribles tourments de la soif qu'ils venaient d'endurer en passant sous la ligne équinoxiale, où l'on manque toujours d'eau.

Guayna-Capac, se voyant réduit à cette extrémité, aurait préféré changer toutes ses richesses et toutes celles de son camp pour un chemin plus sûr; mais lorsque la faim,

la soif, la douleur, la fatigue et la crainte le tourmentaient, un jeune homme vint jusqu'à lui; il paraissait Inga de nation, et commençant par de douces paroles à l'animer, il lui dit : « Que la belle couleur de ton visage ne se » trouble point, ô noble prince! et que cette » multitude de gens bas et vils ne suffisent pas » à abattre, par leurs cris et leurs hurlements, » ton courage accoutumé. Considère, seigneur, » que, lorsque nous avons détourné notre vi- » sage de la terre amie, nous sommes venus » chercher ces ennemis; et la fortune de ceux » qui trouvent quand ils cherchent doit être » regardée comme très-favorable. Considère » qu'il n'y a pas plus loin de nous à la victoire » que de toi à ces barbares lâches et nus. Aie » pour toi le courage, et tes gens te donneront » la force, et ton père le Soleil la victoire! »

A ces paroles, l'Inga se sentit enflammé d'un courage invincible, et s'adressant aux siens, il leur dit : « O mes frères! vous tous en qui » j'ai mis ma confiance pour commencer et

» finir d'aussi grandes choses que celles que
» nous venons de faire, le temps est arrivé,
» après vous être distingués dans tant de
» combats, de ne pas laisser répandre votre
» sang par des mains indignes d'une si noble
» tâche, et de ne pas détruire en un seul jour
» par votre lâcheté tout ce que votre courage a su
» acquérir après tant d'années de combats. Ne
» laissez pas vos corps et le mien dans un lieu
» où ils manqueraient à jamais des honneurs
» de la sépulture et du respect que nous devra
» notre postérité. Abandonnons donc les ba-
» gages dont nous sommes chargés. » A peine avait-il dit ces mots, que chacun se débarrassa de tout ce qu'il portait, et, résolus de vaincre ou de mourir, ils se saisirent de leurs armes et se jetèrent sur les ennemis sans attendre qu'ils vinssent les attaquer ; il ne fallut qu'un instant pour qu'une sanglante mêlée fût engagée, et le vacarme qu'ils produisaient par le bruit de leurs armes et leurs cris de guerre accoutumés était tel, qu'il semblait que les

montagnes allaient s'écrouler. Cependant les ennemis commencèrent au bout d'un moment à perdre courage, et les Péruviens, s'en étant aperçus, profitèrent de cette circonstance; ils commencèrent donc à les combattre de plus près et à les poursuivre jusqu'aux dernières limites de leur ville, où les dépouilles qu'ils gagnèrent furent très-grandes et très-abondantes, consistant en *charicas*, ainsi qu'en or, en argent et en riches et fines émeraudes.

Cette victoire leur valut l'obéissance de peuplades chez qui ils auraient trouvé la mort s'ils s'étaient découragés et laissé vaincre.

Nous dirons en son lieu ce qui arriva à Guayna-Capac après ces succès importants.

CHAPITRE XIV.

Christophe Colomb vient porter la nouvelle en Espagne de sa découverte. — Mort de Guayna-Capac. — Commencement du règne de Guascar-Inga.

Nous avons dit dans le chapitre précédent que Christophe Colomb avait colonisé l'île Espagnole. Ce fut donc de cet endroit que l'intrépide Génois partit pour revenir en Espagne porter la nouvelle d'un succès que beaucoup de monde supposait impossible ou fabuleux.

Il arriva à Barcelone, où se trouvait alors la cour, le 3 avril 1493, huit mois juste après son départ d'Espagne, emmenant avec lui, pour preuve du fait qu'il allait annoncer, quelques Indiens et des produits du pays. Ferdinand et Isabelle envoyèrent la nouvelle de cette découverte au pape Alexandre VI, qui, comme nous l'avons dit, occupait alors le Saint-Siége. Ce prélat se réjouit avec toute la république chrétienne d'un résultat aussi heureux. Tous les princes chrétiens se sentirent pleins du désir de découvrir de nouvelles mers et de faire la conquête de nouveaux pays. Le roi de Portugal surtout fit poursuivre avec plus d'ardeur ses expéditions dans les Indes Orientales. Ce fut dans cette même année que le roi don Juan de Portugal reçut la relation des découvertes que Covillana avait faites en Asie.

Colomb, dans sa seconde expédition, découvrit la terre ferme. Ces succès firent naître l'envie à plusieurs d'acquérir aussi de la gloire à découvrir de nouveaux pays, et de jouir des

richesses en or, argent et pierres que l'on en rapporte. Alonzo de Ojeda et Diego de Niquesa furent les premiers qui établirent une colonie de chrétiens sur la terre ferme, en fondant la ville de la Antigua, dans la province du Darien. Puis vint le vaillant capitaine Hernando Cortés, qui, malgré sa pauvreté et les envieux qui s'opposaient à ses desseins, fit, en 1519, la découverte et la conquête du pays qu'on a appelé justement *la Nouvelle-Espagne*. Vasco Nuñez de Balboa partit de la ville de la Antigua du Darien, et découvrit la mer du Sud un dimanche, 25 du mois de septembre 1513. Il resta quatre mois entiers à cette expédition, au bout desquels il revint à la Antigua, chargé de gloire et de richesses. Malgré ses nombreux combats avec les Indiens, il n'avait pas perdu un seul homme, ni reçu une seule blessure. Il expédia à Sa Majesté une relation détaillée de sa découverte de la mer du Sud, ainsi qu'une description de la topographie et des richesses du pays qu'il avait

parcouru. Sa Majesté lui envoya le titre d'*Adelantado de la Castille-d'Or* (nom qu'avait donné Balboa au pays qu'il avait découvert), et fit partir l'année suivante, en 1519, quarante navires montés par cinq cents hommes, afin d'en continuer la conquête. Fray Juan Quevedo, premier évêque de la terre ferme des Indes, fut envoyé à la Antigua, et un gentilhomme de Ségovie, nommé Pedro Arias de Avila, fut nommé gouverneur de la Castille-d'Or. Mais il n'eut ni autant de bonheur dans son entreprise, ni ne mit assez de prudence dans sa manière de conquérir, de sorte que Balboa profita de cette circonstance pour contrarier les ordres qu'il donnait et ridiculiser sa manière d'agir. Ceci, ajouté aux rapports d'individus mal intentionnés, fut cause que Balboa et le gouverneur Pedro Arias se querellèrent, et seraient venus jusqu'à rompre complétement, si l'évêque ne s'en était pas mêlé et n'avait pas voulu servir de médiateur. Il proposa le mariage de l'adelantado Balboa avec doña

Isabel de Peñaloza, fille du gouverneur. Le mariage se fit, et Balboa fut chargé par son beau-père de continuer la conquête des côtes de la mer qu'il avait découverte. Les navires étaient prêts et l'attendaient pour partir, lorsqu'on parvint à mettre de nouveau de l'animosité entre eux. Le beau-père fut tellement irrité qu'il rappela l'adelantado, fulmina un procès contre lui, et, sans pitié pour les larmes de sa femme, il le fit décapiter.

Il continua alors le voyage que son gendre avait commencé; en sortant du golfe de San Miguel (nommé ainsi par Balboa parce qu'il y arriva le jour de la fête de ce patron), il se dirigea vers la droite et suivit la côte qui s'étend de ce côté-là. Il atteignit quelques îles, fonda Panama sur la terre ferme et Nombre de Dios de l'autre côté, sur la mer du Nord. Là se termina sa carrière, car le roi le priva de son pouvoir, pour avoir si injustement donné la mort à l'adelantado Balboa.

De la ville de Panama sortirent plusieurs

chefs qui découvrirent des pays dont les premiers furent le Nicaragua, le Guatimala et autres de moins d'importance.

On parlait beaucoup dans la ville de Panama d'une rivière située à la gauche de cet endroit vers le sud, sur les bords de laquelle habitaient des peuples très-riches en or et en perles. Cette rivière se nommait Pérou ou Birou. Beaucoup de gens auraient désiré faire la conquête de ce pays, et personne n'osait s'y aventurer, lorsque deux anciens soldats de ceux qui étaient venus du Darien avec le gouverneur Don Pedro Arias, et dont les noms étaient Francisco Pizarro et Diego de Almagro, voulurent tenter l'entreprise. Le *maese-escuela* de l'église nouvellement fondée à Panama, étant lié d'amitié avec eux, fut le troisième associé : il se nommait Hernando de Luque ; il était riche, et était déterminé à dépenser tout ce qui était nécessaire pour l'exécution de l'entreprise. Il fut convenu que Francisco Pizarro commanderait la flotte, que Diego de Almagro four-

nirait les navires et les gens, et que Luque s'occuperait de la partie financière et pourvoirait par les bénéfices aux frais de l'expédition.

Ce fut au mois de juin 1525 que partit Francisco Pizarro de Panama avec un navire et cent-vingt hommes.

Nous le laisserons un instant pour revenir à Guayna-Capac.

Les Indiens, se voyant vaincus et soumis à celui qu'à leur tour ils avaient cru vaincre et soumettre, commencèrent à apaiser la colère et l'indignation de leur vainqueur par toutes sortes de présents et de flatteries; ils donnèrent beaucoup de fêtes et exécutèrent des danses qui plaisaient beaucoup à Guayna-Capac.

Les principaux de cette province lui racontèrent comment, depuis plusieurs années, son père Topa-Inga était venu dans leur pays et leur avait donné des présents et des femmes dont on lui en montra une partie, et que dans ce port de mer il s'était embarqué lors-

qu'il découvrit les îles de Agua-Chumbi et de Niña-Chumbi, comme nous l'avons dit précédemment.

Guayna-Capac et ceux qui l'accompagnaient s'étaient reposés quelques jours dans ce pays aussi ami maintenant que rebelle autrefois, lorsqu'arrivèrent les ambassadeurs du cacique et seigneur de l'île de Puna, avec des paroles d'amitié et de dévouement, en même temps qu'avec des présents dignes d'un prince, et par leur entremise le sage roi le priait de vouloir bien venir se reposer dans son île. Les dons et les présents furent reçus avec courtoisie par Guayna-Capac, et non moins dignement échangés pour d'autres. L'offre de l'hospitalité dans l'île fut acceptée avec beaucoup d'empressement et de bonne amitié. Les messagers repartirent, et, quelques jours après, l'Inga et son armée se mirent en marche.

Le pays où arriva Guayna-Capac était celui des Paches où, quelques années plus tard, Francisco Pizarro fonda la ville de *Puerto*

Viejo, car dans ce temps l'Inga put composer une armée nombreuse de ses habitants et de ceux des vallées environnantes pour venger son offense.

Guayna-Capac arriva à l'île de Puna où il fut reçu avec beaucoup d'éclat et de grandes marques de dévouement. Dix mille hommes seulement le suivaient et partageaient sa bonne et mauvaise fortune. Le reste de l'armée avait eu ordre de marcher droit à Guanorvillca. Ayant été très-satisfait de l'île de Puna et ayant joui avec abondance de ses vices et de ses attraits, il lui arriva des nouvelles très-tristes qui lui disaient comment dans Cuzco régnait une peste générale et cruelle, dont était mort Anqui-Topa-Inga son frère, et Apoc-Illaquita son oncle, qu'il y avait laissés en partant comme gouverneurs; Mama-Toca sa sœur, et d'autres principaux seigneurs de sa famille, étaient morts de la même manière. Il montra autant de tristesse que le permettaient sa gravité et son caractère habituels. Il pensa à la

création du nouveau gouvernement et se décida à partir pour Tumibamba. Ayant passé la rivière de Guayaquil, il traversa la montagne par des chemins difficiles et inconnus, et arriva à Tumibamba par la route de Nulluturu. Se trouvant indisposé, il retourna à Quito avec la principale et la plus grande partie de son armée. Dès qu'il y fut arrivé, sa maladie alla toujours en augmentant; une fièvre mortelle le consumait, et, se sentant près de mourir, il fit son testament selon l'usage. On prit un long bâton ou espèce de crosse, et on y dessina des raies de diverses couleurs d'où l'on devait avoir connaissance de ses dernières volontés; on le confia ensuite au *Quipocamayac* ou notaire. Il nomma pour ses exécuteurs testamentaires Colla-Topa, Catumagui, Taurimachi, Auqui-Topa-Yupangui, et trois ou quatre autres de ses principaux capitaines et parents.

Peu de temps après avoir fait ce testament, Guayna-Capac, aussi vaillant chef que bon roi,

mourut après avoir agrandi et gouverné son empire pendant 33 ans. Ceci arriva dans l'année 1525 de notre ère.

Ce fut alors que Pizarro, Luque et Almagro s'apprêtaient à explorer ce royaume dont la possession n'avait pas été jusque-là disputée. La mort du roi fut cachée pendant quelques jours, les habitants de Cuzco craignant les troubles qui arrivent toujours dans de semblables occasions. Le corps du défunt ayant été embaumé, comme il était d'usage, les exécuteurs testamentaires et le Quipocamayoc ou notaire s'assemblèrent et considérèrent avec attention ce que les quipos et les nœuds signifiaient. Après avoir cherché avec le soin et la fidélité nécessaires la véritable interprétation, ils déclarèrent que le successeur et héritier unique et universel de l'empire était un fils bien aimé du roi défunt, appelé Ninan-Cayuchic, mais celui-ci ayant été pris par les fièvres après la mort de son père, il mourut au bout de peu de jours après. Alors

Guascar-Inga rentra dans son droit primitif.

Les quipos leur dirent aussi de quelle manière ils devaient transporter le corps du roi à Cuzco et faire l'entrée triomphale dans cette ville. Ils le portèrent donc de Quito à Tumibamba où ils s'arrêtèrent pour mettre en ordre les affaires du pays, et faire les préparatifs nécessaires à un si long voyage. Les exécuteurs testamentaires de Guayna-Capac nommèrent gouverneur de cette province Quigal-Topa, natif de Cuzco. Et lui laissant autant de troupes qu'ils le crurent nécessaire, ils se mirent de nouveau en route, emportant avec eux les statues, figures et Guacas qu'ils avaient amenés de Cuzco; ils accompagnaient la veuve Mama-Ragua-Oello. Le corps était porté sur les épaules des fils, frères et cousins du feu roi, ainsi que par les principaux seigneurs de l'empire. Atahualpa, au moment de se séparer du corps de son père, fit un discours plein d'art, dans lequel il peignait si bien ses regrets qu'il augmenta la douleur de

tous les assistants. Et il finit par déclarer que sa volonté était de ne point abandonner le pays où son père avait commencé et fini sa carrière.

Aussitôt qu'on eut reçu à Cuzco la nouvelle de la mort de Guayna-Capac, tout le pays se livra à la douleur ; les habitants proclamèrent à sa place, avec beaucoup de pompe, Topa-Cusi-Gualpa ou Guascar-Inga. On lui donna pour ministres et conseillers (d'après l'avis des grands) Tito-Atauchi et Topa-Atauchi, ses frères du côté de son père. Le grand-prêtre des idoles était à cette époque Chalco-Yupangui de la famille et descendante de Viracocha-Inga ; ce fut lui qui plaça sur la tête du nouveau roi l'aigrette impériale. Guascar élu et couronné Inga envoya avec beaucoup de diligence un messager à sa mère et à ceux qui accompagnaient le corps de son père, en leur ordonnant de venir lentement à Cuzco, vu qu'il était à faire les préparatifs qui étaient nécessaires pour so-

lenniser leur entrée. Ensuite Guascar-Inga, outre les ministres déjà nommés, désigna trois autres conseillers, appelés Inga-Roca, Urco-Guarangua et Tito-Conde-Mayta; de plus il accorda beaucoup de grâces, fit de nombreux présents, et répartit beaucoup d'emplois. Il dépensa en cela beaucoup d'or, d'argent, de bijoux et d'habits. Il donna aussi beaucoup de femmes prises parmi les Pallas cloîtrées; car l'absence de son père Guayna-Capac en avait augmenté le nombre dans les Ayllos. Tout cela joint à l'extrême affabilité qu'il montrait avec tout le monde lui attirèrent une bonne réputation et l'affection de ses vassaux.

A cette époque, il alla, à l'occasion de la mort de son père, faire des jeûnes près du lac de Mohina où il était né; comme il attendait beaucoup d'étrangers, il ordonna la construction de maisons à Amarucancha.

Quelques jours après, il envoya dire à sa mère de devancer le cortége, et de venir faire

des sacrifices et des actions de grâces au créateur, pour les bienfaits dont il l'avait comblé. Inga-Yupangui, Chuquis-Guaman, son frère paternel, et d'autres parents, lui ayant demandé la permission d'aller au-devant de leur mère et maîtresse, l'Inga la leur accorda, quoiqu'il eût été plus prudent de la refuser, comme nous le verrons par ce qui arriva dans ce voyage.

CHAPITRE XV.

Arrivée du corps de Guayna-Capac à Cuzco. — Injustice de Guascar-Inga envers les exécuteurs testamentaires de son père. — Première découverte du Pérou, par Francisco Pizarro et Diego de Almagro. — Conquête de Poma-Cocha et de Chachapoyas.

Le grave cortége, qui accompagnait le corps et la veuve de Guayna-Capac, venait lentement de Quito. On y réunissait, pour plus de pompe, tous les gens que l'on trouvait sur son passage, afin d'entrer à Cuzco avec une foule plus considérable, tant était grand l'or-

gueil de cette nation. Ils amenèrent entre autres beaucoup de gens des plaines, qui ne servirent qu'à peupler les tombes dans les montagnes. Il ne survécut que quelques jeunes filles qui, à cause de leur beauté, souffrirent moins des fatigues de la route, parce qu'on les avait choisies pour accompagner et servir Mama-Ragua-Oello, et qu'ainsi elles souffrirent moins du manque de vivres et du froid, si terrible pour les gens des plaines.

Ceux qui avaient demandé à Guascar-Inga la permission de se réunir à Chuquis-Guaman, pour aller à la rencontre de leur mère et maîtresse, firent le court trajet qu'il y a entre Cuzco et Urcos-Colla, où ils trouvèrent un repas abondant. Ils profitèrent de l'hospitalité qu'on leur offrait, et Chuquis-Guaman et ses compagnons, s'étant enivrés, formèrent entre eux un complot pour tuer Guascar-Inga, et mettre à sa place son frère Cusi-Atauchi, qui était plus facile et plus affable que lui.

Après un long débat, ils furent tous d'accord qu'on tuerait la veuve qui accompagnait le corps du roi son mari, et qu'on retournerait à Cuzco pour assassiner Guascar-Inga avec tous ceux qui pourraient mettre quelque obstacle à leurs desseins. Les conjurés partirent donc, pleins de ces funestes pensées, à la recherche de Mama-Ragua-Oello; mais quand ils furent arrivés près de Siquillabamba, Chuquis-Guaman, premier moteur du complot, se sépara sous un prétexte quelconque du reste de la troupe, retourna à Cuzco et alla tout droit chez Tito-Atauchi, qui, comme nous l'avons dit, était un de ceux qui gouvernaient au nom de Guascar-Inga. Il lui dit, avec des paroles exagérées, ce que ses frères et parents avaient décidé à Urcos-Colla, tant au préjudice de son frère que de la république tout entière. Tito-Atauchi, ayant compris le danger, le conduisit sans tarder auprès de Guascar; ils l'informèrent avec détail de tout ce qui se passait.

Chuquis-Guaman lui fit croire qu'il était le plus loyal des hommes, tandis que c'était lui qui avait tramé la conspiration. Guascar, sans plus d'examen, envoya aussitôt des gens pour aller à la recherche des conjurés, avec ordre de les tuer tous sur-le-champ, n'importe où ils les trouveraient. Cusi-Atauchi, que les conjurés avaient choisi pour leur roi, était resté à Cuzco et ignorait ce que ses frères et parents avaient décidé; mais son innocence ne put le sauver. Guascar-Inga ordonna à ses gardes de le tuer, sans retard. Cusi-Atauchi étant venu le matin, selon son habitude, visiter son frère, on le mit en pièces à l'entrée de la maison.

Les messagers qui étaient envoyés au-devant de Mama-Ragua-Oello par ordre de son fils, pour lui dire de devancer sa troupe, l'ayant rejoint, elle se hâta d'arriver à Cuzco, où elle fut reçue avec une grande pompe. Son fils Guascar-Inga se réjouit de la voir, et tous deux firent des sacrifices solennels et présentè-

rent des offrandes à Pachacamac et au Soleil.

Peu de jours après, Guascar apprit que ceux qui accompagnaient le corps de son père étaient près de la ville, amenant avec eux les prisonniers qu'on devait conduire à Cuzco, comme c'était la loi et la coutume, avec le butin pris sur l'ennemi. Mais ayant su qu'ils étaient à moins de vingt lieues de Cuzco, il envoya l'ordre que personne ne franchît cette distance sans sa permission. Ensuite il fit dire à Colla-Iopa, à Catungui, à Tauri-Machi et à Auqui-Topa-Yupangui, exécuteurs testamentaires de Guayna-Capac, de venir le trouver, séparément et à l'avance, afin de l'informer des affaires de son père. Ces vénérables vieillards, ayant reçu cet ordre, y obéirent en bons et loyaux vassaux. Guascar-Inga ordonna l'arrestation de ces chefs, et leur mise à la question jusqu'à ce qu'ils eussent avoué la cause qui avait fait rester son frère Atahualpa à Tumi-Bamba, et quels étaient ses

desseins, ou de les tuer tous s'ils ne voulaient pas déclarer la vérité.

Les envoyés de Guascar, ayant rencontré Colla-Topa et ses compagnons à la descente de Lima-Tambo, les mirent à la torture; mais ceux-ci, n'ayant eu rien à déclarer, furent tous massacrés. La nouvelle de ce forfait causa tant de scandale parmi ceux qui formaient le cortége royal, qu'ils furent au moment de se soulever, dans la crainte où ils étaient qu'il ne leur en arrivât autant; beaucoup d'étrangers s'enfuirent dans leur pays, et beaucoup d'habitants de Cuzco s'en retournèrent à Quito, pour annoncer à Atahualpa toutes ces cruautés.

Nous n'en finirions pas si nous voulions parler de la manière dont fut reçu à Cuzco le corps de Guayna-Capac; nous dirons seulement qu'on n'avait pas vu jusqu'alors une cérémonie plus solennelle et plus majestueuse. Ce fut là le comble de la grandeur péruvienne, en même temps que son dernier triomphe,

car on ne put voir depuis rien de plus digne de renom. Après cela, le deuil général commença; d'après les anciennes coutumes du pays on resta plusieurs jours à boire et à s'enivrer en l'honneur du défunt.

Quand les cérémonies funèbres furent terminées, les conseillers du nouveau roi se disposèrent à lui donner une épouse, et il fut décidé qu'il se marierait avec sa propre sœur, appelée Mama-Chuqui-Uzpai. A cet effet, les principaux prêtres allèrent la demander à sa mère Mama-Ragua-Oello; mais celle-ci ne voulut pas l'accorder, tant elle était mécontente et affligée des cruautés qu'elle avait vu commettre à son fils.

Les prêtres n'eurent aucune influence sur le cœur de la mère de Guascar-Inga; ils ne purent obtenir d'elle qu'elle donnât à son fils sa sœur pour épouse. Alors il se décida à la lui demander lui-même; mais il éprouva le même refus; plus la mère demeurait inflexible, plus le fils persistait dans sa demande, car le refus qu'on

lui faisait de sa sœur augmentait son désir de la posséder. Les choses en vinrent à un tel point, qu'on fut obligé, pour décider Mama-Ragua-Oello à accorder sa fille à Guascar-Inga, de sortir du temple l'idole de Ticci-Viracocha et celles du Soleil et de la Foudre. Tandis que les prêtres accompagnaient les idoles, les grands du royaume allèrent chez la reine-mère et lui demandèrent de nouveau sa fille, avec tant de prières et de supplications, qu'elle ne put s'empêcher de céder. On fit alors de grands préparatifs pour célébrer dignement les noces royales. Dès que les fêtes furent terminées et que le printemps fut arrivé, Guascar-Inga songea à envoyer ses capitaines pour achever de soumettre le pays des Chachapoyas; car il avait su que les habitants des provinces de Honda, Pomacocha, Comacocha et Chupat voulaient conserver leur indépendance, et refusaient de se soumettre à la domination des Ingas, qui leur avaient fait souvent des propositions de paix. L'Inga choisit pour com-

mander cette expédition Chuquis-Guaman (celui qui avait causé la mort des ses frères et parents en les accusant de trahison, tandis que c'était lui qui l'avait ourdie le premier, et qui depuis lors avait joui d'une grande faveur auprès de son frère Guascar-Inga), et Tito-Atauchi. Ils prirent le chemin de Caxamarca; lorsqu'ils arrivèrent à Lavanto, ils apprirent que le chef de Pomacocha avait mis en état de défense une forteresse qu'il possédait, et avait soulevé en sa faveur les Hondas, les Chupatis et d'autres peuplades; et qu'après avoir établi des garnisons sur le bord des rivières et des défilés par lesquels les Ingas devaient passer, ils se tenaient dans leur ville, se moquant des Péruviens, et donnant des banquets à leurs alliés.

Nous les laisserons un instant, pour nous occuper des Espagnols, que nous avons laissés sur le point de partir de Panama avec un navire commandé par Francisco Pizarro.

Ce navire, luttant contre des vents con-

traires, fut jeté sur une côte inconnue. Les Espagnols descendirent à terre, où les naturels les reçurent à coups de flèches; Francisco Pizarro fut blessé en sept endroits, et trois de ses compagnons furent tués; ils se décidèrent alors à s'embarquer et à retourner sur la côte de Panama; ils débarquèrent dans une petite anse appelée Chinchama, afin de se reposer des fatigues de la mer et de soigner les blessés.

Diego de Almagro, étant parti à la recherche de son compagnon, fut poussé par le vent vers l'embouchure d'une rivière, qu'il appela San Juan, parce qu'il l'avait découverte ce jour-là, dans l'année 1525. De là il alla jusqu'à l'endroit où les Indiens avaient maltraité Pizarro (lieu qui, suivant les renseignements qui nous sont venus des Indiens eux-mêmes, devait être la rivière de Juani, entre celles de San Juan et Buena-Ventura). Les naturels le reçurent avec une grêle de flèches. La valeur et l'intrépidité d'un soldat, qu'Almagro avait

amené avec lui ce jour-là, le sauva d'une mort inévitable, ainsi que tous ses compagnons; car ceux-ci s'étant mis à la poursuite d'Indiens qui, soit par peur, soit par ruse, s'étaient mis à fuir, des troupes nombreuses d'autres Indiens sortirent d'une embuscade et les assaillirent à coups de flèches. Almagro fut atteint dans ce lieu d'une flèche qui le blessa à l'œil si grièvement, qu'il tomba sans connaissance. Mais Juan Roldan, le soldat dont nous avons parlé, l'ayant pris dans ses bras, le releva et l'emporta dans l'endroit où se trouvaient ses gens; il lui sortit de l'œil un morceau de bois long d'un palme, et aussitôt l'œil tomba. C'est pour cette raison que Sa Majesté a donné à Roldan et à sa postérité *l'œil d'Almagro* pour armoiries.

Non moins fatigué ni moins désappointé que Francisco Pizarro, Diego de Almagro abandonna cette côte dangereuse, et se dirigea vers Chinchacama, où il rencontra ses compagnons d'infortune. Ils s'occupèrent de la continua-

tion de leur voyage, mais quelques-uns de leurs soldats s'y opposèrent : cependant il fut décidé que Diego de Almagro retournerait à Panama pour chercher du monde. Il ne put réunir que quatre-vingts hommes et quelques armes; il se reposa quelques jours, et ses blessures allant beaucoup mieux, il continua sa navigation. Il suivit la côte qui descend vers la ligne équinoxiale, et entra dans une anse ou baie appelée Tacamès, formée par une rivière beaucoup plus considérable par l'eau qui lui vient de la mer que par celle qui descend de sa source; suivant ce que nous avons remarqué nous-mêmes en 1577. L'aspect du pays qu'ils apercevaient de la mer leur donna envie d'y descendre, pour se reposer de leurs fatigues, si les naturels le leur permettaient; mais ils furent trompés dans leur attente, car les Néguas, s'étant rassemblés et réunis aux autres peuplades environnantes, ne les laissèrent pas plus de quatre jours en repos, et les forcèrent à se rembarquer.

Les Espagnols, fatigués de la mer, chassés de la terre, et voyant qu'ils perdaient beaucoup de monde par les maladies, se révoltèrent contre leurs chefs, qui les traitaient sévèrement. Almagro retourna à Panama pour chercher des renforts, et laissa Pizarro dans l'île du Coq (*del Gallo*) avec ses compagnons. Mais Anton Quadrado et Saravia écrivirent une lettre au gouverneur, par laquelle ils se plaignaient de la sévérité et des vexations qu'ils avaient eu à souffrir pendant ce voyage, et au pied de laquelle ils avaient ajouté un couplet où Diego de Almagro était appelé *le pourvoyeur*, et Pizarro *boucher* (1). Cette lettre fut aussitôt

(1) Garcilasso (*Commentarios reales*, part. II, liv. I, chap. 8), nous a conservé ce couplet :

Pues señor gobernador,
Mirelo bien por entero
Que allá va el recogedor
Y acá queda el carnicero.

que Beaudoin traduit ainsi :

Monsieur le gouverneur, on s'en va vous chercher
Pour emmener des gens de la ville où vous estes.
Envoyez-nous-en donc, car voicy le boucher
Qui les esgorgera comme de pauvres bestes.

publiée à Panama, et le gouverneur Pedro de Los Rios envoya Juan Tafur à l'île du Coq avec l'ordre de ramener à Panama tous ceux qui le désireraient. Tous les compagnons de Pizarro profitèrent de cette permission, à l'exception de treize, dont je n'ai pu avoir tous les noms. Je sais cependant que parmi eux se trouvaient Pedro de Candia, Juan Roldan, le pilote Bartholomé Ruyz de Moguer, Blas de Atiença, Nicolas de Ribera et Juan de Torre Briceño.

Francisco Pizarro, se voyant presque abandonné, se réfugia dans l'île de la *Gorgone*, près de l'embouchure de la rivière de San Juan, où ses compagnons et lui souffrirent tellement de la faim qu'ils furent réduits à vivre de crabes et de coquillages crûs; rencontrer un serpent, loin d'être un sujet de crainte, était pour eux une bonne fortune. Cette position dura jusqu'à l'arrivée de Diego de Almagro qui vint avec un vaisseau et beaucoup moins de monde qu'il ne l'aurait voulu, car

il en avait à peine assez pour la manœuvre.

Manquant à la fois de monde et de vivres, les deux vaisseaux se dirigèrent vers le sud. Favorisés par les vents, ils atteignirent en une bordée la côte sablonneuse qui se trouve entre Payta et Sechura. La joie des chefs et des soldats fut extrême en apercevant une côte qui n'était pas couverte de forêts de mangliers, et on résolut de s'en approcher pour savoir ce que contenait un pays d'aussi belle apparence. Les Espagnols longèrent la côte, en s'approchant de terre autant que possible. Candia, Juan Roldan et six autres de leurs compagnons descendirent à terre à l'embouchure du Rio Lachira. Ils se saisirent de six Indiens et de quelques moutons du pays. Chargés de ces provisions, ils s'en retournèrent à bord de leur navire et continuèrent leur voyage.

Ils arrivèrent en vue de Tumbez, et les mêmes personnes dont nous avons parlé plus haut débarquèrent une seconde fois. Ils furent frappés de la grandeur incroyable d'un temple

et d'une forteresse qu'ils y trouvèrent, ainsi que de l'ordre et de la bonne harmonie qui y régnait en toutes choses. Tout ce qu'ils purent comprendre des signes que leur faisaient les Indiens fut qu'un seul empereur possédait et gouvernait tout le pays. Cette nouvelle, quoique confuse, leur donna tant de courage et tant d'espérance que, sans plus tarder, ils prirent la résolution de retourner à Panama, afin d'y prendre assez de monde pour pouvoir imposer à un peuple qui gouvernait et défendait un pays aussi riche.

Il y avait sur le vaisseau deux criminels, condamnés à mort, et qu'on avait donnés aux deux capitaines, afin que, s'il se présentait quelque danger dans le voyage, on pût les y exposer. Un de ces criminels s'appelait Rodrigo Sanchez, natif d'Olvera, dans la province de Ronda, et l'autre Juan Martin, dont on ignore la patrie et la profession. On les fit donc descendre à terre, les livrant ainsi à leur bonne ou mauvaise fortune, afin que, s'ils y

conservaient la vie, ils leur servissent un jour d'interprètes et de guides. Ces malheureux ayant été mis à terre, le vaisseau continua sa route et se hâta d'arriver à Panama, d'où Francisco Pizarro passa en Espagne qu'il trouva livrée à l'allégresse, à cause de la naissance du roi Don Philippe, second du nom, mais sans second dans la chrétienté.

Revenons aux deux capitaines Chuquis-Guaman et Tito-Atauchi qui, comme nous avons dit, avaient pénétré dans le pays des Chachapoyas. Ceux-ci s'étaient réunis aux habitants des provinces alliées avec Pomacocha pour combattre l'ennemi commun de leur liberté; ils avaient décidé que, sous l'apparence de paix, on ferait la guerre aux capitaines de l'Inga. Ils envoyèrent donc des messagers à Lavanto pour leur dire que l'armée et le pays de Pomacocha se soumettaient à l'Inga Guascar, à la condition que rien de ce que les habitants possédaient ne leur serait ôté, ajoutant que, s'ils voulaient leur jurer d'observer ces conditions, ils les

engageaient à venir se reposer dans leur pays et dans leur forteresse. Tout ce que les Pomacochas demandèrent aux Ingas leur fut accordé sans délai, et le serment leur fut prêté avec la pompe et les cérémonies accoutumées. Chuquis-Guaman prit ensuite avec lui trois mille soldats seulement, et se rendit à la forteresse de Pomacocha, où il fut bien reçu et où l'on commença une fête magnifique pour célébrer la fin d'une guerre aussi terrible. Les Orejones et autres soldats, confiants dans leurs nouveaux alliés, s'étant laissés aller à l'ivresse et au sommeil, furent massacrés avec une cruauté sans exemple par une multitude de sauvages armés que l'on introduisit dans la forteresse. Chuquis-Guaman fut la première victime, et l'on rapporte que les Chachapoyas se baignaient avec délices dans son sang. A cet affreux carnage, sur les trois mille soldats qu'avait amenés cet imprudent capitaine, il n'y en eut que huit ou neuf cents qui échappèrent à la mort et qui vinrent annoncer ce

désastre à Tito-Atauchi qui le suivait avec le reste des troupes; celui-ci n'eut d'autre ressource que de retourner à Lavanto, d'où il envoya un messager à Guascar pour lui annoncer la mort de son frère Chuquis-Guaman et des soldats qu'il avait amenés avec lui; il lui envoya en même temps une description du pays et de la situation du fort ou pucara.

Guascar-Inga fut très-affligé en apprenant la mort de son frère : il nomma, pour le remplacer, Mayta-Yupangui; et l'on rapporte qu'il voulut lui-même se mettre à la tête de son armée, mais que les prêtres s'y opposèrent. Cette nouvelle armée assiégea et prit Pomacocha, dont les habitants furent sévèrement punis de leur trahison.

Chargés de dépouilles et suivis d'une foule de prisonniers, les généraux retournèrent, avec leur armée, à Cuzco, après avoir laissé une garnison suffisante pour contenir les Chachapoyas. Guascar-Inga vint à leur rencontre, à quelque distance de Cuzco, non

pour honorer les capitaines qui revenaient de la guerre, mais pour rentrer en personne en triomphe dans la ville, comme s'il eût été lui-même le vainqueur. Ce fut ainsi qu'il arriva à Cuzco plus glorieux qu'il ne le fut jamais, comme nous le verrons bientôt.

CHAPITRE XVI.

—

Atahualpa envoie de Quito des messagers à son frère Guascar-Inga. — Réponse de celui-ci. — Célèbre histoire des amours de Quilaco-Yupanqui de Quito et de Curicuillor de Cuzco.

Guascar, plein de joie et de bonheur, se trouvait à Cuzco lorsque des messagers de Quito arrivèrent, de la part de son frère Atahualpa, le féliciter de son avénement à l'empire. Atahualpa lui demandait en même temps la permission de rester dans le Bas-Pérou, et

lui envoyait la nouvelle de l'heureuse fin de la guerre dont nous avons parlé plus haut.

Les messagers d'Atahualpa eurent à peine le temps de faire une visite de la part de leur maître à la reine veuve et à la princesse nouvellement mariée, mère et sœur des deux Ingas : ils apportaient de Quito quelques présents qu'elles reçurent avec beaucoup de joie ; mais au moment où les ambassadeurs allaient se retirer, Guayna-Capac entra précipitamment, et, s'adressant d'un air irrité à sa mère et à son épouse, il reprocha à Mama-Ragua-Oello d'avoir fait rester Atahualpa à Quito, et d'en vouloir à ses jours et à son royaume. La mère et la fille tâchèrent, par de douces et affectueuses paroles, de repousser cette odieuse accusation ; mais leurs protestations ne furent ni écoutées ni admises. Guascar renvoya durement les ambassadeurs de son frère, en leur disant : Allez dire à votre maître que, puisqu'il est dans ce pays il le garde bien, et en protége

les habitants; bientôt je lui ferai connaître mes ordres.

Les ambassadeurs partirent pour Quito peu satisfaits de la réception de Guascar-Inga. Arrivés à Tumi-Bamba, ils rapportèrent à Atahualpa la réponse de son frère, mais ils ne lui parlèrent pas de sa colère ni des soupçons que leur visite à sa mère et à sa sœur lui avait inspirés. Atahualpa se réjouit d'apprendre que son frère lui recommandait la garde et le gouvernement des provinces où il était venu s'établir, et encore plus de la promesse qu'il lui donnait de lui envoyer des ambassadeurs.

Il commença à faire construire à Tumi-Bamba des palais somptueux pour son frère, ainsi que d'autres non moins magnifiques pour lui-même. Mais comme l'envie s'attache et s'irrite d'ordinaire contre ceux que la fortune favorise, Atahualpa dut l'exciter. En effet, Urco-Colla, cacique et seigneur des Cañarès, devenu jaloux de sa puissance, envoya des émissaires secrets à Cuzco pour faire savoir à

Guascar-Inga que son frère se faisait honorer comme un souverain et faisait construire des palais supérieurs en magnificence à ceux qui étaient destinés à l'empereur. Ce message jeta le trouble et la colère dans le cœur de Guascar; ne sachant sur qui faire tomber sa fureur, il accabla sa mère et sa sœur des reproches les plus offensants et les accusa de tremper dans les idées de rébellion qui retenaient Atahualpa dans la province de Quito.

Cependant Atahualpa était inquiet et plein d'anxiété en voyant autant tarder les messagers qu'il attendait à chaque instant de son frère Guascar-Inga; mais lorsqu'il apprit la cause de ce retard, il se décida à lui envoyer un jeune homme de leurs parents accompagné de quelques chefs et chargé des plus riches présents. Ce jeune homme était fils de Auqui-Topa-Yupangui, homme de beaucoup de valeur et de courage, qui avait été un de ceux que Guayna-Capac avait choisis pour ses exécuteurs testamentaires, et que Guascar avait fait tuer

entre Lima-Tambo et Cuzco pendant qu'ils accompagnaient le corps de son père. Ce jeune homme s'appelait Quilaco-Yupangui, du nom de son père Yupangui et de celui de la patrie de sa mère, car on donne le nom de *Quilacos* aux habitants de la province de Quito.

On raconte tant de choses de ce jeune homme et on parle tant de ce qui lui arriva dans ce voyage, que je ne puis m'empêcher de le rapporter ici, vu qu'aucune histoire amoureuse ne s'est pas encore présentée à notre attention; et celle-ci justifiera le titre de *Miscellanées* que nous avons donné à cet ouvrage.

Quilaco-Yupangui partit de Tumi-Bamba avec sa suite et les présents pour la ville de Cuzco. Il arriva dans la vallée de Xaxaguana où il reçut un message secret de Mama-Ragua-Oello et de sa fille, par lequel elles le priaient de franchir la distance si courte qui le séparait de Cuzco, et de venir assister aux fêtes et aux banquets qu'on lui préparait. Mama-Ragua-Oello aimait beaucoup Quilaco, qui avait été

élevé dans son palais à Cuzco, car il était le frère de lait de sa fille Chuqui-Uzpay.

Pour lui faire une plus somptueuse réception, la reine ordonna aux belles vierges du pays d'aller à sa rencontre. Aussitôt que cet ordre fut arrivé à Siquillibamba, les jeunes filles se réunirent vêtues de leurs plus beaux atours. Mais une d'elles, qui habitait une chaumière dans les environs, brillait parmi elles, comme l'étoile du matin brille au milieu de ses compagnes qui pâlissent à l'approche du soleil.

Le lecteur se rappellera qu'au chap. XI nous avons raconté que, lors du couronnement de Guascar, Inga-Topa, gouverneur des vallées de Yca, Pisco et de Vimay, ne pouvant venir en personne à Cuzco, lui envoya des ambassadeurs pour le féliciter et lui offrir en présent une jeune fille, nommée Chumbillaya, d'une beauté si merveilleuse qu'elle excitait l'admiration de tous ceux qui la voyaient Elle etait fille d'un noble Indien

de la vallée d'Yca, appelé Xullea-Changalla, et dont la femme se nommait Yllayocotché. Ceux-ci, ne voulant pas lui laisser faire seule un voyage aussi long et aussi dangereux, se décidèrent à l'accompagner à Cuzco. A peine y furent-ils arrivés que la jeune fille charma tous les regards, et qu'elle inspira à Guascar la passion la plus violente. D'une voix unanime on lui décerna le surnom de Curicuillor (*Étoile d'or*), qu'elle conserva dans la suite. Quelques auteurs ont prétendu que l'Inga la donna à l'un de ses frères qui en eut une fille; mais D. Matheo Yupangui-Inga, qui habite Quito, m'a souvent affirmé, en me racontant cette histoire, que ce fut Guascar lui-même qui en fut le père. Sa naissance augmenta tellement l'amour de Guascar pour Curicuillor, qu'il négligeait pour elle toutes ses autres femmes. Elles en conçurent une si grand jalousie qu'elles résolurent de s'en défaire par le poison. Un jour on la trouva morte dans un des appartements du palais. Guascar, accablé de

douleur, fit embaumer le corps de Curicuillor; mais ses parents ayant sollicité la permission de le remporter au lieu de sa naissance, Guascar le leur accorda, et les renvoya chargés des plus riches présents.

Carvaticlla, sœur naturelle de l'Inga et la seule véritable amie de Curicuillor, enleva secrètement la petite-fille, tant pour que ces deux vieillards ne l'emmenassent pas avec eux que pour la soustraire au sort de sa mère. Elle la fit élever, avec le plus grand soin, dans une habitation qu'elle possédait auprès de Cuzco. Guascar-Inga, qui partageait les mêmes craintes, consentit à la laisser entre les mains de sa tante. Celle-ci l'élevait avec le plus grand soin, et sa beauté devint telle, qu'elle hérita du nom de Curicuillor qu'avait porté sa mère.

Curicuillor avait environ quinze ans quand on réunit toutes les jeunes filles de Siquillabamba pour la réception de l'ambassadeur de Quito. Quilaco fut frappé de la beauté de cette

jeune fille qui lui versait à boire, et bientôt il put lire dans ses regards que son amour était partagé. Ayant reçu le lendemain un message de l'Inga, qui lui ordonnait de venir le rejoindre à Cuzco, le jeune ambassadeur ne s'arracha qu'à regret de Siquillabamba. Quand il arriva à Cuzco, il apprit que Guascar l'avait quitté la veille pour aller à Calca; il s'y rendit en toute hâte, et, quand il fut en présence de l'Inga, il déposa à ses pieds les présents que lui envoyait Atahualpa, et lui fit un discours pour l'assurer des sentiments de son frère. A peine avait-il fini que Guascar, jetant un regard de dédain sur l'ambassadeur et ses présents, lui dit qu'il n'était qu'un espion qui venait explorer le pays pour l'attaquer plus tard; puis, prenant les riches vêtements couverts d'ornements d'or et de pierreries qu'Atahualpa lui avait envoyés, il s'écria : « Mon frère pense-t-il qu'il n'y a point » de vêtements semblables dans ce pays, ou » veut-il s'en servir pour cacher sa trahison?

» Qui lui a permis d'employer mes ouvriers » à faire de pareils ouvrages? Pense-t-il que » nous ne devinons pas ses intentions? » Comme il achevait ce discours d'un air irrité, un de ses courtisans, nommé Inga-Ruca, lui dit : « Tu fais bien, seigneur, de répriman- » der une telle audace; mais tu ferais encore » mieux de la châtier. » Il n'en fallut pas davantage pour mettre le comble à la fureur de Guascar; il fit sur-le-champ mettre à mort quatre des compagnons que Quilaco avait amenés avec lui, car les autres étaient restés à Cuzco, et il chassa de sa présence l'ambassadeur qui, par le conseil de ses serviteurs, regagna Cuzco en diligence.

Pendant son voyage à Calca, Quilaco avait envoyé à Siquillabamba un vieux serviteur, qui avait toute sa confiance, et l'avait chargé de s'informer de la demeure de Curicuillor. Celui-ci y parvint facilement, et quand son maître fut de retour à Cuzco, il l'instruisit du rang élevé de celle qu'il aimait.

Quilaco, rempli de joie, alla d'abord prendre congé de Mama-Ragua-Oello et de sa fille Chuqui-Uzpay; il leur raconta le mauvais accueil qu'il avait reçu de l'Inga, et la manière cruelle dont celui-ci avait fait périr ses compagnons. Celles-ci, de leur côté, lui firent part des soupçons de Guascar, et de la dureté avec laquelle il les traitait, parce qu'il les croyait complices du séjour d'Atahualpa à Cuzco.

Pendant ce temps, Quilaco avait renvoyé son messager à Siquillibamba, et l'avait chargé de peindre à sa bien-aimée Curicuillor et à sa tante la passion qui le dévorait. Celle-ci, informée du rang et des exploits de Quilaco, consentit à recevoir sa visite, et promit de parler à sa nièce en sa faveur. Le messager lui raconta tout qui s'était passé à Cuzco et à Calca, et donna à entendre que le retour de Quilaco serait peut-être plus prompt qu'on ne le croyait. Il revint ensuite auprès de son maître qu'il rencontra au moment où il allait quitter Cuzco. Après avoir pris congé des deux

» Qui lui a permis d'employer mes ouvrier
» à faire de pareils ouvrages? Pense-t-il qu
» nous ne devinons pas ses intentions?
Comme il achevait ce discours d'un air irri
un de ses courtisans, nommé Inga-Ruca,
dit : « Tu fais bien, seigneur, de réprin
» der une telle audace; mais tu ferais en
» mieux de la châtier. » Il n'en fallu
davantage pour mettre le comble à la
de Guascar; il fit sur-le-champ mettre
quatre des compagnons que Quila
amenés avec lui, car les autres étaie
à Cuzco, et il chassa de sa présence
sadeur qui, par le conseil de ses s
regagna Cuzco en diligence.

Pendant son voyage à Calca, Q
envoyé à Siquillabamba un vieu
qui avait toute sa confiance, et l
de s'informer de la demeure d
Celui-ci y parvint facilement,
maître fut de retour à Cuzco, i
rang élevé de celle qu'il aimai

reines, il demanda son audience de congé à Guascar, qui la lui accorda, et lui dit : « Allez, » et dites à mon frère qu'aussitôt votre arri- » vée il vienne me rendre compte de sa con- » duite. »

CHAPITRE XVII.

—

Appel général fait par Guascar-Inga à tous les habitants du royaume de Cuzco. — Entrevue de Quilaco-Yupangui et de Curicuillor. — Atahualpa se prépare à la guerre.

Guascar-Inga, après avoir renvoyé l'ambassadeur de son frère, convoqua tous les chefs et caciques qui lui étaient soumis, depuis Quito jusqu'à Cuzco, en leur déclarant en même temps que dans un délai déterminé, s'ils ne s'étaient pas présentés, ils seraient

privés de leurs titres et de leurs emplois, et qu'ils seraient punis d'une manière exemplaire, comme traîtres et rebelles aux ordres de leur prince. Il prit cette mesure parce qu'il craignait qu'ils ne se déclarassent en faveur de son frère, si celui-ci prenait les armes contre lui.

Parmi les chefs qui arrivèrent en foule à Cuzco de toutes les provinces de l'empire, se trouvait Efquen-Pisan ou Falen-Pisan, troisième fils de Llen-Pisan, principal cacique de la vallée de Lambayeque. Ce jeune homme, en quittant son pays, emportait, gravée dans son âme, l'image d'une jeune fille de ses parentes, appelée Chestan-Xecfuin, qu'on lui avait dépeinte comme pleine de grâce et de beauté. Elle était partie avec la veuve Mama-Ragua-Oello, lorsque celle-ci quitta Quito pour se rendre à Cuzco accompagner le corps de son mari.

Efquen-Pisan avait l'esprit tellement occupé de cette jeune fille que, dans son voyage à Cuzco, il ne rencontrait personne sur sa route

sans s'informer de lui s'il la connaissait. La plupart des habitants des vallées arrivèrent dans la ville impériale, et on eut soin de les loger dans les endroits abrités qui étaient aux environs; mais cette précaution n'empêcha pas une très-grande mortalité à cause de la différence des climats. Efquen-Pisan ne put, malgré la frayeur qu'aurait dû lui causer la mort de tant d'amis, se distraire un seul instant du souvenir de la belle Chestan-Xecfuin. Sa persévérance et ses recherches parvinrent à la lui faire rencontrer un jour lorsqu'il désespérait déjà de ce bonheur. Les deux amants s'étant vus et s'étant confié mutuellement les secrets sentiments de leur âme, la jeune fille sortit enceinte des bras d'Efquen-Pisan. Quelques mois après, celui-ci demanda à l'Inga la permission de retourner dans sa vallée. L'ayant obtenue, il emmena avec lui Chestan-Xecfuin; mais, pendant le voyage, celle-ci mit au jour un fils qui fut nommé, d'après le lieu où il avait été conçu, Cuzco-Chumbi.

Nous aurons plus tard occasion d'en parler.

Depuis le départ du messager, la jeune Curicuillor attendait avec impatience l'arrivée de son amant. Les jours lui paraissaient des siècles ; quelquefois elle se plaignait de la cruauté de son père Guascar, et l'accusait d'avoir fait périr son Quilaco ; puis, revenant de ses soupçons, elle se plaignait de la lenteur du messager. Le jour fixé se passa sans qu'elle vît arriver celui qu'elle chérissait. Le lendemain, elle fut la première qui alla saluer l'aurore ; et quand le soleil commença à dorer les sommets élevés du Carmenga, elle lui adressa sa prière accoutumée, mais accompagnée cette fois d'une demande qu'elle n'avait jamais adressée, et qui était qu'il voulût bientôt se cacher et se dérober aux hommes, afin que son amant fût honteux d'être en retard de plusieurs jours. Si elle apercevait un laboureur avec ses *taclas* (1) sur l'épaule, elle croyait

(1) *Tacla*, espèce de charrue grossière usitée chez les Péruviens. (Voy. Holguin, *Vocabulario quichua*.)

aussitôt que c'étaient les chuquis ou lances dont Quilaco se faisait précéder. Enfin, au milieu de cette affreuse anxiété, elle aperçut sur la colline une troupe d'étrangers qui prirent la grande route qui mène à Xaxaguana; désespérée de se voir encore une fois trompée dans son attente, elle allait se livrer aux larmes, quand son amant sortit d'un champ de maïs, qui se trouvait près de là, et vint se précipiter à ses pieds. Elle appela à grands cris sa tante Corvaticlla, qui se hâta d'arriver. Quilaco leur raconta tout ce qui s'était passé à Cuzco, et demanda à la princesse de vouloir bien lui accorder la main de sa nièce. Corvaticlla, sans repousser cette demande, voulait que l'on attendît des temps plus tranquilles. Mais Quilaco lui répondit : « Les circonstances sont plus favorables que » vous ne le pensez; quelles que soient les » chances de la guerre, Atahualpa restera au » moins souverain de la province de Quito, » et récompensera mes services et ceux de

Nous aurons plus tard occas' ,endant

Depuis le départ du mes' .mps je ne ricuillor attendait avec i' .z lui cher- son amant. Les jours .ticlla, touchée cles ; quelquefois e' . de lui conserver de son père Gu' main de sa nièce, et périr son Qui' tout joyeux le chemin de çons, elle

sager. dans cette perplexité d'espérances et arri tes, de soupçons et de jalousies, que el la laisserons pour suivre Quilaco dans voyage à Tumi-Bamba où il trouva Atahualpa qui l'attendait avec impatience. Il lui dépeignit en peu de mots la conduite de Guascar, et lui transmit l'ordre d'aller comparaître devant lui à Cuzco. Il lui raconta le peu de cas qu'il avait fait de ses présents, et comment il avait fait périr quatre de ses compagnons. Atahualpa, très-affligé de cette nouvelle, chercha cependant autant que possible à cacher son chagrin.

Urco-Colla, cacique et gouverneur des Ca-

dit de ne point s'attrister, et que
't le fils de Guayna-Capac, aussi
'r-Inga, il l'engageait à faire
à prendre les armes contre
promettant de venir à son aide
.e de ses vassaux et de ses amis.
.ahualpa ne répondit à ses offres que par le silence, et, cachant sa douleur, il ordonna de se préparer aux fêtes et aux réjouissances qui devaient avoir lieu le jour suivant.

Tandis que le peuple se réjouissait sur la place de Tumi-Bamba, et qu'Atahualpa était dans sa tente à se faire raconter, par Quilaco-Yupangui, le détail de son voyage, les paroles de son frère, et les plaintes que lui envoyaient sa mère et sa sœur, on entendit un bruit confus qui partait de collines peu éloignées; au bout de quelques instants on aperçut une troupe d'Indiens qui remplissaient l'air de leurs cris, et qui conduisaient deux hommes d'une figure si étrange que tout le monde ne se lassaient pas de les admirer. C'étaient

Rodrigo Sanchez et Juan Martin, qu'Almagro et Pizarro avaient débarqués non loin de Tumbéz lorsqu'ils retournèrent à Panama. Comme ils étaient les premiers hommes que les Péruviens voyaient avec de la barbe et des habits, ayant un corps plein de force et de vigueur, ils ne pouvaient revenir de leur étonnement.

Atahualpa fut frappé à leur vue de surprise et d'épouvante, non qu'il fût effrayé de leur vue, mais parce que cela lui faisait craindre pour la suite une invasion, de la part de ceux qui les avaient amenés dans le pays.

La faim et la soif avaient sans doute livré ces deux hommes entre les mains de leurs ennemis, et, pour éclaircir l'affaire, l'Inga ordonna à ceux qui les avaient amenés de raconter comment et où ils les avaient trouvés, et s'il y avait encore dans cet endroit-là des gens de la même espèce. On lui fit une relation grossière de l'arrivée des deux vaisseaux sur la côte, du débarquement de quelques hommes, des dégâts qu'ils avaient commis, des armes

qu'ils portaient, et enfin de leurs manières de naviguer; et les Indiens s'excusaient de n'être pas venus plusieurs mois plus tôt, parce qu'ils ne savaient pas auquel des deux frères ils devaient envoyer leur ambassade et amener ces deux étrangers. L'Inga, après de profondes réflexions, qui le tinrent absorbé pendant une heure entière, ordonna qu'on fît reposer ces Espagnols, et que dans quatre jours on les conduisît à Quito. Mais quand ils furent arrivés dans la vallée de Pomas, à deux lieues de la ville, ils furent sacrifiés à Ticci-Viracocha-Pachacamac, dans un temple qui se trouvait dans cette vallée.

Les fêtes étant terminées à Tumi-Bamba, Atahualpa se décida à partir pour Quito, avec les insignes et le titre d'Inga. Il prit alors les habits de son père, et monta dans la litière que l'on considérait alors comme des reliques; mais au même instant Urco-Colla, cacique des Cañarès, qui avait été le premier à le conseiller, fut aussi le premier à le trahir. Il en-

voya sur-le-champ un message à Guascar-Inga, pour l'informer de ce que son frère venait de faire.

Atahualpa s'achemina en grande pompe vers Quito, où il fut reçu avec enthousiasme. Quand on eut appris son courageux dessein, il fut d'une voix unanime proclamé empereur.

Quand Guascar-Inga sut ce qui se passait à Quito, il fut hors de lui; pendant plusieurs jours personne n'osait lui adresser la parole, et le premier éclat de sa colère fut l'ordre de tuer tous les chefs qui étaient venus de Quito pour accompagner le corps de son père. S'il n'avait pas craint l'indignation populaire, qui lui aurait été fatale dans de telles circonstances, il aurait assassiné sa mère et sa femme; il se contenta de les accabler d'insultes et de mauvais traitements; puis ayant assemblé son conseil, il exposa la conduite de son frère et demanda ce qu'il convenait de faire. On lui conseilla d'envoyer

des messagers avec des paroles de paix, afin d'essayer de le gagner par des propositions pacifiques, et de tâcher de se saisir de sa personne, sans en venir à une guerre ouverte. Mais Guascar-Inga était trop irrité pour se contenter de si faibles moyens, et résolut d'envoyer sur-le-champ une armée contre son frère, pour éteindre cet incendie avant qu'il eût le temps de tout embraser. Il nomma donc pour son général le vaillant Atoc. Il lui donna une nombreuse armée avec faculté de choisir parmi les Paltas, les Cañarès, les Guayacunos et autres peuplades environnantes, le nombre de gens qui lui serait nécessaire pour détruire la puissance naissante de son frère. Atoc arriva à Tumi-Bamba avec son armée et annonça la guerre qu'il allait commencer contre Atahualpa. Celui-ci ne s'endormait pas à Quito, et ses amis de Cuzco l'avertissaient le plus souvent possible de toutes les mesures que prenait Guascar. On lui apprit que c'était Urco-Colla qui avait irrité son

frère contre lui, et qui lui avait envoyé souvent des *chasquis* pour lui raconter tout ce qu'il faisait et pensait.

On appelle *chasqui*, au Pérou, certains Indiens placés sur les grandes routes par les villages les plus voisins et distants l'un de l'autre de trois portées d'arbalètes, plus ou moins, suivant la conformation du terrain. Les Caciques étaient obligés de les entretenir et de les renouveler à chaque lune, sous des peines très-rigoureuses. Il y en avait toujours deux dans une cabane qui devaient alternativement se tenir debout prêts à partir en tout temps. La nouvelle ou l'ordre que l'on avait envoyé se transmettait ainsi de bouche en bouche; le chasqui qui l'avait reçu s'approchait assez près de son voisin pour qu'il pût entendre sa voix; celui ci ne perdait pas une syllabe du message, et partait aussitôt à toutes jambes pour l'annoncer au suivant; ce troisième faisait de même pour le quatrième, et ainsi de suite. Une nouvelle ou tout autre

message, et jusqu'à des présents, parcouraient, par ce moyen, deux ou trois cents lieues dans quelques heures. Ces espèces de postes avaient été établies par Topa-Inga Yupangui, et encore aujourd'hui les Espagnols emploient ce moyen dans les occasions importantes.

On sut donc en très-peu de temps à Cuzco, par le moyen des chasquis, ce qui se passait à Quito, quoiqu'il y ait trois cents lieues entre ces deux villes. Lorsque Atahualpa apprit l'arrivée d'Atoc à Tumi-Bamba, il fit dire à ses amis et alliés de venir se joindre à lui à Quito. Ceux-ci étant accourus, l'Inga, au milieu de cette assemblée, composée des Mitimaès et autres peuples qui avaient mis sur le trône son père et son aïeul, et entouré de ses conseillers et amis Chalcochima, Quiz-Quiz et Ruminavi (1), tous hommes de grand courage et expérimentés dans l'art de la guerre, leur adressa la parole en ces termes :

(1) Quelques auteurs écrivent Chalicochima et Ruminahui, ce dernier nom veut dire *visage de pierre*.

frère contre lui, et qui lui av desquels
vent des *chasquis* pour l e militaire,
qu'il faisait et pensait. .és de la sen-

On appelle *chasq* able que mon
Indiens placés su ..re ma vie et mon
villages les pl ..avez que les dards qui doi-
l'autre de t ..rir ma poitrine pour en arracher
moins, ... sont déjà à Tumi-Bamba, et que
Les C ... les mains d'Atoc est le *chuqui* ou lance
et ... qui doit porter ma tête pour exciter la risée
» et la moquerie des habitants de l'ingrate
» Cuzco. Ce n'est pas cette pensée qui m'ef-
» fraie, mais l'idée que tant de vaillants
» guerriers doivent être entraînés dans ma
» chute, puisque mon frère inhumain veut
» répandre injustement le peu de sang qu'il
» vous a laissé dans les veines, après les
» guerres si terribles que vous avez eues à
» soutenir, et cela pour conserver un empire
» dont il s'est emparé si injustement. Il ne
» cherchera en vous d'autres délits que ceux
» d'être restés dévoués et fidèles à mon père,

›voir servi à moi de bons et loyaux
s. Plût à l'auteur de toutes cho-
›leil qui nous donna le jour
›t ma tête pussent suffire
. naine que mon frère a conçue
. vous tous! j'irais alors joyeusement
» m'offrir en sacrifice pour vous; mais sa
» cruauté est si grande et son indignation est
» si implacable qu'il se trouvera peu satis-
» fait d'ôter la vie aux hommes; il lui faudra
» encore plonger la main dans le sein des
» mères pour en arracher les fruits de leurs
» amours et les détruire avec elles. Je n'ai,
» pour vous prouver ce que j'avance, qu'à
» vous rappeler la mort injuste qu'il a don-
» née, près de Lima-Tambo, aux exécuteurs
» testamentaires de mon père, tous ses pa-
» rents, les miens, mêmes les vôtres. Et con-
» templez les passions humaines qui lui font
» tuer surtout ceux qui le servent le mieux;
» demandez à votre parent et au mien, à
» Quilaco-Yupangui, qui est ici présent,

» quelles sont les intentions de mon frère
» contre vous. Il nous reste maintenant, mes
» frères bien aimés, à prouver par des actes
» la vérité de nos paroles : je ne m'élève pas
» contre mon frère, le Créateur m'est témoin
» que je ne ments pas, et que ce n'est pas ma
» propre vie mais la vôtre que je veux dé-
» fendre. Que celui qui voudra offenser le
» plus petit de vous doit d'abord me passer
» sur le corps pour y arriver. Si vous le pré-
» férez, je suis prêt à me livrer à Atoc, exé-
» cuteur de la colère de Guascar; je le ferai
» sans hésiter, car ma vie sera bénie si elle
» peut valoir assez pour en sauver autant.
» Réfléchissez, et que votre réponse résume
» tous vos sentiments. Donnez-la-moi de-
» main dans ce lieu-ci, afin que je puisse
» me préparer à aller mourir pour vous ou à
» vous défendre tous, comme je m'y suis
» engagé. » A ce discours, les assistants ne
purent retenir leurs larmes. Atahualpa cessa
de parler plus tôt qu'il ne l'aurait voulu,

mais sa voix fut étouffée par les larmes. On se sépara en convoquant, pour le jour suivant, tous les habitants des provinces voisines de Quito.

CHAPITRE XVIII.

—

La province de Quito se déclare pour Atahualpa. — Commencement des guerres entre les deux frères.

Quand Atoc partit de Cuzco, il eut soin de prendre avec lui la statue du Soleil qu'il avait fait sortir du temple, espérant que sa présence déciderait Atahualpa à se soumettre, et qu'il se déclarerait prisonnier. En arrivant à Tumi-Bamba, il la plaça dans le temple de Mullo-

cancha et ordonna aux Cañarès de venir prêter, devant elle, serment de fidélité à Guascar-Inga son seigneur, comme si ce serment eût été une sûre garantie contre l'esprit de révolte dont ils étaient toujours animés. Quand cette cérémonie fut terminée, il s'établit dans la ville après avoir obligé les habitants à livrer toutes leurs armes.

Atahualpa, averti de ce qui se passait, réunit le lendemain, au lever de l'aurore, tout le peuple sur la place publique de Quito, et lui demanda ce qu'il avait résolu. Alors Chalcochima, prenant la parole au nom de tous, lui dit : « Plût au ciel, vaillant Inga, » que nous pussions, à l'instant même, au » prix de notre vie, venger l'offense que l'on » te fait! Mais en attendant l'occasion de mon- » trer par des faits la vérité de nos paroles, » rassure-toi et compte sur notre fidélité. » Tant que le sang coulera dans nos veines, » nos bras se lèveront pour ta défense. Ceux » qui t'environnent aujourd'hui sont ceux

» qui, sous ton invincible père, ont fait la
» conquête du monde, et seraient parvenus,
» si l'on n'eût arrêté le cours de leurs victoires,
» jusqu'aux lieux où se cache le soleil. Ce sont
» eux qui ont soumis les Cochisquis, les Ca-
» ranguis et les Pachès. Ils balayeront comme
» la poussière le rebut des nations qui vient
» l'attaquer. Pacha-Mama (la Terre). nous
» saura gré de lui nettoyer le visage et de la
» débarrasser des misérables qui la foulent.
» Si Guascar-Inga a assouvi sa fureur sur de
» pauvres vieillards dont la force était épuisée
» par le sang qu'ils avaient versé au service
» de son père, ils ont laissé des fils et des
» amis qui sauront les venger. Nous n'avons
» jamais connu la crainte, et nous ne nous
» laisserons pas effrayer par les paroles d'un
» homme qui n'a jamais su que distribuer du
» coton et de la laine à ses concubines, pour
» qu'elles en fassent les vêtements soyeux qui
» conviennent à l'indolence. Laisse-nous, il-
» lustre prince, le soin de ta défense, et je

» te jure, par le ventre de Mama-Oello, et
» par la tête de Mango-Capac, nos ancêtres,
» par le soleil qui nous éclaire, je te jure,
» dis-je, au nom de tous ceux qui sont ici,
» de te faire proclamer empereur à Cuzco, au
» bruit des applaudissements de la nation. »
Puis s'adressant aux Quitos rassemblés sur la place : « Vous venez d'entendre, mes frères,
» ce que j'ai dit, au nom de tous, à notre
» seigneur Inga. J'espère que votre vaillance
» m'aidera à tenir ma promesse. Alors vous
» triompherez avec votre prince légitime.
» Gardez-vous d'écouter les conseils de la
» peur, et n'oubliez pas que les bourreaux de
» Guascar aiguisent déjà leurs couteaux pour
» assouvir la vengeance du tyran qui vous a
» déjà condamnés ; c'est pour défendre votre
» patrie et vos familles, c'est pour sauver
» votre propre vie que vous entreprenez
» cette guerre. Rappelez-vous que la mort
» atteint plus facilement le lâche qui cherche
» à l'éviter par la fuite que le vaillant

» guerrier qui la repousse en combattant. »

A peine Chalcochima avait-il achevé ces paroles que toute cette multitude remplit l'air de cris confus. Des milliers de bras s'élevèrent vers le soleil pour lui jurer de vaincre ou de mourir. A leurs acclamations se mêla le bruit des instruments militaires. Tous les guerriers se formèrent en *ayllos* ou compagnies, qui, après avoir choisi leurs chefs, se rangèrent en ordre de bataille et saluèrent le nouvel empereur.

Le lendemain, Atahualpa envoya un messager à Atoc pour lui demander quelles étaient ses intentions, l'assurant que, s'il entreprenait quelque expédition par ordre de son frère, il était prêt à marcher à son secours à la tête de toutes ses forces. Atoc lui fit répondre que c'était vers Quito qu'il se dirigeait, et que Guascar l'y envoyait avec l'ordre de saisir et de mettre à mort le rebelle qui avait osé se faire proclamer Inga sans la permission des prêtres et du sénat; mais que si Atahualpa

venait volontairement se rendre à lui, peut-être obtiendrait-il grâce de la vie. Les messagers qui apportèrent cette réponse à Atahualpa lui apprirent en même temps qu'Atoc avait quitté Tumi-Bamba pour marcher contre lui.

Chalcochima et Quizquiz, que le roi de Quito avait mis à la tête de son armée, réunirent aussitôt leurs guerriers pour marcher contre ceux du roi de Cuzco. Ils traversèrent la plaine de Chillopayo pour disputer à l'ennemi le passage du pont de la rivière d'Ambato. Y étant arrivés les premiers, ils le traversèrent et campèrent dans les champs de Mocha. Bientôt ils y furent attaqués par Atoc, et ce fut le premier combat de la guerre désastreuse qui dura si longtemps entre les deux frères. Les Quitos obtinrent d'abord quelques avantages, mais les Péruviens s'étant ralliés, les chargèrent avec tant de vigueur qu'ils furent forcés de prendre la fuite en laissant sur la place un grand nombre de

leurs meilleurs guerriers. Atahualpa, qui était resté à Quito, se préparait à leur envoyer des renforts, quand il apprit par les fuyards la nouvelle de la défaite de Mocha. Dissimulant sa douleur, il rassemble avec une incroyable activité une nouvelle armée à Ana-Quito, et, se mettant à la tête de son avant-garde, à pied et armé d'une demi-pique, comme un simple officier, il traverse la ville de Quito et marche sans prendre aucun repos au secours des siens.

Il les rencontra entre Mullahalo et Lactacunga, et, les apostrophant de paroles injurieuses, il les contraignit de reprendre leur rang et de retourner au combat.

Il reçut dans cet endroit un message de ses généraux qui lui annonçaient qu'Atoc, orgueilleux de sa victoire, se portait en avant, et que Chalcochima rassemblait le plus de monde qu'il pouvait pour l'arrêter dans le défilé de Mulli-Ambato. Atahualpa lui envoya l'ordre de ne pas s'avancer au delà,

mais d'attendre Atoc au passage de la rivière pour le lui disputer.

A peine Chalcochima avait-il pris position que l'on entendit le bruit des instruments guerriers de l'armée victorieuse qui s'approchait. Les deux armées, dont l'une était fière de sa victoire et l'autre voulait venger sa défaite, s'attaquèrent avec un acharnement incroyable. Le combat avait commencé au point du jour, et ce ne fut que vers la nuit que les troupes d'Atoc commencèrent à faiblir; les Quitos s'en apercevant redoublèrent leurs efforts et mirent l'ennemi en déroute. Atoc, Urco-Colla, cacique des Cañarès, et beaucoup d'autres chefs furent faits prisonniers et conduits devant Atahualpa qui les envoya à Quito. Après s'être emparé des bagages de l'ennemi et lui avoir envoyé tout le butin qu'il avait fait, il rentra lui-même en triomphe dans sa capitale. Après avoir torturé Atoc pour lui faire avouer tout ce qui se passait à

Cuzco, il le fit tuer à coups de flèches, ainsi qu'Urco-Colla.

Quand Guascar reçut la nouvelle de cette défaite, il cacha sa douleur et répondit en souriant au messager qui la lui apporta : « Que » mon frère se réjouisse des triomphes qu'il a » remportés sur sa propre nation, il en recevra » bientôt le châtiment. »

Guascar fit partir aussitôt son frère Guanca-Auqui à la tête d'une nouvelle armée, et, pour l'encourager, il lui donna une litière pour faire sa route, ce qui était le plus insigne honneur qu'il pût lui accorder. Guanca-Mayta, Yaguapanti et d'autres chefs qu'il est inutile de nommer reçurent l'ordre de l'accompagner.

En arrivant à Tumi-Bamba, Guanca-Auqui reçut de son frère Atahualpa un ambassadeur chargé de lui exprimer combien il regrettait d'avoir été forcé de prendre les armes, et combien il désirait la paix. Cet ambassadeur parla avec tant de chaleur qu'il toucha le cœur

de Guanca-Auqui; on dit même qu'il versa des larmes sur le triste sort de son frère. Cette conduite excita les soupçons, et le bruit se répandit que Guanca-Auqui se disposait à se liguer avec Atahualpa pour détrôner Guascar. Guanca-Auqui, pour le faire cesser, se décida à commencer la guerre. Atahualpa, qui avait déjà conquis tout le pays entre Quito et Tumi-Bamba, se présenta devant cette ville à la tête d'une brillante armée. Guanca-Auqui envoya dix compagnies pour s'emparer du seul pont sur lequel on pouvait traverser la rivière qui arrose cette vallée; mais quand elles y arrivèrent, les Quitos s'en étaient rendus maîtres; les Péruviens ayant voulu le reprendre, le combat s'engagea et devint bientôt une bataille générale entre les deux armées; interrompue par la nuit elle recommença le jour suivant. Vers le soir, la victoire se déclara pour les Péruviens. Atahualpa, Chalcochima, Quizquiz et tous ceux qui échappèrent au carnage, se retirèrent sur une montagne nom-

mée Mulloturo; les Péruviens les y suivirent, et attendirent le jour suivant dans l'espérance de les détruire jusqu'au dernier; mais les ayant attaqués en désordre, ceux qui se trouvaient sur la montagne, profitant de l'avantage de leur position et formant un corps compacte, les attaquèrent par l'endroit le plus faible et se frayèrent un passage; chargeant ensuite les Péruviens qui se trouvaient dans la plaine, ils en tuèrent un grand nombre sans que Guanca-Auqui ou ses capitaines pussent parvenir à les rallier.

Les Péruviens furent obligés de rentrer dans Tumi-Bamba. Chalcochima et Quizquiz renoncèrent à les poursuivre, et rappelèrent leurs guerriers pour les laisser jouir d'un repos qui leur était si nécessaire.

Guanca-Auqui, après avoir renforcé son armée, se décida à tenter une nouvelle attaque qui ne fut pas plus heureuse que la première. Les Quitos le poursuivirent jusque dans Tumi-Bamba et le forcèrent à abandonner cette

ville pour se retirer à Poma-Pongo. Un grand nombre de Péruviens furent noyés en voulant traverser la rivière. Guanca-Auqui, voyant que son armée était tellement affaiblie qu'elle ne pouvait résister aux vainqueurs, en conduisit les débris à Cusi-Bamba, et envoya à Cuzco la nouvelle de sa défaite, et s'occupa à se fortifier dans cette vallée, où il ne se croyait pas encore en sûreté, quoiqu'il fût à plus de trente lieues de l'ennemi.

Atahualpa, débarrassé des Péruviens, tira la vengeance la plus cruelle des Cañarès qui avaient toujours favorisé ses ennemis; il faisait ouvrir le ventre à toutes les femmes enceintes pour tuer ensuite leur fruit, disant que de pareils traîtres méritaient de mourir deux fois. Il ravagea tellement cette province que là où il y avait autrefois des villages florissants, on ne voit plus actuellement que des ossements qui blanchissent le sol.

Avant de terminer ce chapitre, il est bon de relever les erreurs qui ont été commises par

quelques auteurs dans la relation de cette guerre. Ils racontent que les Péruviens s'emparèrent à Tumi-Bamba de la personne d'Atahualpa, et le renfermèrent dans une étroite prison; mais qu'une Indienne ayant trouvé moyen de lui faire tenir une barre d'un métal très-dur, fait d'un mélange de cuivre et d'argent, il s'en servit pour percer les murs et prit la fuite pendant la nuit. Ils ajoutent qu'arrivé à Quito, Atahualpa rapporta que son père le Soleil l'avait changé en serpent et que, sous cette forme, il s'était échappé de la prison par une crevasse; il ajouta que le Soleil lui avait promis la victoire. Les autres ont prétendu que ce fut à l'aide de cette ruse qu'il parvint à réunir la nombreuse armée avec laquelle il s'empara de Tumi-Bamba.

Mais le fait s'est passé comme je viens de le raconter. Si Atahualpa fût tombé dans les mains de ses ennemis ils l'eussent sur-le-champ mis à mort comme Guascar l'avait ordonné.

CHAPITRE XIX.

—

Chagrin de Guascar en apprenant la mort de Guanca-Auqui. — Il ordonne des prières publiques. — Guerre contre les Pacamoros. — Nouvelle expédition contre Atahualpa.

La nouvelle de la défaite de Guanca-Auqui augmenta dans l'âme de Guascar les soupçons qu'il avait déjà conçus contre lui; mais comme il n'était pas tout à fait convaincu qu'il se fût ligué avec Atahualpa pour lui enlever l'empire, il résolut de dissimuler encore pendant quelque temps.

Guascar fit célébrer à Cuzco les cérémonies nommées *Itu*, dans l'espérance d'attendrir les Guacas sur le sort de ses armées vaincues. Cet *Itu* consistait en un jeûne pendant lequel il était défendu de rien manger qui fût assaisonné avec du sel ou du piment, et d'approcher d'aucune femme. La population se rassemblait sur une place où il ne devait se trouver aucun animal, ni personne qui ne fût natif de Cuzco. Les assistants se revêtaient d'habits analogues à cette triste cérémonie, se couvraient la tête et marchaient en procession à une grande distance les uns des autres et sans se parler pendant vingt-quatre heures; on dansait au son lugubre des tambours détendus, et l'on restait ensuite à boire et à s'enivrer pendant le même espace de temps. Cette cérémonie n'avait lieu que dans les cas d'extrême détresse.

Quand Atahualpa eut laissé reposer ses troupes pendant quelque temps, voyant que Guanca-Auqui restait immobile à Cusi-Bamba,

et n'apprenant pas de ses amis de Cuzco qu'on préparât une nouvelle expédition contre lui, il craignit que ses soldats ne s'amollissent dans le repos, et résolut de faire une expédition contre la province des Quixos (1) qui est située à l'est de la ville de Quito, de l'autre côté de la grande Cordillière. Ses généraux soumirent Maspa, Tosta, Cozanga, Coca et leurs environs, et revinrent à Quito fatigués d'avoir vaincu des pays si pauvres et conquis des provinces qui offrent si peu de ressources. Ils firent l'année suivante la conquête des Yumbos, qui ne fut pas plus avantageuse, et revinrent ensuite à Quito pour cultiver les terres qui étaient restées en friche depuis le commencement de la guerre.

Guanca-Auqui apprenant les conquêtes de

(1) La province de Quixos est située à l'orient de Quito. Gonzalo Diaz de Pineda fut le premier Espagnol qui y pénétra en 1536. On y fonda les villes de Baeza, Archidona et Avila. Mais il y a longtemps qu'elles ont été détruites par les Indiens révoltés. Le comte de Lemos a publié, en 1608, à Madrid, une description de cette province; c'est un livre de la plus grande rareté.

son frère, résolut de suivre son exemple, et s'avança à la tête de son armée dans la province de Pacamoros (1). Ces vallées, situées à l'est du Cusi-Bamba, sont arrosées par le fleuve Maragnon. Mais il fut loin d'être aussi heureux dans cette expédition que l'avait été son frère. Les Pacamoros de la vallée de Callanga opposèrent une si vigoureuse résistance au général Urco-Guanca, qu'ils lui tuèrent plus de dix mille soldats et le forcèrent à se réfugier à Cusi-Bamba. Les Pacamoros les y poursuivirent, mais ils furent repoussés et perdirent beaucoup de monde en remontant la Cordillière pour retourner chez eux.

Guanca-Auqui, irrité de ce mauvais succès, résolut d'aller en personne châtier les Pacamoros; il donna le commandement d'une grande partie de son armée à un vaillant In-

(1) La province de Pacamoros, que l'on nomme aussi Bracamoros, est au midi de celle des Moxos. Elle est habitée par les Xibaros, Indiens féroces qui ont détruit successivement tous les établissements que les Espagnols avaient fondés.

dien nommé Pingo-Ximi, et lui ordonna de se rendre à Guanca-Bamba. Il devait ensuite de là traverser les montagnes couvertes de neige et se frayer un chemin sur la gauche, en attaquant de ce côté les habitants des vallées de Callanga, de Tangaroca et de Morocara, tandis que Guanca-Auqui les attaquerait de l'autre côté en suivant la route qu'Urco-Guanca avait suivie la première fois.

Pingo-Ximi exécuta les ordres qu'il avait reçus. Il traversa la grande Cordillière et arriva dans une vallée nommée Pallanda. Après avoir remporté quelques avantages sur les habitants, il attaqua les Pacamoros, les battit et construisit, avec des branches et des herbes sèches, sur la montagne de Cumayoro, une forteresse qui fut mommée Moronoma. A peine était-elle terminée qu'il y fut assiégé par une quantité innombrable de barbares venus de toutes les vallées environnantes. Murunduro, cacique de Guambuco, qu'ils avaient choisi pour leur général, vint mettre le siége

devant la forteresse que les Péruviens avaient construite.

Pingo-Ximi commença cependant à s'inquiéter de ne pas voir arriver Guanca-Auqui. Celui-ci avait été arrêté par l'abondance des pluies. Quand les Pacamoros eurent appris la nouvelle de son approche, ils résolurent de se partager en deux corps, dont l'un continuerait le siége de Moronoma et l'autre marcherait contre lui pour empêcher sa jonction avec Pingo-Ximi. Celle-ci alla camper sur les hauteurs de Guambuco, où Guanca-Auqui devait donc nécessairement passer. Les Péruviens, croyant les Pacamoros occupés à se défendre contre Pingo-Ximi, gravissaient les montagnes sans défiance aucune; mais au coucher du soleil, ils furent attaqués par des ennemis qui se reposaient depuis le matin, au moment où ils avaient épuisé toutes leurs forces à gravir les montagnes escarpées. La lune éclaira le combat qui dura toute la nuit; pendant ce temps ceux qui étaient restés devant la forteresse de Mo-

ronoma l'emportèrent d'assaut, car Murundurо, leur général, leur avait ordonné de l'attaquer aussitôt qu'ils auraient appris qu'il livrait bataille aux Péruviens. Presque tous les assiégés furent tués; le peu qui échappèrent durent la vie aux Pallandas leurs alliés. Ceux qui combattaient les Péruviens ayant appris cette nouvelle, elle redoubla leur ardeur; ils les mirent dans une déroute complète, et c'est à peine si Guanca-Auqui parvint à s'échapper suivi de quelques-uns des siens. Les Pacamoros affirment, mais à tort, qu'il fut tué par Canaché, cacique des Quichiparras.

Guanca-Auqui fut bien heureux de se retrouver à Cusi-Bamba; mais son malheur fut bientôt suivi d'un autre plus grand. A peine était-il guéri de ses blessures, que son frère Guascar-Inga le frappa au cœur d'une manière plus pénétrante encore. Celui-ci, qui n'entendait rien à l'art de la guerre, attribua au manque de courage de Guanca-Auqui le mauvais succès de ses expéditions. Non

seulement il lui en fit les plus sanglants reproches, mais il lui envoya, ainsi qu'à Guépanti, Guança-Mayta et aux autres chefs, des vêtements de femme, des chumbis et des miroirs dont se servent les femmes. Il leur ordonna positivement de s'en revêtir et de faire dans ce costume leur entrée à Cuzco.

Guanca-Auqui et les autres chefs furent profondément blessés de ce présent. Le premier surtout en était tellement affligé qu'il pensait à se donner la mort. Voulant se laver de la trahison dont on le soupçonnait, il rassembla ses troupes, et quittant Cusi-Bamba sous prétexte d'aller tirer vengeance des Pacamoros, il alla attaquer les troupes qu'Atahualpa avait réunies sur la frontière. Il en fit un grand carnage avant que les Quitos eussent le temps de venir à leur secours et retourna ensuite à Cusi-Bamba.

Atahualpa ne put pardonner à son frère de l'avoir ainsi attaqué à l'improviste au milieu d'une trêve qui durait depuis si longtemps; il

lui fit dire que sans doute il avait mis pour cette expédition les habillements de femme que Guascar lui avait envoyés, mais que lui, il lui ferait la guerre comme un homme, et qu'il eût à se préparer.

Atahualpa mit de nouveau à la tête de son armée Quizquiz, Chalcochima et Ruminavi. Quilaco-Yupangui reçut le commandement d'un corps de réserve destiné à venir au secours de la partie de l'armée qui souffrirait le plus des efforts de l'ennemi. Toma-Rimay, Ucumari, Auqui-Topa et Tito-Atauchi furent chargés du commandement de ses gardes. Mais retournons à ces Espagnols qui vont bientôt arriver de Panama pour lui enlever le fruit de ses victoires.

Nous avons déjà dit au chapitre XV que Fr. Pizarro et Diego d'Almagro étaient retournés à Panama très-satisfaits de leur découverte. Le premier avait passé en Espagne et avait obtenu de l'empereur Charles V, de glorieuse mémoire, le titre d'Adelantado et de capitaine

général du Pérou. Il engagea beaucoup d'hommes de cœur à prendre part à cette expédition et à partager sa fortune. Parmi eux se trouvaient ses quatre frères, quoiqu'il eût mieux valu peut-être qu'ils restassent en Espagne. En arrivant à Panama, il trouva que l'un de ses compagnons était mort et que l'autre était très-mécontent de ce que la cour n'eût rien fait pour lui ; il avait cependant préparé tout ce qui était nécessaire pour l'expédition.

L'expédition se composait de deux vaisseaux armés à Panama et montés par cent cinquante hommes qu'avait attirés le bruit des richesses du Pérou, et d'un troisième qui était arrivé du Nicaragua. Il avait à bord Hernando de Soto, gentilhomme de Tolède, Sébastien de Belalcazar (1), Juan Fernandez, plusieurs autres capitaines et quantité de vivres et de provisions.

(1) Sébastien de Belalcazar joua depuis un grand rôle dans cette expédition. Ce fut lui qui fit la conquête de la province de Popayan.

Les Espagnols y débarquèrent à l'embouchure de la rivière de Coaque; de là ils gagnèrent, par terre, une vallée de la province des Paches, où ils fondèrent Puerto-Viejo, premier établissement des Espagnols au Pérou.

Pendant ce temps Atahualpa avait réuni à Quito l'armée la plus considérable que l'on eût encore vue dans ce pays. Il en donna le commandement à Quizquiz, et lui ordonna d'étendre les bornes de son empire jusqu'à la rivière de Yanamayo, à deux journées au delà de Caxamarca. Il alla la passer en revue dans la plaine de Chillogallo, et revint ensuite à Quito.

Quizquiz arriva près de Cusi-Bamba, où l'on était averti de son approche; mais Guanca-Auqui n'avait pu réparer les pertes que son armée avait éprouvées dans son expédition contre les Pacamoros. Forcés d'entrer en campagne avec une armée encore en désordre, les Quitos remportèrent sur lui une victoire facile et l'obligèrent à prendre la fuite. Les peu-

plades des environs se voyant livrées à la vengeance d'Atahualpa, se réfugièrent à Guanca-Bamba en emportant leurs idoles. Guanca-Auqui trouva, en arrivant à Caxamarca, dix mille Chachapoyas que Guascar envoyait à son secours. Ce renfort servit de noyau à une nouvelle armée qu'il réunit en appelant à lui les guerriers de toutes les provinces qu'il traversa, et avec laquelle il essaya encore une fois d'arrêter les vainqueurs. Il se fortifia dans Caxamarca et envoya les Cañarès et quelques autres nations à la rencontre de Quizquiz, qui s'était déjà avancé au delà de Cusi-Bamba. Ils le rencontrèrent à Cochaguaylla, entre Guanca-Bamba et la province des Guambos ; le combat commença le lendemain matin. Quizquiz, en habile général, ordonna à ses soldats de diriger tous leurs efforts contre les Chachapoyas, qui formaient la principale force de l'armée ennemie. Les Quitos les attaquèrent avec tant de fureur, qu'ils en tuèrent huit mille, les deux mille qui survécu-

rent se réfugièrent dans leur pays, en passant par Cuterbo; ils descendirent par Cocota et Çacata, traversèrent le grand fleuve Gallumba et la province des Chillaos : chacun regagna ensuite son village.

Quizquiz, vainqueur des Chachapoyas, dispersa aisément le reste de l'armée péruvienne, et fit un grand nombre de prisonniers qui, gagnés par des promesses et des présents, s'enrôlèrent, pour la plupart, au nombre de ses soldats.

Guanca-Auqui, désespéré de cette nouvelle défaite, n'eut d'autre parti à prendre que de retourner à Cuzco. Mais en arrivant à Bombon il y trouva une nouvelle armée si belle et si brillante qu'il ne douta plus de la victoire qu'il devait remporter sur Quizquiz. Celui-ci s'avançait à marches forcées. A peine Guanca-Auqui avait-il pris quelques jours de repos à Bombon qu'il entendit le son des trompettes ennemies; il rangea son armée en bataille sur les rives du fleuve Bombon, et aperçut bien-

tôt l'armée de Quizquiz qui, sachant que chaque pardon qu'il accordait lui gagnait un soldat, avait des troupes encore plus nombreuses qu'au moment où il était parti de Quito. Il remporta une nouvelle victoire et força le passage.

Quizquiz était aussi sévère que généreux; quand les caciques des provinces qu'il traversait ne venaient pas le trouver à la tête de leurs soldats pour se mettre au service d'Atahualpa, il les faisait massacrer avec toute leur famille; c'est par ce moyen qu'il avait réuni la nombreuse armée qu'il traînait à sa suite, et avec laquelle il remporta tant de victoires.

CHAPITRE XX.

—

Bataille de Yanamarca entre les armées d'Huascar et d'Atahualpa. — Les Guacas ordonnent à Guascar de se mettre en personne à la tête de son armée.

Guascar avait mis toute sa confiance dans l'armée qu'il avait envoyée à Bombon, et rien ne peut égaler la douleur que lui causa la nouvelle de sa défaite. Il se renferma dans son palais sans vouloir parler à personne. Il ne savait sur qui faire tomber sa colère; s'il n'eût

craint l'effervescence populaire, il eût fait périr sa mère et sa femme qu'il accablait sans cesse des traitements les plus injurieux.

Au bout de quelques jours il convoqua ses conseillers et les plus vieux capitaines, leur représenta le danger qui les menaçait, et les consulta sur les mesures à prendre pour le prévenir. L'on résolut de faire une nouvelle tentative pour arrêter la marche triomphante de Quizquiz, et d'envoyer à sa rencontre ce qui restait de troupes; on en donna le commandement à Mayta-Yupangui que Guascar fit appeler au sein du conseil pour lui représenter l'importance de la mission qui lui était confiée, et que de lui dépendait le salut de l'état et de l'empereur. Il le chargea de réprimander sévèrement son frère Guanca-Auqui, et de prendre le commandement à sa place. On ordonna à tous les guerriers, n'importe à quelle nation ils appartinssent, de venir s'enrôler, et l'ont tint un registre au moyen de

Quipos déposés dans la maison de Mayta-Yupangui.

Quatre années s'étaient écoulées depuis que la guerre civile désolait ainsi le pays, et que Curicuillor attendait vainement son bien-aimé.

Quilaco-Yupangui avait promis de revenir dans trois ans; sa tante, accablée de vieillesse, était sur le point de rendre le dernier soupir, et l'Inga voulait la marier à l'un des capitaines de Cuzco. Pour éviter cette union détestée, Curicuillor s'échappa de la demeure de sa tante au moment où elle expira. La princesse coupa ses longs cheveux, et prenant les vêtements modestes du plus pauvre de ses serviteurs, elle se peignit le visage de diverses couleurs, selon l'usage des Indiens qui vont à la guerre : sous ce costume elle se mêla parmi les valets qui suivaient l'armée.

Guanca-Auqui s'était retiré après sa défaite dans la vallée de Xauxa, où il trouva Mayta-

Yupangui qui y était arrivé depuis quelques jours, traînant à sa suite toutes les tribus qui habitent depuis le Chile jusqu'à Chinchaysuyo. Il reprocha durement à Guanca-Auqui ses défaites et la trahison dont on le soupçonnait. Guanca-Auqui lui répondit, sans essayer de se justifier : « D'ici à quelques jours tu verras si c'était ma lâcheté ou ma trahison qui » ont causé la destruction de mon armée ; tu » jugeras de mes succès par ceux que tu ob» tiendras toi-même. » En disant ces mots il le quitta et retourna à Cuzco.

Le lendemain on apprit l'arrivée de Quizquiz, qui avait forcé tous les guerriers des provinces qu'il avait traversées de se joindre à lui. Quand son avant-garde fut arrivée à Tamara, Mayta-Yupangui, voulant l'empêcher d'entrer dans Xauxa, marcha contre lui et l'atteignit dans la vallée de Yanamarca.

Le combat dura toute la journée et la victoire fut longtemps disputée. Des monceaux de morts jonchaient le champ de bataille

et servaient de retranchements aux survivants; mais vers le soir les Péruviens affaiblis commencèrent à battre en retraite, chaudement poursuivis par les Quitos qui en tuèrent une grande quantité.

Quilaco-Yupangui, général de l'armée de réserve, qui était venu au secours d'une aile de l'armée de Quizquiz, qui commençait à plier, fut blessé d'un coup de flèche; il tomba sur un monceau de morts, dans le moment où ses soldats étaient trop occupés à poursuivre les Péruviens pour s'apercevoir de la chute de leur général.

Quilaco-Yupangui, abandonné au milieu des morts, accablé sous le poids des cadavres, et épuisé par la perte de son sang, allait périr misérablement dans cet endroit, quand il aperçut un jeune homme qui parcourait le champ de bataille et avait l'air de chercher quelqu'un parmi tous ces corps défigurés. Quilaco l'appela à son secours; le jeune homme se hâta d'accourir, arracha la flèche qui était

restée dans la blessure, et l'aida à se relever; il le porta sur le bord d'un ruisseau qui arrosait la vallée, et après avoir lavé la plaie, il la pansa avec un morceau de graisse humaine qu'il arracha d'un cadavre. Quilaco commença à le questionner sur les motifs qui l'avaient amené près de lui; mais le jeune homme lui répondit : « Frère, je suis natif de » ce pays, mon nom est Titu; ne m'en demande » pas davantage. »

Ils allumèrent du feu avec quelques broussailles pour se préserver du froid et passèrent la nuit en cet endroit. Titu engagea le lendemain Quilaco-Yupangui à se rendre avec lui jusqu'à quelques cabanes qui se trouvaient près de là. Quilaco, craignant d'être mal reçu si on le reconnaissait pour un des chefs des envahisseurs, changea son riche costume contre celui d'un des soldats qui gisaient dans cet endroit, gagna avec son guide une de ces cabanes où ils vécurent misérablement de racines jusqu'à ce que sa blessure fût fermée.

Après la défaite de Yanamarca, Mayta-Yupangui et Guanca-Auqui s'enfuirent jusqu'à Xauxa avec quelques soldats échappés au carnage; le premier s'occupa à fortifier le passage de l'Angoyaco que les vainqueurs étaient absolument obligés de traverser; mais Guanca-Auqui était tellement découragé qu'il se retira à Villcas, où il resta dans l'inaction.

Quizquiz s'arrêta dans la vallée de Xauxa et fit rechercher sur le champ de bataille les corps des principaux capitaines qui avaient péri dans l'action, afin de leur rendre les honneurs funèbres. Mais on ne put retrouver Quilaco-Yupangui, dont la perte causa à Quizquiz une profonde tristesse.

Guascar-Inga, apprenant ce nouveau désastre, eut encore recours à ses idoles, surtout à celles de Guana-Cauri, et ordonna en leur honneur un jeûne général. Les prêtres, après avoir consulté les oracles, lui promirent qu'il remporterait une brillante victoire s'il se mettait lui-même à la tête de son armée. Il

quitta donc aussitôt Cuzco pour la rejoindre.

Les Péruviens seraient parvenus à empêcher leurs ennemis de traverser l'Angoyaco s'ils avaient reçu quelques secours, mais le royaume était déjà épuisé de soldats. Ils parvinrent cependant à arrêter Quizquiz pendant plus d'un mois; mais celui-ci s'en inquiétait peu parce que chaque jour on lui amenait de nouveaux renforts. Les Quitos au bout de ce temps forcèrent le passage, et Mayta-Yupangui fut contraint d'aller rejoindre à Villcas Guanca-Auqui qui se voyait disculpé par le mauvais succès de son collègue.

Cette nouvelle jeta l'effroi dans le cœur des habitants de Cuzco qui jusqu'alors avaient méprisé les Quitos. Guayna-Capac rejoignit son armée à Xaxaguana, mais il ne fut pas plus heureux que ses généraux, comme nous le verrons au chapitre suivant.

CHAPITRE XXI.

—

Victoire des Péruviens à Tavaray. — Bataille de Chontacaxa. — Guascar-Inga est fait prisonnier. — Reddition de Cuzco. Cruautés exercées par Quizquiz sur les vaincus.

A la confusion de tous les hérétiques qui ont troublé le monde dans les derniers temps, Guascar-Inga, sans autre lumière que celle de la raison, comprit l'importance des pénitences et des sacrifices pour apaiser la divinité offensée. Quand il apprit que Quizquiz

venait l'attaquer jusque dans sa capitale, il renonça à tout secours humain et s'adressa à ses Guacas. Il ordonna un jeûne général de trois jours, et se rendit en personne à Guana-Cauri pour y offrir des sacrifices, et distribua ensuite des présents aux prêtres pour qu'ils priassent le soleil et Pachacamac de favoriser ses armes.

Pendant qu'il faisait ses préparatifs pour entrer en campagne, il lui arriva du Chili, du Collao, de Chucuito, de Condesuyo et d'Andesuyo, un nombre considérable de guerriers de toutes les nations qui venaient à son secours. Il alla camper à leur tête dans la vallée de Xaxaguana, où il fit dresser des tentes magnifiques. Il ordonna ensuite aux guerriers du Chili, d'Andesuyo et de Condesuyo, de se porter en avant, d'aller camper sur les hauteurs de Cocha-Bamba du côté des Omascuyos, et de repousser l'ennemi du côté de la rivière de Cota-Bamba. Il ordonna à Guanca-Auqui, qui arrivait du côté de Villcas,

de s'arrêter au pont de l'Apurimac, et de s'y réunir à Mayta Yupanqui. Il leur envoya, au même endroit, quelques renforts commandés par Aguapanti et Pacamayta. Ils devaient attaquer de concert l'armée d'Atahualpa, et tâcher de lui livrer dans cet endroit une bataille décisive.

Les Chiliens et les nations qui les accompagnaient rencontrèrent un fort détachement commandé par Chaleochima, et qui, par l'ordre de Quizquiz se dirigeait vers Cuzco par Chumbivillcas. L'armée des Quitos perdit dans ce combat dix mille hommes, parmi lesquels se trouvait Tumarimay, un de ses principaux chefs. Rampa-Yupanqui fit couper les têtes des chefs et d'une partie des soldats qui avaient été tués dans le combat, et les envoya à Guascar - Inga, qui dit en les recevant à ceux qui l'environnaient : « Vous voyez, fils » du Soleil, la récompense que Pachacamac » accorde à mes jeûnes et à mes larmes. Voici » les appuis sur lesquels comptait mon frère

» rebelle. Si les armes des nations qui nous
» sont soumises ont suffi pour vaincre Chalco-
» chima, que ne puis-je espérer de votre va-
» leur! N'oubliez pas l'exemple de vos pères
» et surpassez par votre valeur les nations
» qu'ils ont autrefois soumises. »

Bientôt après on apprit que Quizquiz s'approchait à la tête d'une armée innombrable. Topa Atauchi, Topa Atau, Urco-Guaranga et quelques autres chefs se hâtèrent de ranger en bataille l'armée de l'Inga. Des cris épouvantables annoncèrent le commencement du combat : mais la fortune, fatiguée de prodiguer ses faveurs à Quizquiz, se déclara cette fois en faveur des Péruviens. Les Quitos se retirèrent, sans avoir perdu beaucoup de monde, de l'autre côté de la rivière de Cota-Bamba. Quelques-uns se fortifièrent sur les collines; mais la plupart se réfugièrent dans les broussailles, qui sont très-abondantes dans cet endroit. Les capitaines de Guascar y ayant fait mettre le feu, il en périt un

grand nombre, car ceux qui voulaient échapper aux flammes étaient massacrés par l'ennemi. Les Péruviens, voyant que le soleil était sur le point de se coucher, attendirent au lendemain pour attaquer ceux qui s'étaient retranchés sur les hauteurs et rentrèrent dans leur camp.

Aussitôt que Quizquiz, Ruminavi et Chalcochima se furent aperçus de leur retraite, ils descendirent dans la plaine, et appelant à haute voix leurs soldats qui s'étaient cachés de tous les côtés, ils les engagèrent à venir prendre part au festin que les Péruviens avaient préparé pour célébrer leur victoire. Ils employèrent la nuit à se reformer, et offrirent le lendemain, aux yeux de l'ennemi, un spectacle auquel il était loin de s'attendre, celui d'une armée aussi nombreuse que celle de la veille qui se préparait à l'attaquer. Les Péruviens surpris coururent aux armes. Guascar-Inga se fit revêtir d'une armure d'or bruni, et se mit à la tête de ses troupes.

Quand les premiers rayons du soleil levant eurent permis à Quizquiz de l'apercevoir, il s'écria : « Soldats ! c'est vers cette brillante » lumière que vous devez diriger vos efforts ; » que la journée ne se passe pas sans que » l'Inga ait succombé sous vos coups. » A peine avait-il achevé ces paroles, que Guascar donna le signal du combat. L'armée des Péruviens était beaucoup plus considérable que celle des Quitos ; mais se fiant sur leur nombre ils n'attaquèrent pas en aussi bon ordre qu'ils l'auraient dû faire ; le combat s'engagea avec la plus grande fureur dans un endroit nommé Chontacaxas ; chaque guerrier méprisant le péril succombait avec joie pourvu qu'il eût fait tomber quelque ennemi sous ses coups. Les montagnes retentissaient du bruit des armes et des cris des soldats, les vallées étaient inondées de sang. Le carnage dura jusqu'à l'après-midi : mais alors Quizquiz, par un vigoureux effort, dispersa les gardes de Guascar, renversa sa litière et

le fit prisonnier. Les Orejones voyant la chute de leur prince, prirent la fuite de tous les côtés, laissant leurs principaux chefs au pouvoir des Quitos.

Qui pourrait peindre le désespoir de Mama-Ragua-Oello et de Mama-Chiqui-Yuspay, quand ces tristes nouvelles furent parvenues à Cuzco. Quizquiz alla camper à Quisipay, si près de Cuzco, que l'on pouvait entendre les cris de désespoir qui remplissaient la ville; il envoya un messager à Quito pour instruire Atahualpa de l'heureux succès de ses armes, et chargea un de ses principaux prisonniers d'aller consoler la mère et l'épouse de Guascar, et de leur dire qu'il espérait que la querelle entre les frères se terminerait d'une manière satisfaisante pour tous les deux. Le lendemain il fit ordonner à tous les Orejones, et surtout à leurs chefs, et venir se prosterner devant la statue d'Atahualpa qu'il avait apportée avec lui, et qu'on nommait Ticci-Capac, c'est-à-dire, *maître des dernières régions de la terre.*

Les Orejones furent très-affligés de cet ordre de Quizquiz, et lui demandèrent, pour y réfléchir, trois jours qu'il leur accorda ; car il sentait bien que tant qu'il serait maître de la personne de Guascar, il n'avait à craindre aucune attaque.

Les Orejones employèrent ces trois jours à débattre s'ils prendraient de nouveau les armes ou s'ils obéiraient à la sommation de Quizquiz, mais enfin ils se décidèrent à obéir. Ils sortirent de Cuzco rangés par ayllos et par familles, et se rendirent à Quisipay; mais pendant qu'ils se prosternaient devant la statue d'Atahualpa, Quizquiz les fit cerner par ses soldats et s'empara de la personne des principaux chefs : Guanca-Auqui, Guapanti, Pacarusno, Apoc Chalco Yupangui et Rupaca. Ces deux derniers étaient les grands-prêtres du Soleil qui avaient revêtu Guascar-Inga des insignes impériaux. On arrêta avec eux un grand nombre de seigneurs également du sang des Ingas, mais d'un rang moins élevé.

Quizquiz les accabla des reproches les plus sanglants et leur déclara qu'il voulait bien leur accorder la vie, mais qu'il les condamnait à recevoir sur les épaules un certain nombre de coups de *chumbis* ou massue de pierre ; il en excepta cependant quelques-uns avec lesquels il avait eu autrefois des querelles, et qu'il fit massacrer devant ses yeux.

Il ordonna ensuite à tous ses prisonniers de tourner la face du côté de Quito et de proclamer à haute voix Atahualpa pour leur seigneur, et de s'écrier : « qu'Atahualpa, notre » maître, vive de nombreuses années, que le » Soleil prolonge ses jours, et que la terre lui » permette de la fouler longtemps et de l'ar- » roser du sang de ses ennemis. » Ils s'arrachèrent ensuite quelques poils des cils et des sourcils, et les jetèrent du côté de Quito en signe de sacrifice.

Quizquiz fit ensuite amener en sa présence Mama-Ragua-Oello, mère de Guascar, et Mama-Chiqui-Yuzpay, sa femme, qui rougis-

sait de honte d'être obligée de paraître dans cette situation devant tout le peuple. Puis s'adressant à la pauvre mère il lui dit: « D'où vous » vient, présomptueuse vieille, l'orgueil qui » vous anime ? Pensez-vous avoir pour fils un » prince juste et bon, et qu'il soit parvenu par » des voies légitimes au titre d'Empereur ? Sa- » chez que, quand Guascar est né, vous n'étiez » que la concubine de l'Empereur et non sa » *coya* (épouse légitime), comme vous avez » voulu le faire croire; c'est à cause de cela que » Guayna-Capac avait désigné en mourant son » fils légitime Nina-Cuyuchic pour lui succéder. » A la mort de celui-ci, des vieillards et des » prêtres ignorants, au mépris des droits d'A- » tahualpa, mon frère et mon maître, donnè- » rent l'aigrette et le *Tarcogualca* à l'indigne » Guascar. Mais aujourd'hui Atahualpa triom- » phe et Guascar est forcé de s'humilier de- » vant lui. »

Quizquiz fit ensuite tirer de la prison, où ils gémissaient couchés sur la paille, Tito-Atau-

chi, Inga-Ruca, Topa-Atauchi et les autres principaux conseillers de Guascar. Il fit placer l'Inga lui-même dans sa litière et lui fit traverser ainsi les rangs de son peuple désolé, pour lui rappeler les temps plus heureux où il était révéré comme seigneur universel.

Il le fit ensuite amener en sa présence ainsi que les deux prêtres qu'il avait déjà fait maltraiter et lui dit : « Déclarez-moi lequel des » deux traîtres a eu l'audace de vous procla- » mer Inga au mépris des droits de tant d'au- » tres qui, par leur vertu, le méritaient » mieux que vous. » Mama-Ragua-Oello dit alors à son fils : « Jamais le créateur de toute » chose, Ticci-Viracocha, ne laissa le crime im- » puni; la honte qui t'accable aujourd'hui, toi » et les tiens, est le juste châtiment des cruautés » que tu as commises sans craindre la ven- » geance des dieux. » « Ma mère, répondit Guas- » car, pleurez et gémissez, mais ne vous mêlez » pas d'affaires qui ne sont pas les vôtres, car » la faute dont vous m'accusez est maintenant

» irréparable.» Puis s'adressant à Quizquiz et à Chalcochima : « Qui êtes-vous pour prétendre » juger mes droits à la couronne? Rappelez-» vous que, quoique vous soyez mes vain-» queurs, vous n'êtes que les sujets et les es-» claves de mon frère à qui seul je répondrai ! » Usez comme vous voudrez de votre victoire, » mais ne vous mêlez pas d'une affaire dont » vous n'avez pas le droit de connaître!»

La fierté de cette réponse irrita Quizquiz qui fit reconduire l'Inga en prison ainsi que tous ses amis. Il dit ensuite aux Orejones et aux guerriers des autres nations : « Relevez-» vous, vous qui avez été châtiés pour le crime » d'autrui ; relevez-vous, je vous pardonne ; » rentrez dans vos demeures et dites à ceux » qui les ont abandonnées qu'ils peuvent y » rentrer sans crainte, car ce ne sont pas eux » qui sont cause de la guerre. »

Le lendemain Quizquiz fit massacrer tous les chefs et tous les guerriers cañarès que l'on put atteindre, parce que Urco-Colla, leur prin-

cipal cacique, avait été la cause de la guerre. Il fit tuer aussi un grand nombre de chefs chachapoyas et des autres provinces qui sont situées du côté de Chinchaysuyo pour les punir d'avoir pris le parti de Guascar.

Quizquiz entra ensuite à Quito à la tête de son armée, et ce fut là qu'il mit le comble à toutes ses barbaries; il fit amener sur la place publique de Cuzco toutes les concubines favorites de Guascar, toutes celles qu'il avait rendues mères, celles qui étaient enceintes, ainsi que plus de quatre-vingts enfants de ce prince, qu'il fit sortir de sa prison pour le rendre témoin du triste spectacle qu'il lui préparait. Parmi ces malheureuses victimes, on remarquait Coya-Miro, sœur et concubine de Guascar, qui portait un de ses fils dans ses bras et tenait l'autre par la main.

Quand toute la famille de l'Inga fut ainsi réunie sur la place, Quizquiz la fit massacrer tout entière en sa présence, sans épargner une seule personne. Guascar s'écria alors en

levant les yeux au ciel : « Apoc, Pachayacha-
» chic, Viracocha, Ticci, divin créateur de
» toute chose, que la douleur qui déchire au-
» jourd'hui mon cœur pénètre dans l'âme de
» ces cruels bourreaux! » . . . . . .

Il n'y eut qu'un petit nombre de filles et de parentes de Guascar qui échappèrent à cette cruelle boucherie parce qu'elles étaient renfermées dans les ayllos. Parmi elles se trouvait une de ses sœurs nommée Mama-Quispicusi, qui reçut plus tard au baptême le nom de doña Inez, de qui descendit la famille célèbre des Ampueros de Lima et Mama-Ussica, plus tard doña Catalina, et mère de D. Carlos Inga. . . . .

Le lendemain, Quizquiz, non content d'avoir assouvi sa fureur sur les vivants, fit arracher du tombeau le corps du bon Topa-Inga, le fit traîner à Rocromoca, et livrer aux flammes pour affliger les Péruviens. Ils aimaient tellement ce prince qu'un grand nombre suivirent son corps jusqu'à Rocromoca où le gé-

néral d'Atahualpa les fit cerner par ses soldats et massacrer jusqu'au dernier. Le lendemain il fit proclamer dans les rues de Cuzco l'ordre à tous les membres de la race des Ingas de se réunir devant la forteresse de Cusi-Bamba pour qu'il leur expliquât les motifs qui l'avaient porté à faire brûler le corps de Topa-Inga. Quand ils furent réunis, tous ceux qui descendaient directement de Topa-Inga, et dont le nombre s'élevait à plus de mille, ainsi que leurs serviteurs, furent mis à mort par ses ordres; il y en eut cependant quelques-uns qui réussirent à s'échapper.

Quizquiz envoya ensuite des messages dans les provinces de Cuntisuyo, d'Andesuyo et de Collasuyo pour y faire proclamer Atahualpa, et se fit livrer les trésors de Guascar et de ses prédécesseurs; événement qui tourna au profit des étrangers comme nous le verrons plus tard.

CHAPITRE XXII.

Atahualpa apprend en même temps la défaite de son frère et le débarquement des Espagnols. — Il est fait prisonnier à Caxamarca. — Mort de Guascar-Inga.

Atahualpa, qui attendait avec l'impatience la plus vive des nouvelles de son armée, apprit avec la joie la plus vive que son frère était prisonnier, qu'il était maître de l'empire, et que sa statue avait été adorée à Cuzco; il fit célébrer, en l'honneur de cette victoire, des fêtes splendides à Tumi-Bamba, et y convia

toutes les tribus qui habitent entre Cuzco et Cusi-Bamba, c'est-à-dire sur une étendue d'environ quatre-vingts lieues.

Atahualpa prit lui-même place au banquet, se montrant généreux avec les pauvres, familier avec les riches, indulgent avec les coupables, reconnaissant envers ses serviteurs, et terrible envers les traîtres.

Mais sa joie ne fut pas de longue durée, car il apprit, par une rumeur qui se transmit rapidement de bouche en bouche, que des étrangers, semblables à ceux qui avaient paru sur cette côte huit ans auparavant, avaient débarqué en grand nombre dans la province des Pachès : on racontait qu'ils étaient montés sur de grands moutons, qui surpassaient les guanacos à la course; qu'ils avaient des *pucunas* ou sarbacanes, au moyen desquelles ils lançaient du feu avec un bruit plus effrayant que le tonnerre, et portaient des *macanas* si tranchantes qu'elles pouvaient couper un homme en deux. Cette nouvelle inquiéta tout

le monde. Atahualpa essaya de tranquilliser ses sujets en leur disant que ces étrangers étaient probablement des envoyés de Viracocha, et depuis cette époque ce nom est resté aux Espagnols.

Quelques jours s'étant écoulés sans que ce bruit se confirmât, Atahualpa envoya à Quizquiz et à Chalcochima, l'ordre de lui envoyer Guascar à Caxamarca où il comptait se rendre.

Les Espagnols, s'étant reposés quelque temps à Caxamarca, laissèrent à bord de leurs vaisseaux le nombre d'hommes nécessaires pour les défendre, et se rendirent dans l'île de Puna, où les Péruviens qui tenaient garnison dans Tumbèz avaient fait une invasion quelque temps auparavant; mais les habitants de l'île les avaient mis en fuite après leur avoir fait une soixantaine de prisonniers.

Francisco Lopez de Gomara dit, dans son *Histoire des Indes*, qu'Atahualpa commandait en personne cette expédition; mais il a été mal informé. Les habitants de Puna, fiers de

leur récente victoire, prirent les armes, et voulurent, mais en vain, s'opposer au débarquement des Espagnols. Ceux-ci ayant appris ce qui venait de se passer, se firent livrer les prisonniers péruviens; après leur avoir demandé le sujet de la guerre, ils leur rendirent la liberté, et les conduisirent à Tumbèz, qui n'est qu'à douze lieues de Puna. Ils les comblèrent de présents, en leur disant : « Allez trouver votre maître, saluez-le de » notre part, et dites-lui les bons traitements » que vous avez reçus de nous. » En reconnaissance de ce service, les Indiens de Tumbèz les attaquèrent la nuit même de leur débarquement. Mais comme ils avaient des chevaux, et se tenaient sur leurs gardes, ils les repoussèrent facilement. Les Espagnols apprirent dans cette occasion le fond que l'on peut faire sur l'amitié des Indiens.

Les Espagnols, en partant de Tumbèz, traversèrent d'abord des sables arides : mais bientôt ils aperçurent de riches villages. Ils

avaient avec eux des interprètes, car en 1525, Juan Roldan et Pedro de Candia, qui avaient débarqué sur cette côte, s'étaient emparés de quelques Indiens que François Pizarro avait conduits en Espagne. Ils avaient très-bien appris le castillan, et ce fut par eux que l'on apprit la puissance et la richesse du pays où l'on se trouvait. Les Espagnols arrivèrent d'abord chez les Tallanas, qui les reçurent très-bien, et leur fournirent tout ce dont ils avaient besoin pour leur voyage. Ils entrèrent ensuite dans la vallée de Pohechos, puis dans celle de Tangarara, où ils fondèrent au nom de S. M. la plus ancienne ville du Pérou. Ils la nommèrent Saint-Miguel-de-Piura. Ce fut Blas de Atienza qui en fut le premier alcalde.

Les Espagnols, ayant eu connaissance dans cet endroit de la puissance et de la richesse de la province de Chimo, laissèrent dans la nouvelle ville de Piura assez de monde pour la garder, et se dirigèrent vers la vallée de

Jayanca, où ils reçurent le meilleur accueil du cacique Caxusoli, qui était déjà très-avancé en âge. Pendant quelques jours que les Espagnols séjournèrent dans ce pays, les principaux caciques des environs vinrent les trouver pour rechercher leur alliance. Parmi eux se trouvait Xecfuin Pisan, cacique de la province de Lambayeque. Mais cette démarche ayant déplu à ses sujets, ils l'attaquèrent avec tant de fureur qu'ils lui cassèrent les jambes et les bras. Pendant la nuit on mit le feu à la maison dans laquelle il s'était réfugié, et il périt dans les flammes. On prétend que la colère de sa nation fut excitée contre lui, parce qu'il allait rechercher le secours des étrangers pour éviter le châtiment qui le menaçait, car il avait fait périr ses trois frères pour s'emparer de toute la succession d'Efquin-Pisan leur père.

Xecfuin Pisan eut pour successeur son frère, que la belle Chestan Xecfuin avait conçu à Cuzco, et qui avait été nommé Cuzco-Chumbi,

comme nous l'avons raconté plus haut. Ce prince, le premier du pays qui reçut le baptême, fut nommé D. Pedro Cuzco-Chumbi, et eut pour successeur son fils D. Martin Farro-Chumbi, qui se montra toujours très-dévoué à la religion.

François Pizarro apprit dans cet endroit la guerre civile qui divisait les deux frères, et que le roi de Quito était en route pour Caxamarca. Quand il fut arrivé dans la vallée de Chimo, il fut très-étonné de la grandeur et de la beauté des édifices qui y avaient été construits par les anciens rois du pays. Ce fut dans cette vallée que Pizarro fonda, en 1535, la ville de Truxillo.

De Chimo, les Espagnols se dirigèrent vers Caxamarca, où Atahualpa était déjà depuis quinze ou vingt jours. Il se trouvait alors aux bains de Cuñu, et leur fit défendre d'avancer plus loin sans sa permission. Malgré cela les Espagnols entrèrent dans Caxamarca, et s'emparèrent d'une tour fortifiée qui s'y

[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] ville, [illegible] [illegible] [illegible] Atahualpa et l'engagea à venir [illegible] [illegible] [illegible].

Francisco Pizarro envoya au roi de Quito, avec les présents, Philippe et Martin, interprètes natifs de la vallée de [illegible], pour lui annoncer qu'il venait, de la part du pape et de l'empereur, pour lui révéler le vrai dieu, créateur du ciel et de la terre. Atahualpa, curieux de connaître par lui-même ces étrangers, dont on lui annonçait l'arrivée, se décida à revenir à Caxamarca, et ordonna à ceux qui devaient l'accompagner, de ne porter avec eux aucune arme, ni ostensible ni cachée, car elles étaient inutiles dans un voyage aussi saint que celui qu'ils allaient faire.

Le capitaine Hernando de Soto, voulant étonner l'Inga, alla à cheval au-devant de lui. Ayant pris un Indien en croupe, il franchit un fossé de vingt pieds de large à la grande admiration des naturels.

Il était plus de midi quand Atahualpa ar-

riva à Caxamarca. Frère Vincent de Valverde, de l'ordre de Saint-Dominique, alla au-devant de lui, un bréviaire à la main, et lui exposa longuement les mystères de notre sainte religion, en citant dans son discours plusieurs passages des évangiles, comme si Atahualpa avait su ce que c'était que les évangiles, ou eût été obligé de le savoir. L'Inga ayant pris le bréviaire par curiosité, le laissa tomber. Le moine en fut si irrité qu'il réclama à grands cris vengeance pour l'offense faite à Dieu et à sa sainte loi. Les Espagnols déchargèrent leurs arquebuses sur les Indiens qui furent ensuite attaqués par des cavaliers dont les chevaux étaient couverts de grelots. Ce bruit inaccoutumé jeta l'effroi parmi les Indiens. Les Espagnols, voyant que le moment décisif était arrivé où ils devaient tout perdre ou se rendre maîtres du pays, attaquèrent l'épée à la main cette multitude désarmée. Atahualpa fut renversé de sa riche litière, qui était portée sur les épaules des principaux seigneurs. François

Pizarro se frayant un passage à travers la foule le saisit par ses vêtements. Ses gardes prirent la fuite de tous les côtés, et les Espagnols, ayant entraîné l'Inga dans leur camp, lui mirent les fers aux pieds. Le jour suivant ils pillèrent son palais et s'emparèrent de l'or, de l'argent et de tout ce qu'il contenait de précieux. Pour recouvrer sa liberté, l'Inga promit aux Espagnols une telle quantité d'or et d'argent qu'il paraissait presque impossible qu'il pût la fournir. Il expédia dans tout l'empire des messagers avec l'ordre de lui envoyer au plus vite les trésors des Guacas et ceux des rois ses prédécesseurs.

Quizquiz s'approchait de Caxamarca avec les forces nécessaires pour garder Guascar-Inga; mais François Pizarro, ayant appris qu'il avait laissé une armée considérable dans Cuzco, après y avoir commis des cruautés inouïes, y envoya Villegas et Martin Bueno, accompagnés de quelques Indiens de confiance. Ils étaient chargés d'ordonner à tous les

guerriers de retourner dans leurs foyers et de rapporter tout l'or et tout l'argent qu'ils trouveraient dans les palais de la ville impériale, et qui devait faire partie de la rançon d'Atahualpa. Hernando de Soto et Pedro del Barco furent envoyés dans le même but au fameux temple de Pachacamac, car on gardait Atahualpa comme otage pour leur sûreté.

Pizarro était très-impatient d'avoir une entrevue avec Guascar, et demandait souvent à Atahualpa s'il arriverait bientôt. Celui-ci répondait toujours qu'il était en route. Pizarro lui dit un jour imprudemment : « J'attends » avec impatience l'arrivée de votre frère, » pour savoir quels sont ses droits, rendre » justice à chacun et tâcher de vous mettre » d'accord. » Ce discours inquiéta tellement Atahualpa qu'il envoya aussitôt à ceux qui étaient chargés de la garde de Guascar, l'ordre de le mettre à mort. Guascar, qui connaissait l'ambition de son frère, s'attendait depuis longtemps à son sort. Ayant rencontré à Ta-

paraco Hernando de Soto et Pedro del Barco, il les supplia de l'accompagner à Caxamarca. Il leur fit part de ses craintes et leur promit des trésors beaucoup plus considérables que ceux que son frère pouvait leur donner. Mais ceux-ci, après avoir tâché de le tranquilliser, persistèrent dans l'intention de continuer leur route.

Ce fut à Andamarca que les messagers d'Atahualpa rencontrèrent le malheureux Guascar, et communiquèrent à ses gardiens l'ordre dont ils étaient porteurs. Ceux-ci l'exécutèrent à l'instant, et tuèrent non seulement Guascar, mais sa mère Mama-Ragua-Oello, son épouse et toutes les femmes qui les accompagnaient. Tito-Atauchi, Topa-Atau, Guanca-Auqui, Chalco-Yupangui, Inga-Ruca et beaucoup d'autres seigneurs périrent aussi avec leur prince. On assure qu'avec eux finit la race masculine des Ingas.

Dès que Atahualpa eut appris que ses ordres étaient exécutés, il feignit la plus grande

douleur et se revêtit d'habits de deuil. Pizarro lui en ayant demandé la raison, il lui répondit que son frère était mort pendant le voyage. Le général chercha d'abord à le consoler, mais au bout de quelques heures il apprit de Guari-Tito, fils naturel de Guascar, la sanglante tragédie qui s'était passée à Andamarca. Guari-Tito lui apprit en même temps que Chalcochima s'avançait vers Caxamarca avec une nombreuse armée, dans l'intention de délivrer Atahualpa.

Pizarro, en apprenant cette nouvelle, envoya aussitôt un Espagnol accompagné d'un Orejon nommé Angamarca-Mayta, à la recherche d'Hernando de Soto et de Pedro del Barco, pour leur ordonner de s'emparer de Chalcochima. Ceux-ci, ayant appris que ce général se dirigeait de Guamanga à Xauxa pour armer en sa faveur les Yauyos, les Guancas et d'autres nations, résolurent, malgré le danger auquel ils s'exposaient, d'aller l'attendre à Xauxa.

CHAPITRE XXIII.

Hernando de Soto arrive à Xauxa et fait Chalcochima prisonnier. — Fin de l'Histoire de Curicuillor. — Mort d'Atahualpa.

L'ordre que Quizquiz avait envoyé à toutes les provinces de prêter foi et hommage à Atahualpa attira tant de monde à Caxamarca, que les Espagnols commencèrent à craindre pour leur sûreté. Ils ne marchaient jamais sans armes et défendirent aux Indiens d'en porter.

Atahualpa éprouvait un vif regret de ne pouvoir assister aux banquets que les chefs donnaient en son honneur; il obtint un jour de Pizarro la permission d'y assister, accompagné de quelques Espagnols bien armés. Le soir, on le fit rentrer sous bonne garde dans son appartement. Philippe, l'interprète indien, avait assisté à cette fête pour écouter ce que diraient les caciques de la manière dont les Viracochas traitaient leur souverain. Il était, dit-on, épris d'une des femmes d'Atahualpa, que la crainte qu'inspirait l'Inga empêchait de se rendre à ses désirs. Il profita de l'occasion du banquet pour accuser le roi de Quito, et dit aux Espagnols « qu'il avait rassemblé » tous ces caciques à Caxamarca dans l'inten» tion de se révolter et de les chasser du pays.» Les Espagnols, qui voyaient avec peine que le payement de sa rançon éprouvait des retards, ajoutèrent foi à cette dénonciation; les témoins, qu'on ne pouvait interroger qu'au moyen de l'interprète, la con-

firmèrent, et la mort de l'Inga fut résolue.

Pendant les six mois qui s'étaient écoulés depuis la bataille de Yanamarca, Quilaco-Yupangui s'était entièrement remis de ses blessures dans la vallée, où il s'était réfugié par les soins de son fidèle Titu. Celui-ci cherchait de tous côtés à se procurer des nouvelles, et lui avait appris l'arrivée des Viracochas au Pérou. Un jour Titu, en arrivant à Xauxa, trouva la place qui est devant le palais remplie de gens de guerre, et apprit que c'était l'armée de Chalcochima qui se rendait à Caxamarca pour délivrer Atahualpa, et que le général s'était arrêté dans cet endroit parce qu'il était arrivé de Cuzco deux messagers du Soleil accompagnés d'un Orejone, et que ce dernier ayant voulu prendre le commandement de l'armée, une querelle s'était élevée entre lui et Chalcochima.

C'étaient en effet Hernando de Soto et Pedro del Barco qui venaient d'arriver de Cuzco accompagnés d'Anda-Marca-Mayta. Celui-ci

s'était approché de Chalcochima en lui disant d'un ton de mépris : « Eh bien ! tes cruautés » auront-elles bientôt un terme? Quand toi » et cette bête féroce de Quizquiz serez-vous » rassasiés de sang? Dis-moi, tigre furieux, » viens-tu répandre celui de ces misérables, » après avoir versé tout celui des Ingas? Je » me réjouis de ce que le créateur ait envoyé » les exécuteurs de sa justice pour châtier tes » barbaries et celles de ton chef. Mets un terme » à ta fureur et suis nos pas, car le chef des » Espagnols t'ordonne de venir le trouver. »

Chalcochima lui répondit d'un air irrité : « Qui t'a donné l'audace de me parler de la » sorte? Va dire à ceux qui t'envoient que » c'est à eux à venir me trouver. Que ces » étrangers barbus se hâtent de mettre en li» berté le roi Atahualpa, mon seigneur, ou » je les ferai tous brûler vifs. » Anda-Marca-Mayta lui répliqua, en lui donnant un soufflet : « Le temps de ton orgueil est passé ! » Ils allaient en venir aux mains, mais Soto et Pedro

del Barco les séparèrent et ordonnèrent à Anda-Marca-Mayta de conduire l'armée à Caxamarca. Chalcochima, voyant que les peuples qui la composaient se réjouissaient d'être délivrés de sa tyrannie, vit que son autorité avait un terme. Il baissa la tête et sortit de la place. Les Espagnols lui ordonnèrent, le jour suivant, de se rendre à Caxamarca, mais il s'y refusa, et l'on fut obligé de l'attacher sur un cheval.

Titu avait assisté à ce débat. Il alla trouver Quilaco-Yupangui et lui apprit que le pouvoir des Ingas n'existait plus, et que leur aigrette avait passé sur la tête d'un étranger. Il lui parla aussi de l'air noble et de la justice des Viracochas, qu'il regardait comme les messagers de la divinité. « Quilaco-Yupangui, lui » dit-il, si tu veux que nos malheurs aient une » fin, suis le conseil que je vais te donner. » Le pouvoir des deux frères est à jamais dé» truit; l'un est mort, et l'autre est prison» nier. Les Espagnols ne le laisseront pas

» échapper, et sauront conserver l'empire
» c'est donc leur protection qu'il faut invo-
» quer. Quant à celui qui se trouve ici, il te
» donnera les moyens de rentrer dans ta pa-
» trie, d'où ton mauvais sort t'a fait sortir.
» Quand tu seras hors d'embarras, tu serais
» un ingrat si tu ne m'aidais pas aussi à en
» sortir. » Quilaco était tellement désespéré de la chute de l'empire et de la ruine de toutes ses espérances, que Titu eut beaucoup de peine à le déterminer à le suivre. Mais enfin, il l'entraîna auprès d'Hernando de Soto, et lui raconta, par la bouche de l'interprète, toute l'histoire que nous savons déjà; car Titu n'était autre que la belle Curicuillor qui, sous ce costume, avait quitté sa patrie pour aller à la recherche de son amant. Quilaco Yupangui fut tellement surpris de retrouver ainsi celle qu'il croyait perdue pour toujours, qu'il ne put prononcer une seule parole.

Hernando de Soto leur promit son appui et fit donner des vêtements convenables à ses

deux protégés. Ils furent baptisés sous le nom de Hernando Yupangui et Doña Leonor Curicuillor, et mariés selon les lois de l'Église. Mais Yupangui étant mort deux ans après, Hernando vécut avec la veuve et en eut Doña Leonor de Soto, qui vit encore à Cuzco, mariée avec Carillo, notaire de S. M.; elle en a eu Pedro de Soto, Doña Juana de Soto, et plusieurs autres enfants.

Quand Hernando de Soto arriva à Caxamarca, le procès d'Atahualpa était bien avancé. Peu de jours après il fut condamné à mort et exécuté dans sa prison, après avoir, sur sa demande, reçu le sacrement du baptême. Nous ne porterons aucun jugement sur cette sentence. Les trésors que l'on avait livrés pour sa rançon furent partagés entre les Espagnols; ils formaient une somme d'un million vingt-cinq mille cinq cents castillans d'or, et cinquante-deux mille marcs d'argent. Chaque cavalier reçut neuf cents pesos d'or et trois cent soixante marcs d'argent. Chaque fan-

tassin eut la moitié de cette somme. Quant à François Pizarre et à ses capitaines, on peut penser que leur part fut encore meilleure.

C'est le jour même du tremblement de terre de Lima, 9 juillet 1586, que nous avons mis la dernière main à cet ouvrage. Qu'on en donne la gloire au Tout-Puissant, auteur de tout ce qui est bon et parfait, et dont la gloire vivra dans tous les siècles.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





